Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 56 (1992)

Artikel: Saint-Saphorin en Lavaux : le site gallo-romain et les édifices qui ont précédé l'église : réinterprétation des fouilles de 1968-1969

Autor: Eggenberger, Peter / Auberson, Laurent

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835415

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE ROMANDE
collection dirigée par Colin Martin

No 56

PETER EGGENBERGER
LAURENT AUBERSON

SAINT-SAPHORIN EN LAVAUX

LE SITE GALLO-ROMAIN ET LES ÉDIFICES QUI ONT PRÉCÉDÉ L'ÉGLISE

LEP Loisirs et Pédagogie

LAUSANNE 1992
LOISIRS ET PÉDAGOGIE / ATELIER D'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

SAINT-SAPHORIN EN LAVAUX

LE SITE GALLO-ROMAIN ET LES ÉDIFICES QUI ONT PRÉCÉDÉ L'ÉGLISE

RÉINTERPRÉTATION DES FOUILLES DE 1968 - 1969

Ouvrage publié avec l'appui financier du Fonds national suisse pour la recherche scientifique, du Département de l'Instruction publique et des Cultes du Canton de Vaud et du Crédit Foncier Vaudois.
N° requête du Fonds national : 12-32595.91

Les commandes pour le présent ouvrage doivent être adressées à la Bibliothèque historique vaudoise, Me Colin Martin, Petit-Chêne 18 - 1003 Lausanne.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne 1992
© LEP Loisirs et Pédagogie, Lausanne 1992

ISBN 2-606-00441-8
LEP 9186.011
Imprimé en Suisse I 1192 0.4 C

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE ROMANDE
collection dirigée par Colin Martin

No 56

SAINT-SAPHORIN EN LAVAUX

LE SITE GALLO-ROMAIN ET LES ÉDIFICES QUI ONT PRÉCÉDÉ L'ÉGLISE

RÉINTERPRÉTATION DES FOUILLES DE 1968 - 1969

PAR
PETER EGGENBERGER
ET
LAURENT AUBERSON

AVEC LA COLLABORATION DE
Françoise Bonnet, Marc-André Haldimann
Gabriele Keck, Heinz Kellenberger, Colin Martin,
Xavier Münger et Werner Stöckli

LEP Loisirs et Pédagogie

LAUSANNE 1992
LOISIRS ET PÉDAGOGIE / ATELIER D'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

SOMMAIRE

Avant-propos 7

Méthode et documentation 8

Résumé 9

La topographie du site et son influence sur les constructions 10

Problèmes généraux de l'interprétation archéologique 13

I. L'établissement gallo-romain 17

1. Le premier chantier 17
2. Le deuxième chantier 22
3. Reconstitution, interprétation et datation 23

II. Le site de Saint-Saphorin à l'époque romaine 27

1. Le milliaire 27
2. Le temple gallo-romain et les objets votifs 29
3. L'autel à la Fortune 30
4. Autres trouvailles gallo-romaines 32
5. Réflexions générales sur le site de Saint-Saphorin à l'époque romaine 32

III. Les constructions chrétiennes 35

1. Le mausolée en sous-sol 35

1.1. Le premier chantier 35
1.2. Le deuxième chantier 37
1.3. Reconstitution, interprétation et datation 41

2. La transformation du mausolée 44

2.1. Description des structures 44
2.2. Reconstitution, interprétation et datation 47

3. La première église 52

3.1. Définition et description des structures de la première église 52
3.2. Les sépultures dans l'église 55
3.3. L'annexe - portique funéraire 56
3.4. Reconstitution et interprétation de la première église 56
3.5. Aménagement intérieur: les chapiteaux, *par Gabriele Keck et Laurent Auberson* 61
3.6. Saint-Saphorin, Marius et l'évêché de Lausanne 70

4. Les modifications de la première église jusqu'en 1520 72

4.1. L'ampleur des transformations 72
4.2. La première modification du portique à l'ouest. Le clocher 72
4.3. La modification de la nef et du portique 75
4.4. L'aménagement intérieur de l'église médiévale 75

5. L'église de 1520 77

IV. Le mobilier archéologique **81**

1. Interprétation **81**

1.1. La céramique gallo-romaine de l'église de Saint-Saphorin, *par Marc-André Haldimann* 81

1.2. Notice sur les verres gallo-romains, *par Françoise Bonnet* 86

1.3. Autres objets gallo-romains, trouvailles anciennes de la commune de Saint-Saphorin, *par Laurent Auberson* 86

1.4. Notice sur les verres médiévaux et modernes, *par Françoise Bonnet* 89

1.5. Un brassard à crans de l'époque bernoise. Etat de la question sur un objet de fonction énigmatique, *par Gabriele Keck et Laurent Auberson* 90

1.6. Un bouton commémoratif en laiton, *par Laurent Auberson et Werner Stöckli* 92

2. Inventaire **94**

2.1. La céramique gallo-romaine, *par Marc-André Haldimann* 94

2.2. Les verres gallo-romains, *par Françoise Bonnet* 96

2.3. Les trouvailles médiévales et modernes, *par Gabriele Keck, Françoise Bonnet et Werner Stöckli* 97

2.4. Les monnaies, *par Colin Martin* 107

Bibliographie 114

Crédit des illustrations 118

Table des figures 119

Saint-Saphorin en Lavaux. Le site gallo-romain et les édifices qui ont précédé l'église

Avant-propos

La présente publication ne livre pas le résultat de fouilles menées par les auteurs, mais se fonde en bonne partie sur des travaux achevés il y a plus de vingt ans. A l'occasion de la restauration de l'église de Saint-Saphorin en 1968-1969[1], une fouille archéologique avait été en effet entreprise, sous la direction de Mario Mirabella Roberti, archéologue de Milan. Les investigations ont duré trois mois et ont porté sur les trois nefs et le choeur de l'église. La documentation est actuellement déposée aux Archives des Monuments historiques, confiées aux Archives cantonales vaudoises[2]. Le relevé des structures mises au jour a été complété par un rapport écrit très succinct, de huit pages dactylographiées[3], rédigé par le responsable des fouilles, et par un dossier de photographies réalisées par M. Suba, photographe à Cully[4]. Les structures sont encore visibles aujourd'hui sous la nouvelle dalle créée en 1969, car on avait alors envisagé de les laisser accessibles au public. Actuellement, on y accède par le local situé sous le collatéral sud de l'église.

Quelques années après la fouille, on a considéré que ses résultats devaient être complétés par un réexamen des structures laissées en place. Les relevés n'étaient pas exhaustifs, le texte de rapport n'abordait pas l'ensemble des problèmes et fournissait des interprétations insuffisamment fondées. Si cette nouvelle investigation ne pouvait pallier le manque d'informations stratigraphiques, fâcheux notamment pour l'étude des objets et de leur rapport aux structures, elle devait permettre néanmoins de clarifier notre compréhension de la succession des constructions. Pour le mobilier archéologique, tout restait encore à faire, car seuls les chapiteaux carolingiens avaient été déposés au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire à Lausanne. Cette situation a incité l'archéologue cantonal de l'Etat de Vaud, M. Denis Weidmann, à faire procéder à un réexamen et à une interprétation plus approfondie des structures. Ces nouvelles investigations ont eu lieu

[1] *Restauration conduite par M. Pierre Demierre, architecte à Vevey.*
[2] *Cotes AMH A 162/5 et B 181, église.*
[3] *AMH A 162/5, A 31980.*
[4] *AMH A 162/5, A 31982-32003. Nous remercions ici Madame Suba, qui a bien voulu mettre à notre disposition une partie des négatifs de cette documentation photographique.*

en 1984 et 1985[5]. A ces travaux se sont ajoutées en 1991 des fouilles pratiquées dans une tranchée de drainage le long du mur nord, en amont de l'église. Elles ont apporté quelques éléments à la compréhension du mode de construction et de l'aménagement de l'église actuelle.

MÉTHODE ET DOCUMENTATION

Nos travaux sur place ont donc poursuivi comme but une réinterprétation des structures encore visibles, une fouille proporement dite n'ayant été pratiquée que par la démolition du chancel du 16e siècle, permettant l'accès à des vestiges antérieurs[6]. Il est important de souligner que notre intervention dans la profondeur du sol s'est limitée à ce démontage et que nous avons dû laisser intacts d'importants remblais dans la partie méridionale, à cause de la difficulté de l'évacuation des matériaux. Précisons également que notre étude ne couvre pas l'église actuelle, n'abordant que l'implantation de ses fondations. Ce monument devrait faire l'objet d'une étude spécifique relevant de l'histoire de l'art.

Pour les raisons précédemment évoquées, la corrélation de l'interprétation architecturale avec celles des objets découverts est très faible. Néanmoins, notre étude s'accompagne d'un inventaire des trouvailles dont la valeur intrinsèque n'est certes pas des moindres. Par ailleurs, les objets gallo-romains nous donnent une fourchette chronologique utile à la datation des premières phases de construction. Le matériel médiéval et moderne a été analysé par Werner Stöckli et Gabriele Keck, la céramique gallo-romaine par Marc-André Haldimann, les verres par Françoise Bonnet. L'ensemble du catalogue a été coordonné par Gabriele Keck, qui a en outre livré la clef de l'interprétation et de la datation des chapiteaux.

Les lacunes de la documentation de fouille sont particulièrement regrettables lorsqu'elles touchent les monnaies, qui ne peuvent ici dater aucune structure. Néanmoins, nous sommes redevables à Me Colin Martin d'un catalogue analytique d'un échantillon des monnaies trouvées sur le site; ce catalogue vient heureusement enrichir notre publication et s'il n'est pas à même de nous aider dans la chronologie, il n'en fournit pas moins des indications intéressantes sur l'étendue des échanges monétaires.

Notre travail a été enrichi également par la collaboration de M. le professeur Marcel Grandjean, qui nous a communiqué les documents historiques qu'il a rassemblés sur l'église médiévale, avant sa transformation de 1520.

Le site de Saint-Saphorin a connu une importante occupation à l'époque romaine, ce dont témoignent non seulement les structures conservées sous l'église, mais aussi les découvertes faites en 1829 et en 1844 sur la rive droite de la Salenche, petit torrent coulant à l'est du village. Dans l'église même, un milliaire de l'empereur Claude est engagé dans la colonne prise dans le mur ouest où commencent les arcades sud et un autel romain à inscription votive, retiré de la maçonnerie du clocher en 1819, y est exposé. Comme toutes ces structures réunies constituent une documentation de

[5] *Un premier rapport sur cette étude a été déposé aux Archives des Monuments historiques. Les résultats de notre analyse ont été discutés avec MM. Hans Rudolf Sennhauser, professeur à Zürich/Zurzach, et Charles Bonnet, archéologue cantonal de Genève. Les remarques et suggestions de MM. Denis Weidmann, archéologue cantonal, et Daniel Paunier, professeur à l'Université de Lausanne, nous ont été utiles pour clarifier les étapes du développement du site gallo-romain. Nous les remercions ici de leur aimable collaboration. Nos remerciements s'adressent également à M. Pierre Margot, expert fédéral, qui a bien voulu nous faire part de sa connaissance des fouilles de 1968-1969. Dans la phase d'élaboration du texte, nous avons beaucoup profité des avis de M. Marc-André Haldimann sur l'interprétation du site gallo-romain. M. Justin Favrod nous a éclairés par sa connaissance approfondie des origines des évêchés de notre pays. Il nous reste finalement à exprimer notre reconnaissance à la Commune de Saint-Saphorin, propriétaire de l'église, qui nous a permis d'entreprendre les recherches complémentaires.*

[6] *Les investigations se sont déroulées du 13 février au 16 mars 1984 et du 26 août au 6 septembre 1985 et ont été menées à bien, pour le compte de l'Atelier d'archéologie médiévale, par Heinz Kellenberger, Xavier Münger et Daniel de Raemy, qui se sont occupés du nettoyage et de l'analyse des structures et de la démolition partielle du mur du chancel de l'église du 16e siècle, qui recouvrait des vestiges importants. Les travaux de démolition ont été exécutés sous la surveillance de M. Marc-Etienne Heller, ingénieur à Vevey, et avec l'accord de la Commune, de l'archéologue cantonal, M. Denis Weidmann, et de l'expert fédéral, M. Pierre Margot. Les plans à l'échelle 1:20 ont été redessinés et de nouvelles coupes et stratigraphies ont été établies. Les relevés et leur mise au net pour cette publication ont été effectués par Heinz Kellenberger. Sur ces plans, les structures ont été numérotées pour permettre au lecteur de les trouver facilement. La documentation photographique a été réalisée par Daniel et Suzanne Fibbi-Aeppli, photographes à Grandson.*

volume relativement faible, il nous a paru judicieux de les inclure dans notre étude, de même que les objets romains, dont certains tout à fait remarquables, découverts anciennement et à diverses reprises sur le territoire de la commune. Ainsi un chapitre sera consacré à l'ensemble du site de Saint-Saphorin à l'époque gallo-romaine.

Tout le catalogue des objets se trouve à la fin du volume, sous forme d'inventaire, à l'exception des chapiteaux carolingiens, dont nous avons intégré l'analyse dans la partie traitant de l'architecture[7].

Résumé

L'étude des structures dégagées en 1968-1969 dans le sous-sol de l'église de Saint-Saphorin enrichit notre représentation de ce site construit sur le terrain escarpé du Lavaux, non loin de la ville de Vevey, dont l'église s'élève sur une terrasse de l'autre côté de la Veveyse. Notre hésitation à nous exprimer de manière affirmative est surtout due au mauvais état de conservation des structures. Lors de chacune des phases de construction successives, on a en effet entaillé la pente, pour fonder des assises plus stables, ne laissant ainsi subsister les structures antérieures que du côté aval. A cause du manque de documentation, et surtout d'observations stratigraphiques, nous avons été contraints de recourir, dans la mesure du possible et en tenant compte de la marge d'incertitude que laisse le recours à cette seule méthode, à des comparaisons typologiques avec des sites de développement analogue, dans le bassin lémanique essentiellement.

Si les reconstitutions se ressentent de ce manque de sûreté et si les dessins des plans et des volumes ne reflètent qu'une représentation possible de chaque étape, où il a fallu trancher, malgré l'incertitude quant à la coexistence de certains éléments, il nous semble toutefois avoir pu éclairer les grandes lignes du développement du site (*fig. 1 en encart*). Cette évolution n'est du reste pas typique de la région, mais se rencontre dans une grande partie de l'ancien empire romain, qui vit la foi chrétienne diffusée à partir des centres épiscopaux dans les campagnes, soit par la fondation de monastères et d'églises, soit par des sites funéraires, le long des routes fréquentées et aux alentours des anciens centres d'habitat.

La première construction repérée sous l'église de Saint-Saphorin est un établissement gallo-romain de fonction profane, remontant au premier siècle de notre ère et divisé en deux locaux juxtaposés dans le sens de la pente. Il s'agissait peut-être d'une *mansio*, relais surplombant la route du Grand-Saint-Bernard vers Lousonna et la colonie de Nyon ou d'un poste douanier à la limite de deux provinces. Le milliaire de l'empereur Claude qui constitue de nos jours un des piliers de l'église pourrait témoigner de cette vocation de relais sur un lieu de passage très fréquenté. Une deuxième phase d'aménagement a vu le bâtiment agrandi vers l'ouest, sans que nous puissions mettre cette transformation en rapport avec une modification de la fonction de l'édifice.

Au 5e siècle, l'édifice fut aménagé en mausolée chrétien, et cela probablement dans la continuité directe de son affectation antérieure, ainsi que le suggèrent le témoignage de la céramique et la présence de nombreuses tuiles romaines dans le remblai qui scelle la démolition du mausolée. Par un couloir souterrain traversant le local du nord au sud, on atteignait, du côté oriental de ce couloir, en son milieu, une tombe en niche voûtée (*arcosolium*), certainement la sépulture d'un représentant d'une importante famille locale ou régionale. Cet aménagement reflète la coutume des premiers chrétiens de se faire inhumer dans des souterrains, les catacombes, mais l'effet est ici accentué par la topographie qui confère au cheminement du sud vers le nord l'aspect d'une descente en caveau.

Après qu'un éboulement de roche eut endommagé ce mausolée et condamné la sortie vers l'amont, le bâtiment fut reconstruit, peut-être muni d'un portique entourant ses faces nord et ouest et servant d'annexe funéraire. La tombe fondatrice fut abandonnée et couverte par un escalier menant de l'aval vers ce portique funéraire, l'éboulement ayant nécessité ce cheminement détourné. Comme d'autres sites funéraires, Saint-Saphorin reçut les inhumations des membres d'une importante famille locale et de sa clientèle. La situa-

[7] *Dans la présente étude, P. Eggenberger est l'auteur de l'interprétation des structures chrétiennes et L. Auberson de celle des structures romaines et de la rédaction de l'ensemble du texte.*

tion sur une pente raide, dominant une route fréquentée, rappelle bien les mausolées romains.

Au plus tard au 7e siècle, le site fut transformé en église dédiée au culte de saint Symphorien, sans doute sous l'influence plus ou moins directe de saint Maire, évêque de Lausanne. Mais, même après cette fondation, matérialisée par l'adjonction d'une abside, le site funéraire de Saint-Saphorin resta d'une ampleur restreinte par rapport à d'autres sites bien connus, comme la Madeleine, Saint-Gervais et Saint-Germain à Genève, Saint-Théodule et Sous-le-Scex à Sion, Saint-Maurice d'Agaune, Saint-Prex et peut-être l'église Saint-Martin à Vevey. Il subsiste de l'aménagement intérieur de cette église trois chapiteaux, exemples rares de la sculpture carolingienne dans notre pays. Leur présence à Saint-Saphorin est peut-être liée à un courant artistique favorisé par l'évêque de Lausanne.

A la fonction funéraire et commémorative de la première église vint s'ajouter, au cours du 8e siècle au plus tard, une vocation paroissiale, qui permit au prêtre d'administrer des sacrements, baptêmes, mariages, etc. Par analogie avec d'autres églises fouillées présentant des structures mieux conservées, nous pouvons imaginer que les inhumations cessèrent totalement au cours du 9e siècle sous l'effet des interdictions prononcées par les rois carolingiens à la demande de leurs évêques.

La topographie ne permettant une extension qu'au prix d'importants murs de soutènement, le plan de la première église ne subit que peu de modifications jusqu'en 1520, date de la dernière construction, ce qui constitue un fait très rare. Seul le porche à l'ouest fut agrandi, puis incorporé dans la nef, qui s'étendit donc de ce côté. La seule modification significative du volume est l'implantation d'un clocher à l'angle sud-ouest de la nef, à l'époque romane ou un peu plus tard. La destinée de l'ancien portique au nord n'est pas connue: il a pu être démoli, incorporé à la nef ou réutilisé en partie comme sacristie, vers la fin du Moyen Age.

L'église de 1520, fondée à l'instigation du dernier évêque de Lausanne, Sébastien de Montfaucon, sur une terre relevant de sa juridiction, reprend à peu près le plan de celle qui l'a précédée, son extension étant limitée par les contraintes topographiques. Adossé à la partie laïque harmonieusement divisée en trois vaisseaux, le choeur polygonal ne dépasse pas l'ancienne abside semi-circulaire. Centre d'une paroisse de vaste étendue, l'église devait être entourée des maisons du bourg. L'introduction de la Réforme en 1536 ne fit qu'épurer son aménagement intérieur sans rien ôter à son architecture.

Ces investigations archéologiques nous ont permis de retracer l'histoire de l'église de Saint-Saphorin, qui remonte au début de notre ère. Nous obtenons ainsi une image assez concrète de l'implantation matérielle du christianisme dans une région rurale. L'église, qui a regroupé autour d'elle le bourg, le domine encore aujourd'hui par son clocher trapu et fait corps avec lui pour donner l'image d'un seul monument accroché à la pente, entre le rocher et le lac.

LA TOPOGRAPHIE DU SITE ET SON INFLUENCE SUR LES CONSTRUCTIONS (FIG. 2 À 4)

Le bourg et l'église de Saint-Saphorin s'accrochent au coteau du Lavaux, très escarpé en cet endroit. La forte pente du terrain et les difficultés de terrassement qu'elle provoque ont naturellement conditionné l'orientation de l'église, qui ne s'écarte cependant que peu de l'orientation traditionnelle ouest-est, le choeur des églises étant traditionnellement dirigé vers l'orient et Jérusalem. Le côté du choeur sera donc désigné comme côté est, celui de l'entrée, l'ouest, le côté aval, le sud, et l'amont, le nord[8].

La pente escarpée n'a pas permis d'établir une terrasse suffisamment vaste pour que l'église pût constituer un volume isolé. Au nord, elle vient s'appuyer directement contre le terrain, qui a dû être excavé. La corniche du mur gouttereau septentrional ne s'élève d'ailleurs que très peu au-dessus de la ruelle qui longe l'église à cet endroit. Cette disposition a naturellement empêché les constructeurs d'ajourer la nef de ce côté. Au sud, la rue principale du bourg se situe très en dessous du niveau du sol de l'église; de ce fait, le

[8] *Coordonnées de l'église: Carte nationale 1244, 550.650/147.100. Altitude 400 m.*

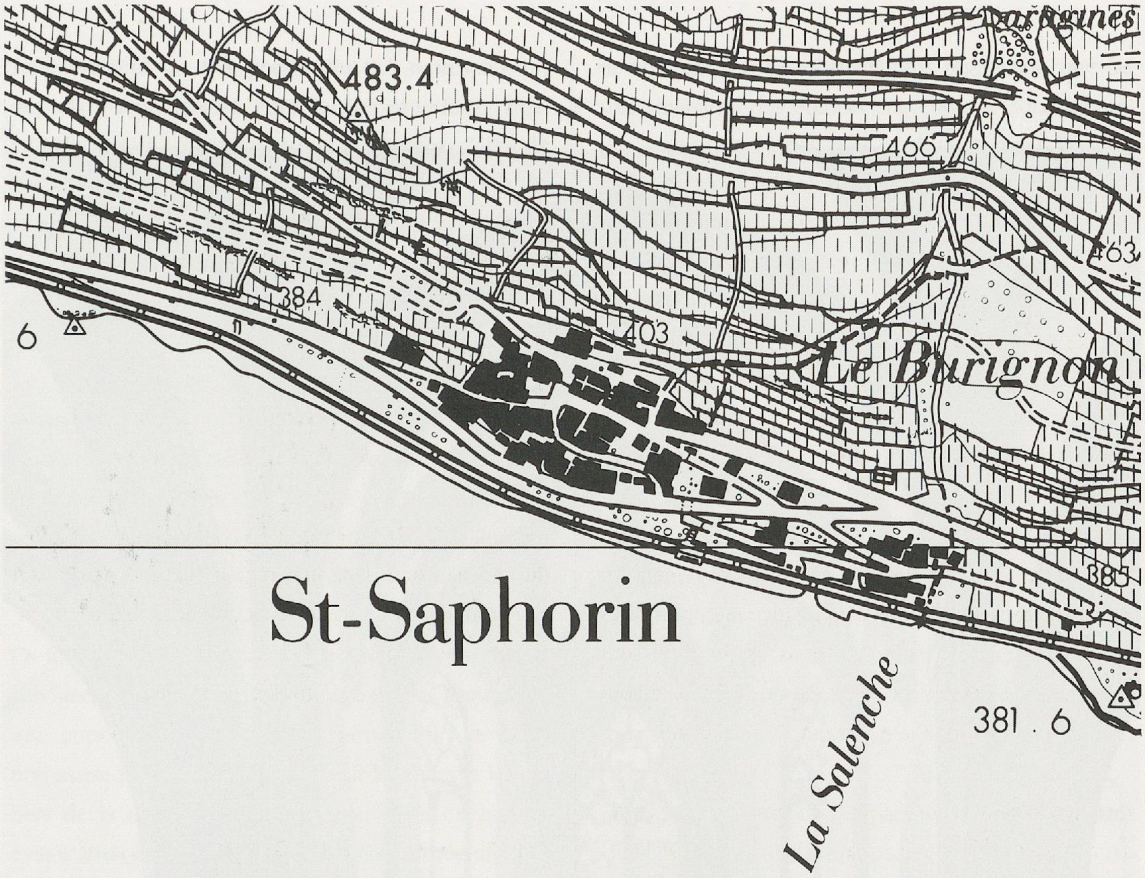


Fig. 2: Plan du village de Saint-Saphorin. Echelle 1:5000. Reproduit avec l'autorisation du Service du cadastre et du registre foncier - Vaud, du 19.8.1991

Fig. 3: Vue du bourg et de l'église, vers l'ouest

Fig. 4 Vue intérieure vers le choeur, après restauration

soubassement du mur gouttereau sud représente un important soutènement. Pour illustrer cette forte déclivité du terrain, relevons que la différence d'altitude des deux rues qui longent les murs gouttereaux de l'église est en moyenne de 6,75 m, ce qui correspond à une pente de 34 %.

Cette déclivité a joué un rôle essentiel non seulement lors du chantier de l'église actuelle mais aussi, bien évidemment, lors de l'édification des bâtiments antérieurs révélés par les fouilles. Le niveau de démolition de structures plus anciennes étant généralement horizontal, l'élévation des éléments situés en amont, du côté nord, a disparu en bonne partie.

Ce fut notamment le cas lorsque les constructeurs du 16e siècle, à cause de la pente, durent se résoudre à une importante excavation du terrain afin de créer une assise plus stable pour recevoir les murs et les piliers de la moitié nord de l'église. Cette excavation évitait aussi de former une terrasse constituée uniquement de remblais: elle aurait exigé, au sud, un gros travail de soutènement qui n'aurait peut-être pas pu garantir une bonne stabilité à l'édifice. Dans les sites en pente, cette pratique est fréquente et entraîne souvent la disparition des structures en amont des anciens bâtiments, lorsqu'ils ont été supprimés au profit d'un édifice de plus grandes dimensions. Pour créer une surface de chantier horizontale, en effet, on préférait entailler la pente plutôt que d'étendre les murs vers l'aval et de les soutenir par des terrassements massifs, technique de construction moins sûre et plus coûteuse.

Il est important de relever cette particularité, car elle explique le recours à des techniques de maçonnerie que l'on observe dans les diverses structures: des parties de fondations enterrées, donc de maçonnerie grossière, alternent avec des murs soigneusement élevés depuis leurs premières assises. De ce fait, pour que nous pussions établir une chronologie précise des niveaux naturels et des niveaux aménagés, il aurait fallu réaliser une lecture stratigraphique minutieuse. Malheureusement, la fouille de 1968-1969 a fait disparaître bon nombre de témoins (*fig. 5*). Certains niveaux, qui auraient permis d'établir une chronologie, ont été irrémédiablement supprimés sans avoir été mis en relation avec les structures. Cette absence de stratigraphie est d'autant plus regrettable que les sols aménagés des édifices successifs se sont maintenus à un niveau à peu près équivalent. Ainsi, l'état de la fouille n'a guère permis de travailler avec les différences de niveau des structures.

Problèmes généraux de l'interprétation archéologique

La lecture des structures elles-mêmes ne permet pas d'être plus précis. Les murs ont été, à toutes les époques, enterrés au nord du bâtiment, ou appuyés contre le terrain en pente au sud; c'est donc seulement la qualité des maçonneries et des mortiers qui permet de distinguer les chantiers successifs, distinction nécessaire pour la reconstitution des structures d'après la typologie architecturale.

Encore faut-il être, d'une manière générale, prudent vis-à-vis des résultats fournis par l'analyse des mortiers. D'une part, la différenciation de leur composition n'implique pas nécessairement la différenciation des chantiers et d'autre part des phases de construction distinctes peuvent présenter des mortiers très semblables dont les nuances échappent à notre regard; le travail du mortier, fondamentalement manuel et artisanal, conférera toujours à la matière une composition variable qui la fait échapper à la certitude d'une analyse scientifique rigoureuse. A Saint-Saphorin, cependant, nous avons constaté que les structures appartenant assurément à la période gallo-romaine présentaient des mortiers de teinte brunâtre, enrichis de tuileau, alors que ceux issus de chantiers assurément médiévaux sont blancs avec un agrégat plus coloré et sablonneux, extrait probablement du lac. Mais on ne saurait attribuer une valeur générale à ces observations, qui peuvent se trouver contredites sur d'autres sites. L'analyse des mortiers ne nous permet donc pas de différencier de manière absolue les chantiers des deux grandes époques.

La qualité des maçonneries nous fait attribuer quelques murs à l'époque gallo-romaine, sans aucun doute possible. Ces murs présentent une maçonnerie très soignée en assises de petits moellons, caractéristique de cette époque. Cependant, bon nombre de structures présentent une qualité qui n'autorise aucune

Fig. 5: Vue d'ensemble des fouilles de 1969

conclusion sûre. Il faudra donc se garder d'interprétations hâtives d'après ce seul critère, car les datations attribuées à ces structures peuvent mener à des solutions de reconstitution tout à fait divergentes.

L'étude des aménagements intérieurs n'offre guère plus de renseignements sur la succession des édifices. Les tombes déposées à l'intérieur de l'église sont, avec d'autres qui ont été enterrées dans une éventuelle annexe adossée au nord du bâtiment, les seuls témoins bien conservés de l'aménagement de l'église antérieure au 16e siècle. Nous n'avons pas retrouvé de traces d'autels, de fonts baptismaux, de chancels, etc. qui nous auraient permis de bien distinguer l'édifice gallo-romain profane des édifices chrétiens.

Cette chronologie incertaine nous a en effet interdit la reconstitution de plans bien définis. Seule la typologie des aménagements architecturaux et des tombes nous a permis de comprendre les occupations successives du site. De ce fait, nos reconstitutions graphiques sont fondées sur des indices souvent ténus, quelques îlots de maçonnerie dont la chronologie est mal assurée et dont on ignore s'ils ont existé simultanément. Il faut même envisager sur ce site la disparition totale de plusieurs restes de constructions et d'étapes entières d'aménagement. Nos reconstitutions ne fournissent donc qu'une image possible de chaque étape du développement des bâtiments.

La précarité des reconstitutions concerne surtout les premières constructions, gallo-romaines et du haut Moyen Age, pour lesquelles il n'existe pas de plans typologiques. Comme nous le verrons en effet, les plans de ces aménagements se sont développés en fonction des conditions locales, à savoir la vocation de l'édifice et la topographie. A Saint-Saphorin, ce n'est qu'à partir de l'implantation de la première église que la typologie architecturale peut contribuer, mais encore bien modestement, à des reconstitutions plus sûres. Celles que nous proposons se fondent sur le développement général des sites archéologiques chrétiens de la haute vallée du Rhône et du bassin lémanique, contexte dans lequel s'inscrit Saint-Saphorin. Les sites exploités par l'archéologie, dans la Suisse occidentale et la moyenne vallée du Rhône, sont encore peu nombreux, raison pour laquelle quelques exemples sont toujours repris comme modèles[9].

Après avoir présenté les limites et les incertitudes du site, nous en donnons ci-dessous une description, suivant l'ordre chronologique et, pour chacune des étapes successives, une interprétation et une proposition de reconstitution.

[9] *Voir plus bas les notes du chapitre III.*

I. L'ÉTABLISSEMENT GALLO-ROMAIN

Nous avons déjà dit plus haut que bon nombre de structures conservées peuvent être attribuées à l'établissement gallo-romain. Nous distinguons deux étapes de construction (fig. 1, en encart).

1. Le premier chantier

Des murs liés les uns aux autres suggèrent le plan incomplet de deux locaux juxtaposés, l'un au nord, l'autre au sud. Sans entrer ici déjà dans la discussion au sujet de l'existence du deuxième, nous parlerons dans la description, pour des raisons de commodité, de local nord et de local sud. Ces locaux sont disposés dans la direction de la pente du terrain. Seul le plan légèrement trapézoïdal du local nord peut être entièrement reconstitué d'après les vestiges encore en place. Les proportions de ce local sont proches de celles de la règle d'or:

longueur hors oeuvre:	11.60 m (39 pieds)
largeur hors oeuvre:	7.70 m (29 pieds)
longueur dans l'oeuvre:	10.60 m (21-22 pieds)
largeur dans l'oeuvre:	6.40 m (35-36 pieds)
rapport larg./long.:	0.6038 (règle d'or: 0.618)

Au nord, les structures ont probablement déjà disparu à une époque antérieure à l'église actuelle et il n'en subsiste que l'angle nord-est en fondation et partiellement en élévation (1). A l'est, le fondement (2) est entièrement en place de l'angle nord-est jusqu'au local en sous-sol qui a été aménagé sous la travée orientale du bas-côté méridional de l'église actuelle et qui est accessible, depuis le choeur, par une porte et un escalier. Mais l'élévation n'est conservée qu'à l'angle nord-est et a été remplacée vers le sud par une réparation postérieure (31). Au sud, les structures (3) sont encore en place en fondement et en élévation de l'angle sud-ouest jusqu'au local en sous-sol mentionné. A l'ouest, seule l'amorce au sud-ouest (4) est encore conservée en fondation et en élévation. Des vestiges du terrassement (5) d'un sol en moellons soigneusement posés montrent le nivellement à l'horizontale du terrain en pente (*fig. 6*).

Du local méridional, seuls les restes du mur ouest (6) et du mur mitoyen (3) de la partie septentrionale sont

Fig. 6: Sol du premier bâtiment gallo-romain

encore visibles. Tout nous amène à supposer que son mur oriental se situe dans le prolongement de celui du local nord; sa partie basse doit donc être conservée sous le sol du local en sous-sol de l'église actuelle, un pavé dont la qualité interdit toute fouille de vérification. Si son extension est-ouest était probablement la même que celle du local nord, nous ne pouvons en revanche rien conclure quant à son gabarit nord-sud. Vers le sud, en effet, le mur occidental (6) s'enfonce dans le mur de l'église. Comme nous n'avons observé aucun retour de ce mur en direction de l'est, la face sud devait se situer à l'emplacement même ou peu au-delà du mur de l'église, où se trouve actuellement la rue principale du bourg, car la pente interdit une extension plus vaste. L'aspect extérieur actuel de la façade sud de l'église ne laisse deviner aucun arrachement d'un mur plus ancien. Ce ne sont d'ailleurs que les fragments du radier en moellons (7) d'un sol identique à celui aménagé au nord (5) qui nous montrent qu'un nivellement à l'horizontale a été effectué entre ces murs et qu'il y existait donc peut-être un local.

L'élévation des murs conservée au nord, à l'est et à l'ouest présente des nus homogènes sans aucun ressaut, ni dégagement, ni arrachement de mur qui aurait impliqué l'existence d'espaces construits contigus à nos deux locaux. Elles sont toutes couvertes d'un enduit épais (8) qui a été recouvert d'une seconde ou même d'une troisième couche à l'ouest. On constate que la ligne inférieure de ces enduits suit la pente inclinée du terrain, ce qui confirme la fonction de façade de ces murs; en ne montrant aucune trace d'aménagement de niveaux horizontaux, ils excluent la possibilité d'un prolongement de notre bâtiment vers l'est ou l'ouest.

Les maçonneries du local septentrional sont essentiellement conservées au sud, à cause de la dénivellation du terrain. Les bâtisseurs ont creusé les tranchées de fondation, larges de 0,60 à 0,80 m, dans la pente, sans procéder préalablement à un terrassement. Dans ces fouilles en déclivité vers le sud, ils ont jeté des moellons en calcaire équarris, en gardant par ces fondations en dégradé une assise plus ou moins horizontale

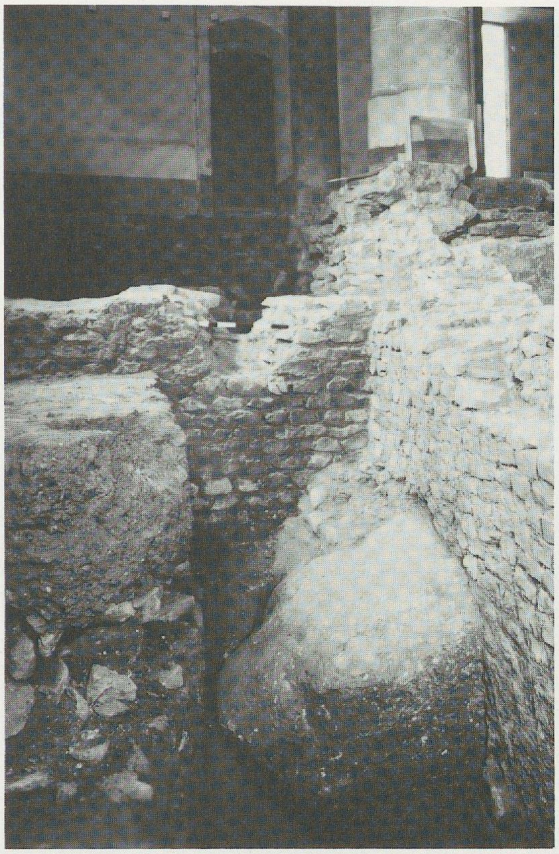


Fig. 7: Vue du mur gallo-romain, fondé en partie sur la roche, avec son fruit

pour la suite des maçonneries. Cette manière de faire peut être observée à l'est, où le mur (2) s'est bien conservé à cause de sa situation sous les sanctuaires des églises dont les sols étaient plus élevés que ceux de la nef. Les constructeurs ont fait souvent reposer leurs fondations sur des morceaux importants de la roche écroulée (*fig. 7*), mais, en d'autres endroits, la recherche d'un soubassement ferme les a contraints à descendre très profondément et à donner aux fondations un fruit qui les renforçât (*fig. 8*).

Au-dessus de ce soubassement, la maçonnerie se poursuit en assises soigneusement aménagées de moellons équarris, qui ramènent la déclivité du premier jet de fondation à l'horizontale, un peu en dessous du niveau de circulation intérieur prévu. Un jointoyage en *pietra rasa* (*fig. 9*), dans lequel des rainures entourant chaque moellon ont été soigneusement tracées au fer, prouve que les deux côtés étaient accessibles pour le maçon.

A partir de cette assise horizontale, très peu haute en amont, où n'existait que le premier jet de fondation de 0,40 m de profondeur, mais très importante du côté aval où elle atteignait au moins 2 m, les élévations ont été posées en retrait. L'épaisseur a été réduite à 0,55 m; si l'on ajoute l'épaisseur des couches d'enduit, on obtient une valeur proche de 2 pieds romains, le pied valant 0,296 m. La *pietra rasa* est exécutée avec davantage de soin et les gravures autour des moellons sont systématiques. Les moellons en calcaire mesurent de 0,08 x 0,08 m jusqu'à 0,10 x 0,27 m.

Le mur mitoyen (3) permet une observation sur la technique de construction en élévation. Tandis qu'à l'angle du mur mitoyen et du mur ouest (4/6), les moellons s'entrecroisent jusqu'à une certaine hauteur, au-dessus de ce niveau, le mur mitoyen est appuyé contre le jointoyage en *pietra rasa* du mur ouest (*fig. 9*); le mur ouest a donc été élevé indépendamment en premier. Nous ignorons la hauteur de cette rupture, mais il est probable qu'elle est à mettre en relation avec les possibilités d'acheminement des matériaux de construction sur le chantier. On aurait ainsi bouché en dernier lieu une brèche laissée intentionnellement ouverte pendant le chantier.

Les mortiers, de couleur gris clair, sont composés de sable et de gravillons de teintes brune, bleue et noire, parsemés de petits morceaux de chaux non dissoute et de tuileau. Les façades ouest et est sont couvertes d'un premier enduit (8) de teinte beige, composé de sable assez fin. La surface est lisse et couverte d'un badigeon. Son bord inférieur suit, comme nous l'avons vu, la saillie entre le fondement et l'élévation et donc la déclivité du terrain. Il doit s'agir de l'enduit primitif. Sur la face ouest, un deuxième crépi, de composition assez similaire, mais sans trace de badigeon, indique cependant un niveau de terrain situé 0,40 m plus haut que le fondement enterré, donc rehaussé par rapport au niveau initial. Le mur du second chantier gallo-romain (10), qui prolonge le mur mitoyen vers l'ouest, bute contre ces deux crépis. Un troisième enduit subsiste par fragments sur la façade ouest du local septentrional où il a été appliqué sur la première couche. Sa composition se distingue des autres par la prédominance de chaux.

Sur la face intérieure des murs ouest et mitoyen du local sud subsistent partout des fragments d'un enduit (9) très altéré auquel le tuileau fin confère une teinte brun-rosâtre et une qualité plus élaborée que celle

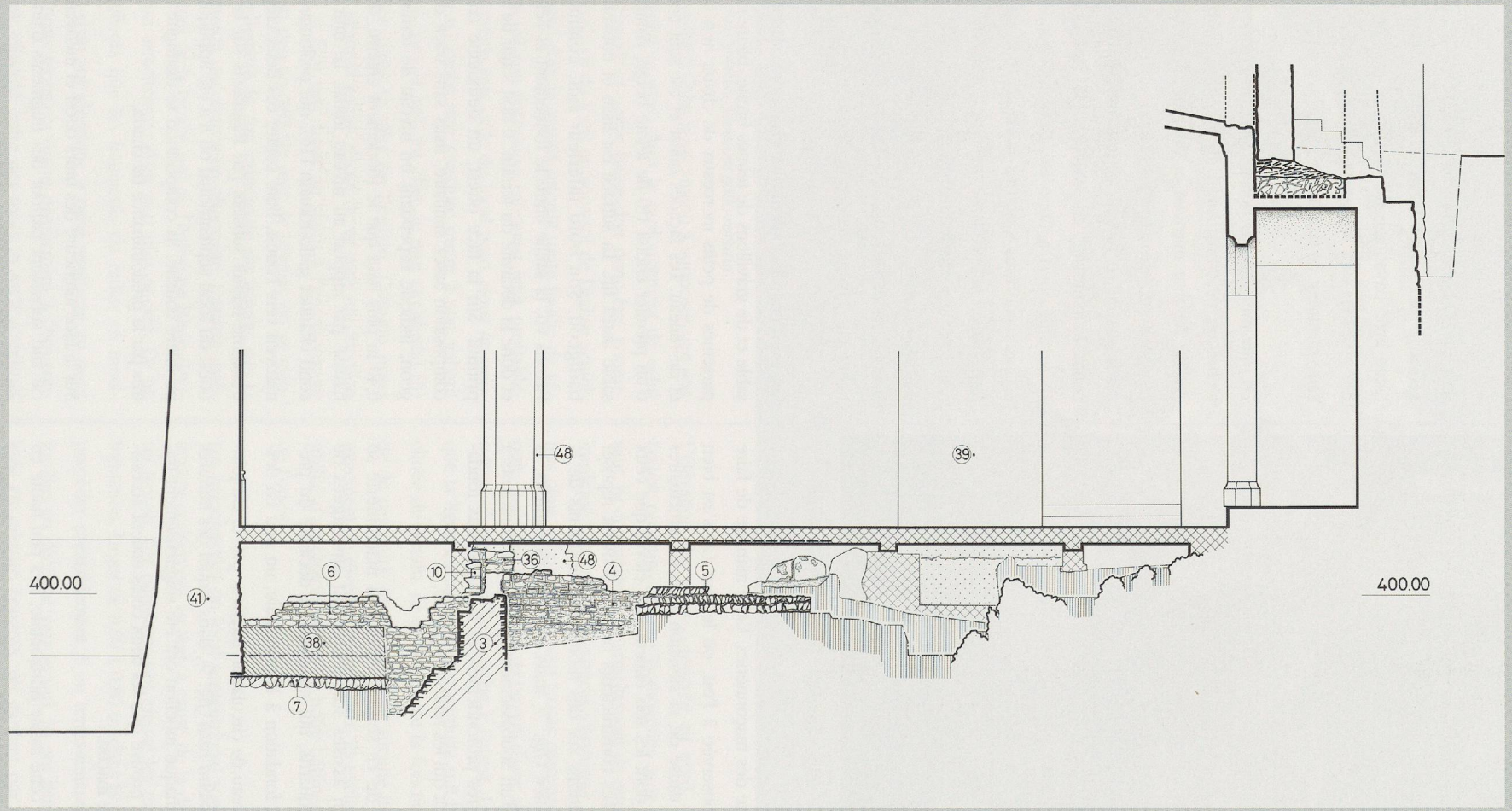


Fig. 8: Coupe transversale, vue vers l'ouest, avec les niveaux présumés des sols. Echelle 1:100

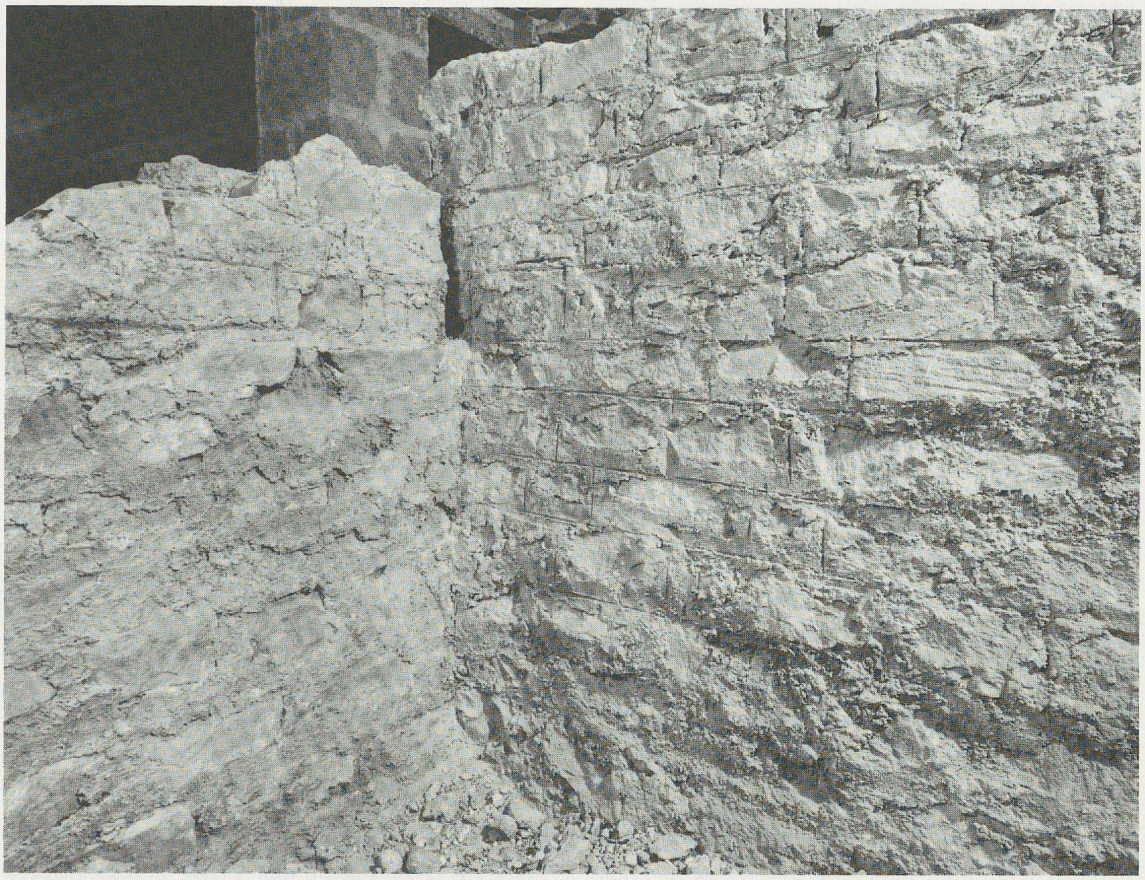


Fig. 9: Vue de la maçonnerie gallo-romaine avec jointoyage en pietra rasa

des crépis extérieurs. Des fragments plus consistants, couverts de petites taches d'un deuxième enduit, ne sont conservés que dans l'angle nord-est du local nord. Son bord inférieur s'arrête à 0,30 m au-dessus de la fondation maçonnée et devait indiquer le niveau le plus bas possible du sol primitif.

La dénivellation du terrain et la présence de gros blocs de roche éboulés ont amené les constructeurs à juxtaposer les locaux perpendiculairement à la pente et à aménager à l'intérieur des sols dénivelés d'un local à l'autre. Les fragments d'enduits, qui descendent beaucoup plus bas sur les parois au sud qu'au nord, ainsi que les hérissons de sols, fortement dénivelés, montrent clairement cette différence. Mais l'aménagement des sols a nécessité des terrassements, bien visibles dans le local nord, où subsistent plusieurs assises d'empierrement (5) destinées à établir une assiette plane pour un sol fait probablement d'une dalle de mortier au tuileau (*fig. 6*).

Entre les moellons grossièrement taillés qui constituent cet empierrement, nous avons trouvé quelques fragments isolés d'un sol en mortier de tuileau. Il s'agit probablement de matériau de récupération d'un édifice détruit, dont nous ignorons l'emplacement. Le petit nombre de fragments exclut en effet la possibilité d'une réfection du sol du même bâtiment, réfection en faveur de laquelle nous ne pouvons produire aucun argument décisif.

Nous avons donc vraisemblablement affaire au sol primitif, mais le niveau du sol fini est difficile à déterminer exactement. Le fragment conservé de hérisson de sol ne montre en aval que deux à trois assises et n'atteint qu'une hauteur de 0,40 m au-dessus du terrain, dont on connaît du reste l'irrégularité: il ne reflète donc absolument pas le niveau du sol de circulation. On s'en tiendra donc à l'indication fournie par le bord inférieur de l'enduit (9) du mur est; ce bord se situant à 400,69 m, nous fixerons arbitrairement, pour la commodité de la description, un niveau de sol présumé à 400,80 m, soit à peu près au niveau de la dalle en béton de la nef de l'église actuelle. L'épaisseur considérable du terrassement (0,90 m) s'explique naturellement par la pente et l'irrégularité du terrain (présence de blocs de roche): le remblai de moellons soigneusement disposés en épis assurait ainsi un lit

très stable pour la dalle coulée en mortier. A l'est du local nord, il n'y a plus d'empierrement visible, la zone ayant été touchée par des aménagements ultérieurs et par la fouille de 1968-1969.

Ce sol a partiellement disparu lors de la construction de la première abside de l'église (28), où nous trouvons des moellons du sol en réemploi dans la maçonnerie, et surtout lors de la construction de l'église de 1520. Au cours des travaux de creusement pour cette dernière, on a sans doute envisagé un abaissement important des niveaux existants, comme le montre le niveau excavé de la terre naturelle, bien en dessous de la dalle de sol. Ce projet a probablement été abandonné à cause des blocs de rocher en amont, si bien que le sol a été maintenu à peu près au même niveau.

Dans le local sud, il ne subsiste qu'une première assise d'empierrement (7) soigneusement posée sur une terre bien tassée, comme dans le local nord. La hauteur que pouvait atteindre le sol fini est ici aussi suggérée par la limite inférieure des restes d'enduit conservés sur les parois nord et ouest de ce local: 399,10 m, soit 1,70 m plus bas (au maximum) que le sol présumé du local nord. Le terrassement de sol aurait donc atteint ici environ 0,60 m. La pente du terrain ayant exigé l'aménagement de deux sols dénivelés, le mur sud de ce local remplissait une fonction importante de soutènement pour le terrassement.

Aucune trace de rampe ou d'escalier permettant l'accès au bâtiment n'a pu être repérée, malgré l'inclinaison que marque le bord inférieur de l'enduit extérieur du mur ouest. De même à l'intérieur, nous n'avons observé aucune ouverture dans les structures en place, ni de rampe ou d'escalier franchissant le mur mitoyen pour passer d'un local à l'autre.

2. Le deuxième chantier

Dans le prolongement du mur mitoyen des deux locaux, mais avec un décalage de 0,70 m vers le sud, un mur (10) a été adossé à la façade ouest du premier édifice (*fig. 1, en encart*). A l'ouest, il pénètre dans le mur de l'église actuelle, dont la maçonnerie forme un arc de décharge chevauchant cet ancien mur déjà récupéré dans des étapes de construction antérieures de l'église.

La maçonnerie de ce mur a été élevée en plusieurs étapes. Du côté sud n'est visible qu'une assise de la fondation jetée dans la fosse. Les blocs sont entourés de mortier sur lequel de la terre est restée collée, preuve de l'enfouissement de cette assise. Au-dessus de cette fondation enterrée est posée, en retrait, une première étape de maçonnerie hors terre, faite de blocs cassés ou disposés en longueur de façon à présenter un nu bien dressé, en assises régulières d'environ 0,10 m de hauteur. Le mortier, de couleur grise, contient des gravillons et du sable à grains gris, noirs et bruns, des morceaux de chaux et du tuileau. Il a été arasé sur les joints en *pietra rasa* à rainures faiblement marquées. Du côté nord, la maçonnerie jointoyée au mortier commence à un niveau plus élevé qu'au sud (environ 0,60 m plus haut).

A 0,50 m environ au-dessus du premier ressaut suit une seconde étape maçonnée, également en retrait, qui porte l'épaisseur du mur à 0,84 m. Seul le parement nord de cette assise est encore en place. Contre ce parement est venu s'appuyer un mur plus tardif (36); ces structures postérieures sont même posées sur le couronnement de démolition de ce fragment d'élévation de l'ancien mur (10), partiellement détruit. La qualité de la maçonnerie est le seul élément qui nous permette d'attribuer ce mur à l'époque gallo-romaine.

Nous ne pouvons identifier de part et d'autre de ce mur des aménagements permettant de le dater avec certitude et de reconnaître sa fonction. Au nord se trouve un empierrement (11) de moellons grossièrement débités. Moins bien exécuté que le terrassement du premier bâtiment, il est néanmoins aggloméré dans du mortier à la chaux et rappelle la même fonction. Les fouilles de 1968-1969 ayant été menées trop profondément, l'empierrement se distingue mal par endroits des environs parsemés de fragments de roche. Il faut souligner qu'il n'existe aucune relation visible entre cet empierrement et le nouveau mur gallo-romain (10) et que seul l'apparentement avec l'aménagement de l'édifice antérieur nous les fait mettre en relation dans le cadre d'un deuxième chantier gallo-romain.

S'il est probable que l'élévation du mur (10), sur le côté nord, commençait très haut, nous ne disposons cependant d'aucun indice certain de la présence d'une annexe fermée à l'ouest du premier bâtiment. La face sud du mur, qui est conservée, permet, par son simple jointoyage sans enduit, de supposer qu'elle ne formait pas une paroi intérieure. De ce côté sud, l'altitude très basse atteinte par les structures adossées plus tard contre ce mur révèle la dénivellation du terrain. Le mur du second chantier gallo-romain servait donc de soutènement méridional, retenant le niveau rehaussé d'une terrasse ou d'une annexe, qui devait s'étendre devant l'ancien local septentrional.

3. Reconstitution, interprétation et datation

Le tracé, incomplet, des murs romains que nous pouvons reconnaître sur le site de l'église de Saint-Saphorin constitue naturellement un indice bien faible pour la reconstitution de l'édifice auquel ils appartenaient, que ce soit en plan ou en élévation.

Pour la première étape, trois côtés peuvent être circonscrits (*fig. 10*); quant au quatrième, nous pouvons raisonnablement supposer qu'il fermait au sud un local de surface à peu près équivalente à celle du local septentrional, et cela à cause de la pente du terrain, qui interdit une extension très importante vers le sud. Seul un départ de mur nous témoigne de la seconde étape, vers l'ouest (*fig. 11*); la reconstitution la plus vraisemblable fait de ce chantier un agrandissement contigu au local nord de la première étape. Mis à part les traces d'enduits et les restes d'empierrements de sols, nous ne connaissons rien des aménagements intérieurs, nous n'avons trouvé presque aucun des éléments si typiques des chauffages par le sol, aucune trace de pavement ou mosaïque. L'accès au bâtiment et la circulation à l'intérieur sont impossibles à reconstituer; nous disposons d'une seule certitude à ce sujet, qui est la dénivellation des deux locaux; quant à l'accès extérieur, nous pouvons le supposer, d'après les conditions topographiques, sur un des deux côtés est ou ouest.

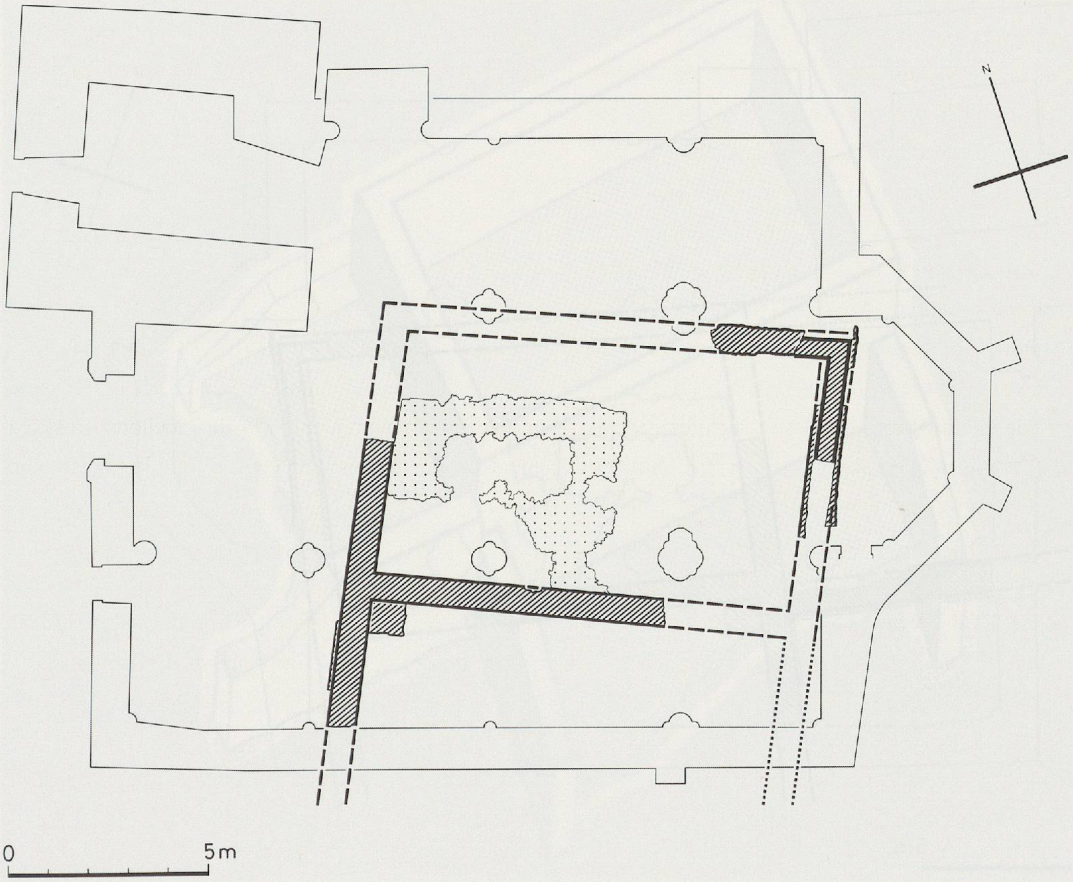


Fig. 10: Reconstitution du plan du premier bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200

Quant à l'élévation, elle peut s'être présentée sous deux formes au moins: soit un toit en bâtière avec un faîte unique, soit un toit en appentis pour le local situé en aval. C'est pourquoi dans nos figures (*12 et 13*), nous renonçons à représenter la toiture.

L'extrême pauvreté des éléments architecturaux retrouvés (pas de mosaïque, deux petits fragments de briques de chauffage, *tubuli* qui ne sauraient à eux seuls attester toute une installation) a fait conclure certains auteurs[10] que le bâtiment n'avait pas une fonction d'habitation, mais pouvait être une *mansio*, c'est-à-dire une auberge, un relais sur l'axe routier très important reliant le Grand-Saint-Bernard à Lausanne, Nyon ou Avenches. Cette hypothèse est tentante et cohérente, mais rien ne permet de la justifier avec certitude. Les plans de *mansiones* ne sont pas assez typiques pour que l'on puisse ainsi identifier quelques fragments de murs[11]. Généralement, les constructions définies comme telles présentent un plan plus complexe et plus vaste; Saint-Saphorin, qui n'est situé ni à un carrefour, ni à un point de rupture de charge, ne peut avoir été un relais très important et d'autant moins qu'une étape ne paraît pas indispensable entre Lausanne et Martigny[12]. Il faut admettre que nous avons affaire à une construction relativement modeste, qu'on ne peut en rien comparer aux superbes *villae* rurales dont était parsemé notre territoire à l'époque. De plus, le site était mal choisi pour l'établissement d'un domaine agricole, les possibilités d'extension étant extrêmement réduites. La vigne étant apparue beaucoup plus tard dans cette région, on ne peut envisager non plus un bâtiment lié à l'exploitation viticole.

La même tentative d'interprétation pour un bâtiment gallo-romain ayant précédé une église du haut Moyen Age a été avancée pour le cas de Saint-Etienne à Loèche (VS)[13]; ces deux exemples présentent des points communs, assez ténus il est vrai: juxtaposition

[10] *R. Paquier,* Saint-Saphorin, *pp. 12-13, qui reprend la proposition émise par M. Mirabella Roberti dans son rapport de 1969, p. 3.*

[11] *Voir Drack/Fellmann,* Die Römer in der Schweiz, *index,* sub verbo *"Pferdewechselstation".*

[12] *Et nous ne connaissons rien du bourg de Vevey à l'époque romaine. Contrairement à Saint-Saphorin,* Vivisco *est mentionné sur la Table de Peutinger.*

[13] *Descoeudres et Sarott,* Materialien zur Pfarrei- und Siedlungsgeschichte von Leuk, *pp. 160-164.*

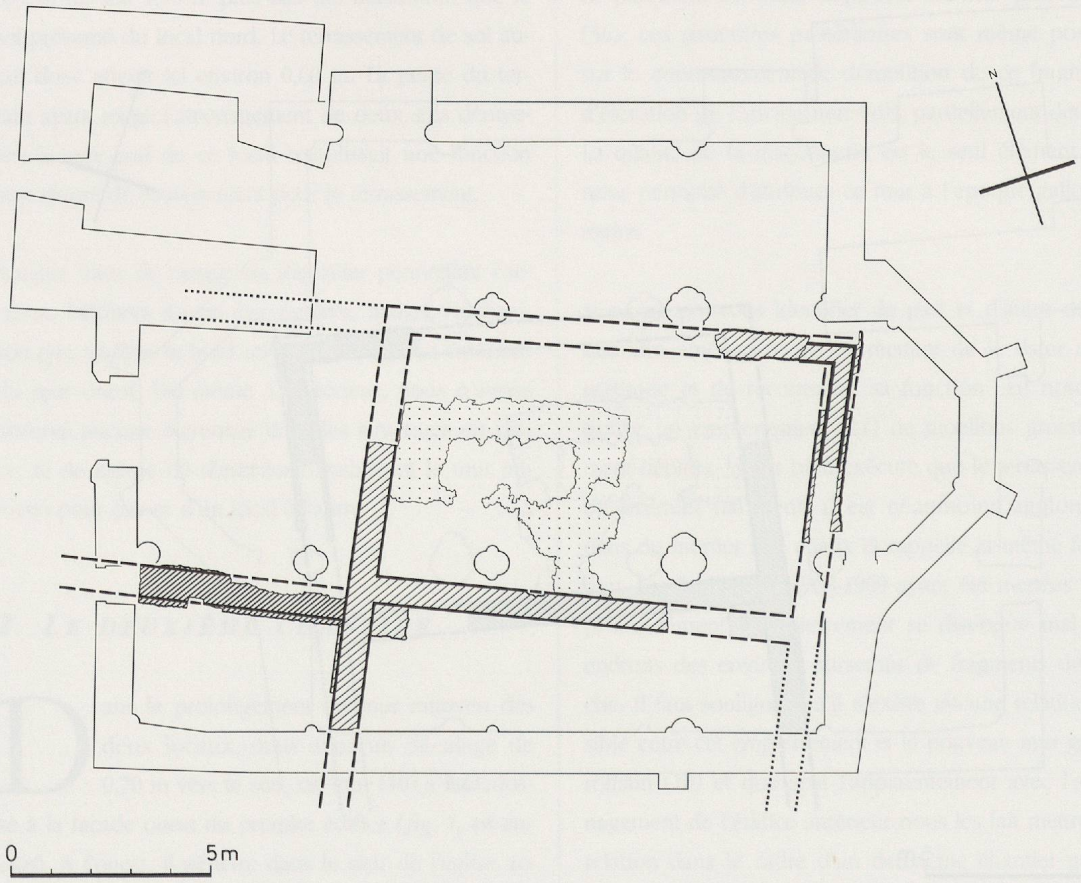


Fig. 11: Reconstitution du plan du deuxième bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200

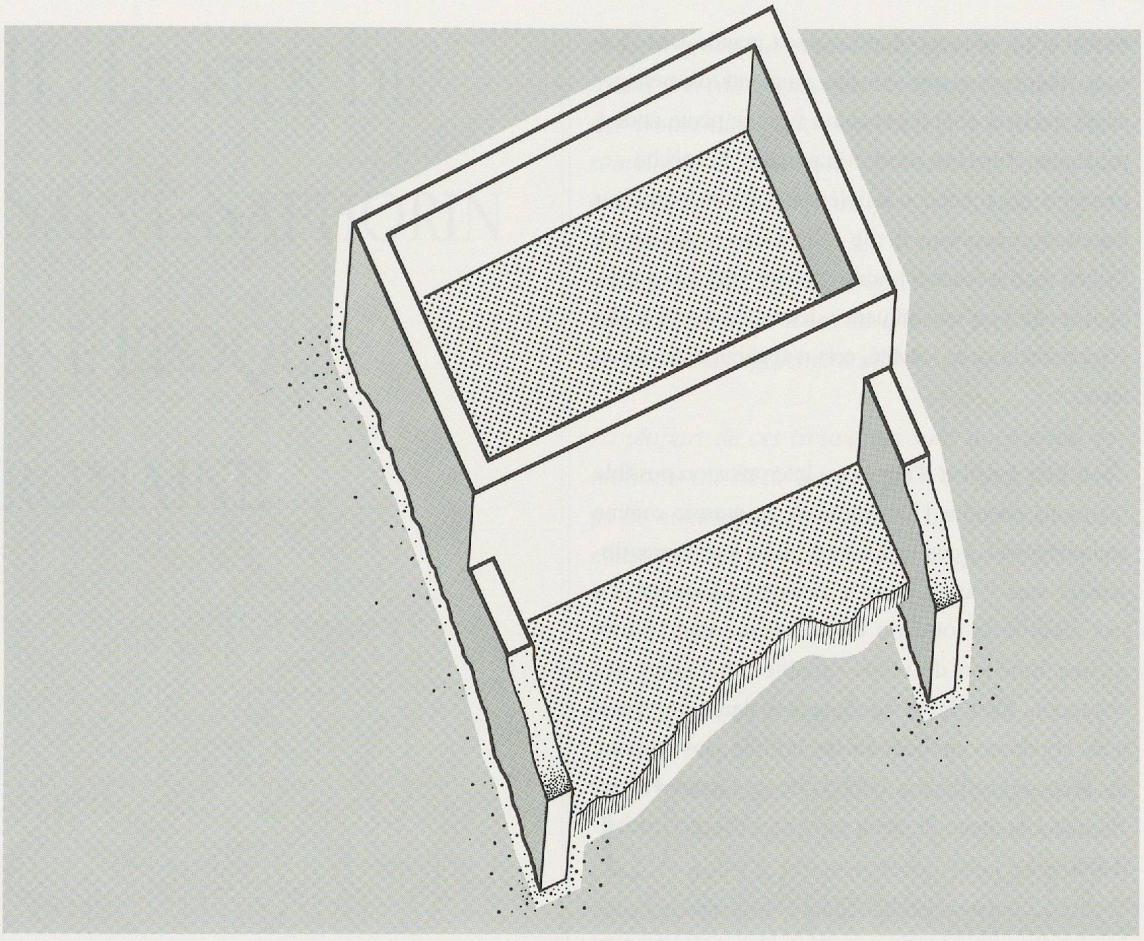


Fig. 12: Reconstitution partielle de l'élévation du premier bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200

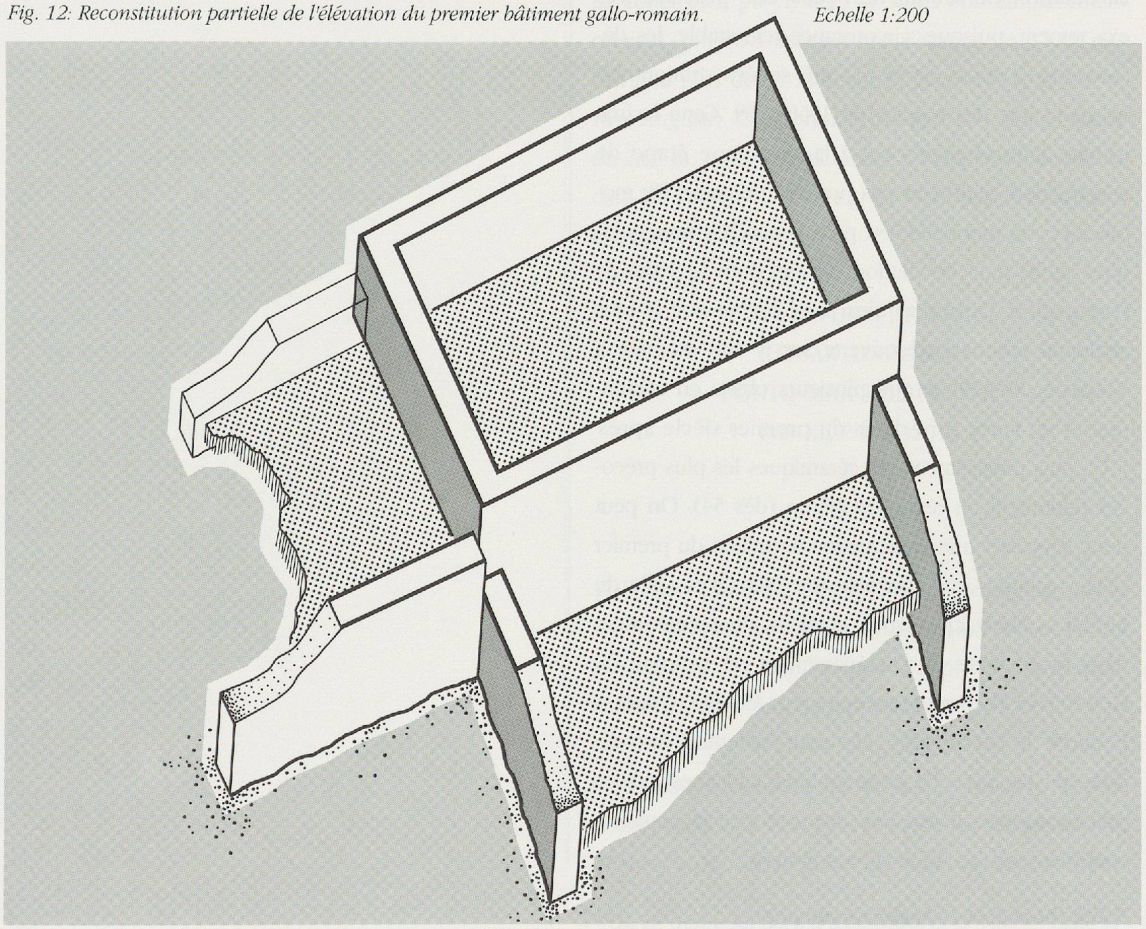


Fig. 13: Reconstitution partielle de l'élévation du deuxième bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200

probable de plusieurs locaux assez grands sans cloisons intérieures, sobriété des éléments d'aménagement intérieur, et enfin situation sur une pente raide à proximité d'un axe routier important. A Loèche cependant, un argument supplémentaire est fourni par l'attestation explicite de ce rôle d'étape routière au Moyen Age. A Saint-Saphorin, si cette vocation a existé et si elle a eu une influence déterminante sur le développement de la localité, cela n'apparaît dans aucun texte.

C'est donc à défaut d'une autre interprétation possible que nous retenons l'hypothèse de la *mansio* comme vraisemblable. Nous supposons aussi que l'agrandissement vers l'ouest, dans le deuxième chantier, n'a pas modifié la fonction du bâtiment. Mais, plutôt qu'une fonction de relais capable d'héberger des voyageurs avec leurs équipages et leurs attelages, nous voudrions attribuer au site un rôle plus modeste de poste douanier aux confins de la *Civitas Vallensium* et à la limite de deux provinces. Nous y reviendrons.

La datation ne saurait non plus être précisée très exactement, puisque, circonstance regrettable, les découvertes d'objets n'ont pas été situées stratigraphiquement lors des fouilles de 1968-1969. Cette lacune touche naturellement aussi la deuxième étape de construction, qu'il n'est pas possible de dater. Du mobilier et des monnaies, on peut cependant tirer quelques jalons pour la datation, surtout pour le début de l'occupation. On notera ainsi avec intérêt que la plus ancienne monnaie découverte sur le site remonte à Vespasien (69-79) et que plusieurs objets en céramique et en verre sont datés du premier siècle après J.-C.; plus précisément, les céramiques les plus précoces remontent au règne de Néron (dès 54). On peut donc supposer une construction au milieu du premier siècle, datation qui s'accorde très bien avec celle du milliaire décrit ci-dessous et nous situe également dans le contexte de l'aménagement de la route du Grand-Saint-Bernard par l'empereur Claude. Quant à la durée de l'occupation, elle peut également être déduite de l'analyse de la céramique, qui atteste, avec peu de tessons il est vrai, une occupation peut-être continue jusqu'au 4e siècle au moins[14].

[14] *Voir l'inventaire du mobilier en annexe*

II. Le site de Saint-Saphorin à l'époque romaine

Nous joignons à cette étude sur les bâtiments ayant précédé l'église une description analytique des trouvailles gallo-romaines faites dans l'ensemble de la commune de Saint-Saphorin, qui permettent d'éclairer un peu les structures présentées ci-dessus. Il s'agit d'une part de trouvailles isolées difficilement rattachables à des constructions connues, et d'autre part de traces de bâtiments, également mal localisées.

La plupart de ces trouvailles sont anciennes, remontant au siècle dernier, et n'ont pas fait l'objet de notations précises quant au lieu et aux circonstances de leur découverte, ce qui empêche de les relier entre elles[15].

1. *Le milliaire* (fig. 14)

Un milliaire romain se trouve actuellement dans l'église, où il sert de colonne méridionale à la première travée. Selon les plus anciens témoignages, il aurait été découvert à Glérolles. Là aurait bien pu en effet se situer son emplacement original, puisqu'il indique une distance de 37000 pas (un peu plus de 54 kilomètres) jusqu'à Martigny (*Forum Augusti*). Cette grande colonne de calcaire, haute de 2,65 m, porte une dédicace à l'empereur Claude et date de l'année 47 après J.-C. Voici le texte de cette inscription:

TI CLAVDIVS DRVSI F
CAESAR AUG GERM
PONTIF MAX TRIB POT VII
IMP XII P P COS IIII
F A
XXXVII

Ti(berius) Claudius Drusi f(ilius) Caesar Aug(ustus) Germ(anicus) pontif(ex) max(imus) trib(unicia) pot(estate) VII imp(erator) XII p(ater) p(atriae) co(n)s(ul) IIII F(oro) A(ugusti) XXXVII.

Outre son ancienneté qui en fait le milliaire le plus ancien connu en Suisse avec celui, contemporain, de Versvey (VD), cette pièce présente un intérêt à plu-

[15] *On en trouve un aperçu d'ensemble chez Viollier,* Carte archéologique, *pp. 308-309.*

Fig 14: Le milliaire de l'empereur Claude

sieurs égards. Elle constitue d'abord le point le plus en aval (ou le plus occidental) où la mesure des distances est faite à partir de Martigny, ce qui pourrait indiquer la limite du territoire de juridiction du *Forum Claudii Augusti* érigé par l'empereur en cette même année 47. Ce milliaire témoigne d'ailleurs de l'intense activité politique et pacificatrice déployée par Claude à ce moment (campagnes en Bretagne et sur le Rhin). La route du Grand-Saint-Bernard a donc pris une importance accrue dont témoigne également un milliaire trouvé en 1980 à Versvey, qui porte une dédicace mot pour mot semblable à celle du milliaire de Saint-Saphorin et date de la même année [16].

2. *Le temple gallo-romain et les objets votifs* (fig. 15, 55 à 59)

Au lieu-dit évocateur En Murez, lors de la construction de la route cantonale en 1829, puis en 1844, ont été détruits des murs romains, à un endroit non localisé précisément par nos sources, mais situé environ à une centaine de toises (300 m) à l'est du village, sur la rive droite de la Salenche. Il nous en reste une description sommaire et un dessin assez précis effectué par William Fraisse[17]. Le plan observé montre une disposition concentrique: un petit rectangle, large de 7,50 m sur son côté conservé, est inscrit dans une plus grande surface de 15,40 m de largeur; les deux murs parallèles conservés du plus grand rectangle se prolongent au-delà du retour d'angle perpendiculaire, comme pour former des contreforts. La description laisse deviner des murs en appareil régulier de pierres liées avec un mortier très dur. Le plan ne donne pas d'orientation, mais la mention de "terrain supérieur, au delà duquel on n'a pas pu fouiller" nous indique que les deux longs murs parallèles conservés de cette construction étaient perpendicualires à la pente; d'autre part, le renforcement des angles s'explique parfaitement du côté aval. Dans ces ruines et à proximité ont été trouvées de nombreuses tuiles romaines. La consultation des documents des Archives cantonales vaudoises relatifs à la construction de la route ne nous a pas permis de situer exactement cette construction sur un plan cadastral.

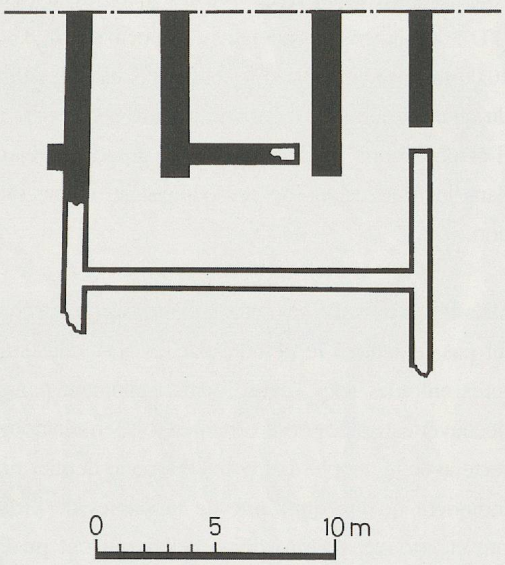


Fig. 15: Plan des murs gallo-romains découverts en 1829, d'après le relevé de William Fraisse. Echelle approximative 1:300

Il ne nous semble pas hardi de reprendre l'hypothèse de R. Paquier[18], qui fait de cette construction un temple gallo-romain. La qualité de la construction telle qu'elle nous est décrite et la présence d'un contexte antique remarquable, ainsi que nous le verrons encore, nous situent sans hésitation à l'époque romaine. De plus, on ne voit guère comment interpréter autrement un plan en deux rectangles concentriques, dont les dimensions, compte tenu d'une faible marge d'imprécision des mesures faites en pieds vaudois, sont tout à fait comparables à celles d'autres temples gallo-romains de Suisse.

On observe en effet que la plupart des temples gallo-romains du type *fanum*, c'est-à-dire à *cella* (le sanctuaire proprement dit) entourée d'un passage couvert (*ambitus*) délimité à l'extérieur par un mur ou une colonnade, ont une *cella* mesurant entre 7 et 9 m de côté, pour une dimension extérieure totale comprise

[16] *F. Mottas,* Milliaires et vestiges des voies romaines, *pp. 163-165.*
[17] *Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, manuscrit Baron.*
[18] *R. Paquier,* Saint-Saphorin, *p. 12.*

entre 13 et 20 m de côté. Nous pouvons ainsi citer quelques exemples parmi les dizaines de temples connus en Suisse. Le troisième temple découvert à Bern-Engehalbinsel présente une *cella* de 7,60 m de côté dans un *ambitus* de 14,20 x 13,80 m; à Ursins (VD), ces dimensions atteignent respectivement 8,30 x 10,00 m et 18,30 x 21,60 m; enfin, la *cella* du *fanum* du quartier ouest de Lousonna mesure 8,10 x 8,00 m[19] Il semble donc se manifester une grande régularité dans les dimensions de ces édifices de même fonction.

Mais il y a plus. Le contexte gallo-romain n'est en effet pas seulement représenté par les anciennes structures enfouies sous l'église, mais également par des découvertes isolées dont certaines sont en relation directe avec le temple. Les notes du siècle dernier nous indiquent qu'une quinzaine de monnaies de bronze ont été trouvées à proximité; celles qui ont pu être identifiées se situent entre Antonin et Constant (138-350). D'autres objets ne sont pas situés précisément, mais ils n'en sont pas moins intéressants. Le catalogue du Musée cantonal d'archéologie nous donne les pièces suivantes en provenance de Saint-Saphorin: un fragment de vase en pierre ollaire, une tête fragmentaire de jeune homme en calcaire, une main fragmentaire d'enfant en marbre, une petite corne d'abondance en bronze, un ornement en bronze de fonction indéterminable et de datation incertaine, enfin une statuette de bronze de divinité domestique (*fig. 55 à 59*).

Ces objets seront décrits en annexe, nous nous intéresserons ici seulement à leur signification. Il faut relever d'abord la grande qualité de certains objets, en particulier la statuette en bronze et la main en marbre. Nous n'avons pas pu retrouver la tête en calcaire au musée et nous n'en avons pas de description détaillée. La statuette peut être datée du milieu du 2e siècle, ce qui correspond au début de la fourchette chronologique donnée par les monnaies. La petite main en marbre, qui est la reproduction en grandeur nature d'une main d'enfant, devait appartenir à une statue en pied. Elle est d'une facture très classique qui en fait un objet d'importation, daté certainement du premier siècle après J.-C.; c'est une superbe oeuvre d'art dont on doit regretter que si peu nous soit conservé et elle devrait avoir orné un habitat au luxe en rapport avec la qualité artistique de l'objet, mais nous n'en avons aucune trace à Saint-Saphorin ou dans les environs.

Or, il serait très étonnant qu'un habitat important ayant pu abriter cette pièce ait totalement disparu. On peut donc proposer une autre interprétation de la présence de ces objets. On observe que bon nombre d'objets d'art gallo-romains, en particulier les statuettes et petits objets, sont à mettre en relation avec la présence d'un sanctuaire et constituent des dépôts votifs. En dehors des grandes cités, nous pouvons nommer les découvertes d'une statuette de Mercure à Ursins, plusieurs statuettes, dont une de dieu Lare, divinité domestique, à Muri (BE), et de très nombreuses trouvailles dans le complexe religieux de Thun-Allmendingen (BE)[20]. On peut donc supposer avec vraisemblance que la statuette de bronze, la corne d'abondance et peut-être même la statue en marbre sont des dépôts votifs laissés par des fidèles.

La corne d'abondance permet même d'être un peu plus précis, puisqu'elle est traditionnellement un attribut de la Fortune, de Junon, de Mercure ou des Lares[21]. Le fait qu'elle ne présente aucune trace de fixation renforce son interprétation comme objet votif isolé. L'assimilation au culte de la Fortune est d'autant plus tentante qu'elle se trouve corroborée par la découverte d'une inscription que l'on peut encore lire dans l'église.

3. L'autel à la Fortune

Lors de la construction en 1819 de l'escalier menant aux orgues, on a découvert un autel de pierre, probablement réemployé dans une des phases de construction de l'église (*fig. 16*). Son inscription est intacte, mais l'entablement a été retaillé obliquement, sans doute en vue de la réutilisation

[19] *Voir H. Grütter,* Ein dritter gallo-römischer Viereckstempel...; *J.-B. Gardiol,* Recherches au fanum d'Ursins; *D. Paunier* et al.: Du nouveau à l'ouest de Lousonna, *pp. 119-123. Une synthèse sur l'architecture religieuse antique en Suisse et le thème spécifique des temples gallo-romains se trouve dans W. Drack und R. Fellmann,* Die Römer in der Schweiz, *pp. 231-248.*

[20] *Voir Drack und Fellmann,* Die Römer in der Schweiz, *pp. 210-213 et 227, qui donne les références.*

[21] *A. Leibundgut,* Bronzen, *p. 82.*

Fig. 16: Autel à la Fortune

postérieure du bloc. La dédicace à la déesse Fortuna Redux se lit ainsi:

FORTVN REDVCI
L FL POTITIANVS
V S L M

Fortun(ae) Reduci L(ucius) Fl(avius) Potitianus v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)[22].

L'inscription ne porte pas de date et la qualité de l'écriture n'offre pas d'indices suffisamment précis pour la datation. Seul le gentilice Flavius peut nous aider si on l'identifie comme celui d'une famille issue d'un affranchi des Flaviens, ce qui nous donnerait un *terminus post quem* à 69. La dédicace à la Fortune du bon retour est typique des voyageurs ayant accompli un trajet risqué. La vocation de Saint-Saphorin comme poste de contrôle sur une grande route s'en trouve ainsi renforcée. Mais quel que soit le rapport avec cette éventuelle station routière, un tel monument n'a guère sa place que dans un sanctuaire et sa récupération dans une construction médiévale illustre une pratique extrêmement répandue.

4. Autres trouvailles gallo-romaines

Nos inventaires anciens[23] mentionnent encore au lieu-dit En Cheseaux, au nord de la commune, près de Lignières[24], la découverte de tuiles et de monnaies, aujourd'hui perdues, qui pourraient témoigner de la présence d'un établissement.

5. Réflexions générales sur le site de Saint-Saphorin à l'époque romaine

De toutes les découvertes que nous venons de décrire, il se peut dégager une image générale, certes assez floue, mais néanmoins cohérente, de la signification du site dans l'Antiquité. Pour cela, nous devons nous appuyer sur des considérations historiques.

Il s'avère d'abord que le site n'a apparemment été occupé, ni par un *vicus*, ni par une grande exploitation agricole du type *villa*. Les contraintes topographiques expliquent du reste largement cet état de fait. Mais la qualité des découvertes qui y ont été faites confère au site une importance certainement largement démesurée par rapport au nombre d'habitants qu'il a pu accueillir. La vocation de Saint-Saphorin paraît être en rapport avec sa situation sur une voie de passage très fréquentée, le débouché de la route du Grand-Saint-Bernard, mais rien ne fait du site une station obligatoire à un carrefour important. Saint-Saphorin nous paraît plutôt tirer son importance du fait que pendant toute la durée de l'occupation romaine a passé dans ce secteur la limite entre les provinces des Alpes Grées et Pennines d'une part, et la Gaule Belgique puis la Germanie Supérieure et enfin la *Maxima Sequanorum* d'autre part[25]. Ce qui a été interprété comme station de relais peut donc avoir servi aussi de poste frontière dans les périodes troublées nécessitant un contrôle du trafic. Nous verrons plus bas les implications possibles de la discordance entre la limite des provinces antiques et celle des diocèses médiévaux. La même situation sur une route explique bien la présence d'un sanctuaire dédié à la Fortune, divinité qu'un voyageur de l'époque n'a pas manqué de remercier de lui avoir accordé un retour heureux.

Si l'argument économique n'est guère défendable pour expliquer l'implantation romaine sur ce territoire exigu, il n'est sans doute pas interdit d'invoquer un facteur beaucoup moins rationnel, qui tient à l'attrait fascinant qu'ont toujours dû exercer les lieux. L'emplacement d'un sanctuaire de tradition indigène sur ce balcon ouvert au lac et à la baie de Vevey-Montreux n'est sans doute pas innocent. En poussant l'interprétation dans cette voie, on pourrait même conférer un rôle prépondérant au temple gallo-romain et lui subordonner les constructions découvertes sous l'église, dont la fonction ne serait toutefois pas mieux expliquée ainsi. Mais aucun élément tangible ne nous permet d'accepter sans réserve cette interprétation, qui reste purement hypothétique.

[22] *Th. Mommsen,* Inscriptiones, *no 131. On lit une dédicace à la même divinité sur une inscription trouvée à Payerne* (ibid., *no 151).*
[23] *Viollier,* Carte archéologique, *pp. 308-309.*
[23] *Coordonnées approximatives: Carte nationale 1244, 550.310/148.260.*
[25] *Voir D. van Berchem,* Conquête et organisation..., *p. 84; Drack und Fellmann,* Die Römer in der Schweiz, *pp. 276-281.*

Quoi qu'il en soit, le poste a été occupé apparemment sans interruption jusqu'au 4e siècle au moins et les invasions des Alamans en 259-260 ne semblent pas y avoir laissé de traces. Le problème de rupture se pose plus tard, car il n'est pas possible d'expliquer la transition entre cette construction et le mausolée funéraire chrétien. Le site ne paraît avoir été abandonné que pendant une brève période, de quelques décennies environ, avant d'être réutilisé pour la qualité de sa maçonnerie.

On doit admettre qu'une fonction d'habitat s'est manifestée à Saint-Saphorin, que ce fût déjà sous le haut Empire ou seulement plus tard, et qu'elle s'est maintenue ensuite sans interruption jusqu'au Moyen Age. Il faut bien en effet que Saint-Saphorin ait conservé, sinon de son hypothétique importance administrative, du moins de sa richesse et de son attrait, pour qu'une famille y vînt fonder un sanctuaire chrétien, d'abord privé puis transformé en église paroissiale. Il nous semble improbable que seul le souvenir d'une éventuelle fonction de relais de frontière, fonction peut-être bien estompée au 5e siècle, ait pu déterminer l'établissement d'une famille riche, munie d'une clientèle. Quant à une interprétation privilégiant la permanence des lieux de culte à travers l'histoire, elle est beaucoup plus difficile encore à étayer, faisant appel à un registre d'explications peu rationnelles. On peut lui reprocher principalement le fait que l'église n'ait pas succédé au temple gallo-romain lui-même. L'allusion qui y est faite dans le dictionnaire de Martignier et De Crousaz n'est pas fondée par des documents plus anciens et relève davantage d'une érudition quelque peu superficielle que d'une démarche scientifique.

Nous touchons là le problème très délicat de l'identification des centres de gravité déterminant l'habitat dans la période charnière entre la fin de l'Antiquité et le début du haut Moyen Age. Les témoignages archéologiques révèlent de plus en plus le dynamisme propre à la période du 4e au 6e siècle, qui paraît se manifester non seulement par la construction de sanctuaires, mais également d'habitats sur des sites qui ne coïncident pas nécessairement avec une forte implantation gallo-romaine[26]. Seules de nouvelles découvertes archéologiques pourraient apporter des éléments de réponse[27].

[26] *Ainsi par exemple à Bursins, site récemment fouillé mais non publié exhaustivement à ce jour, la première église a été fondée à l'emplacement d'un habitat romain très tardif, occupé du 4e siècle au plus tôt jusqu'au 7e siècle, qui n'a livré aucun objet du haut Empire, voir L. Auberson,* Bursins.

[27] *Mentionnons ici à titre provisoire quelques constatations faites dans les fouilles de l'église proche de Saint-Martin à Vevey, encore largement inédites. Si la présence d'un sanctuaire chrétien du haut Moyen Age est bien établie, sa forme ni sa date ne peuvent être précisées. Nos connaissances actuelles ne permettent pas de définir le poids respectif des sites de Vevey et Saint-Saphorin à l'époque romaine et au haut Moyen Age. Le seul élément solide dont nous disposons est la mention de la* Table de Peutinger, *qui cite Vevey mais ignore Saint-Saphorin. Voir L. Auberson et M. Martin,* L'église Saint-Martin...

III. Les constructions chrétiennes

1. Le mausolée en sous-sol

Nous attribuons à ce chapitre les structures situées dans la partie orientale du local nord (*fig. 17*). Elles ont été recoupées par l'aménagement du chancel (51) en 1520 et leur état fragmentaire ne permet guère de les distinguer de vestiges ultérieurs tels que les tombes maçonnées enfouies dans l'église (t 45-48). De plus, il nous faut répéter que les profonds sondages réalisés lors des fouilles de 1968-1969 ont détruit les relations stratigraphiques et entravent ainsi l'interprétation chronologique. La démolition partielle du chancel vers le pilier oriental au nord (47) a cependant livré des indications supplémentaires.

1.1. Le premier chantier

Les structures d'une première étape sont actuellement dissimulées par des aménagements créés en 1968-1969 pour permettre l'accès à l'abside (28), vidée des matériaux qui la comblaient. Dans le prolongement du passage ouvert dans le chancel en 1968-1969, une fosse a été creusée dans la terre, vers l'est, et mène à un petit orifice (12) percé dans la fondation du mur oriental (2) du bâtiment gallo-romain. Ce trou permet aujourd'hui de se glisser à l'intérieur de l'abside, dont les structures, à l'origine enterrées, ont été réaménagées en caveau voûté (ossuaire ?), peut-être en 1520, avant d'être à nouveau partiellement enfouies. C'est en effet dans cet état que les fouilleurs de 1968-1969 ont trouvé ce caveau, dont la voûte avait été anciennement percée afin d'en permettre le comblement.

A première vue, on pourrait croire ce cheminement à travers le mur oriental (2) entièrement dû aux travaux des dernières fouilles, mais on constate que le passage de 1968-1969 a touché par hasard une fosse (13) plus ancienne, remblayée, éventuellement en relation avec l'orifice (12). Le trou pourrait donc lui aussi être plus ancien, mais nous ne pouvons l'attester que par deux photographies des fouilles de 1968-1969, qui le montrent à moitié apparent au-dessus du niveau atteint par la fouille (*fig. 18*)[28].

Nous avons vidé cette ancienne fosse, qui était remplie de terre glaiseuse mêlée de fragments de mortier

[28] *Photographies nos 20 et 27.*

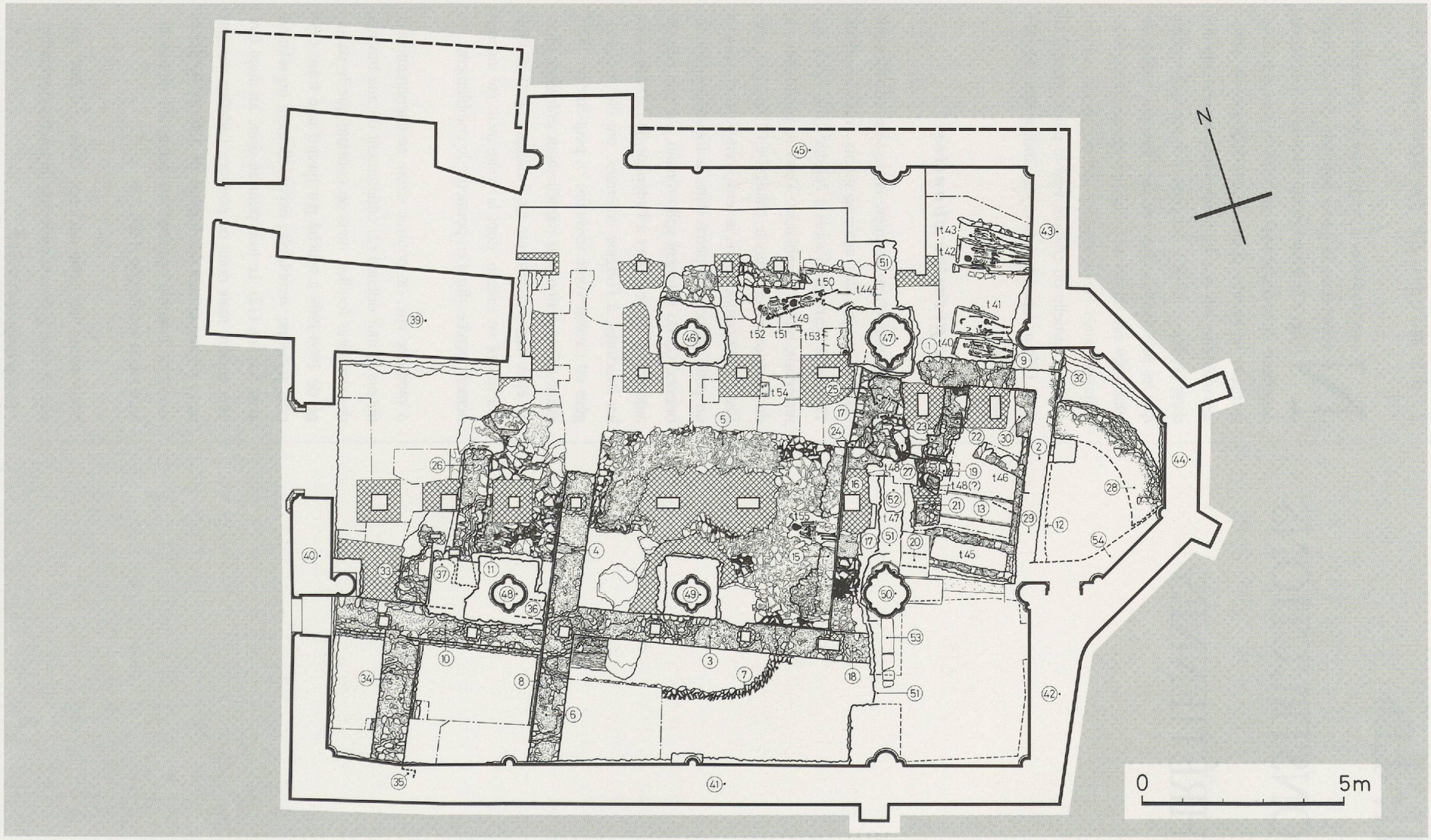


Fig. 17: Plan archéologique. Echelle 1:150

Fig. 18: Vue de la fosse à travers le mur oriental

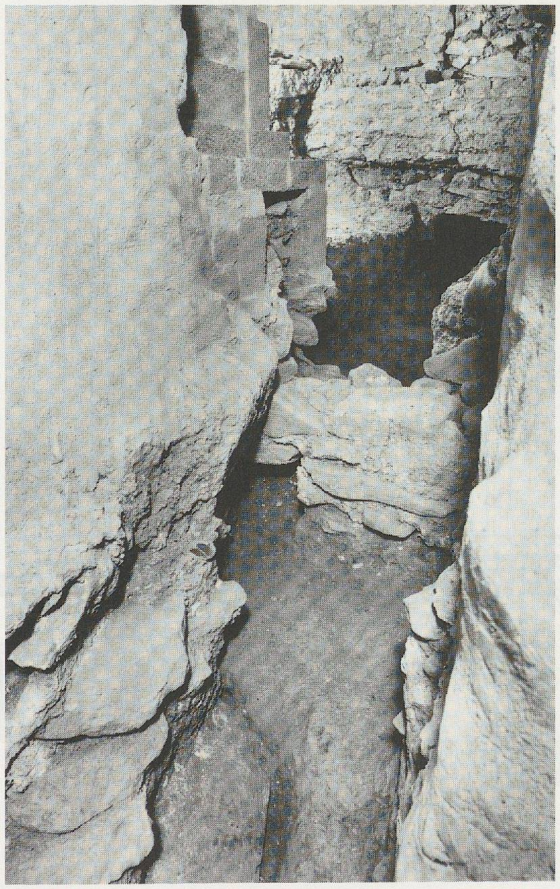


Fig. 19: Vue de la fosse et du mur de fond de la niche

et d'un peu de tuileau (*fig. 19*). Elle atteint une profondeur de 0,60 m en dessous du niveau établi en 1968-1969, mais elle avait vraisemblablement été creusée dans le sol romain (5). Elle devait être plus large à ce niveau, car des éléments du remblai (13a) se retrouvent sous la tombe t 45. A l'est, le trou dans le mur gallo-romain s'ouvre sur cette fosse; à l'ouest, son extrémité a été recouverte par un muret transversal (21) construit après le comblement de la fosse et appartenant à la tombe en niche décrite ci-dessous. L'existence de cette fosse était probablement connue de ceux qui ont élevé ce mur, car ils ont recouvert une partie de la fosse, comblée, d'une dalle, pour donner une assiette plus sûre à la maçonnerie. Par sa position sur l'axe médian longitudinal du local gallo-romain, cette fosse s'intègre parfaitement dans ce plan.

1.2. Le deuxième chantier

A cette étape, nous attribuons tout un réseau de structures qui ne sont plus toutes liées les unes aux autres, mais dont la qualité et la reconstitution en plan per-

mettent de reconnaître une construction unique. La chronologie relative nous est fournie par le muret transversal (21) qui recouvre la fosse (13) (*fig. 20 et 21*).

Il convient cependant, pour une meilleure compréhension de l'ensemble, de commencer notre description par un autre élément, qui a laissé des traces plus importantes. Qualifiée de "canal" dans le rapport de 1969[29], une autre fosse, soigneusement aménagée, traverse le local nord, sur le côté ouest du chancel (*fig. 22*). Cette fosse a été munie de parois maçonnées et d'un sol en pierres et mortier.

Seul le bord ouest (15) en est conservé; il a été taillé dans la profondeur de l'empierrement (5) du sol du local et recouvert d'un enduit (16) de chaux et de tuileau, qui lui donne sa teinte rosâtre. Le sol de la fosse, avec son niveau moyen à 399,20 m, descend plus bas que la base de l'empierrement, de sorte que l'enduit a été partiellement appliqué sur la terre. Le sol (17) est fait d'un empierrement de moellons sur lequel reposent des dalles de pierre irrégulièrement taillées et jointoyées au mortier de tuileau. L'assise de ce sol descend par endroits assez profondément et comble des trous vraisemblablement dus à l'arrachement de blocs de roche; on y trouve même du matériel de démolition comme des blocs équarris portant des fragments de mortier. Partant du mur sud du local, la paroi ouest de la fosse s'arrête 4,70 m plus au nord, tandis que le sol continue avec une légère déviation vers le nord-est, pour se perdre finalement sous le fondement du pilier oriental (47) des arcades nord de l'église. Ce n'est qu'au nord du couloir que nous avons pu le dégager dans toute sa largeur, qui atteint environ 1,05 m, la limite orientale étant marquée par un léger rebord que forme la terre vierge en place sous le chancel. Rien ne permet de contester l'homogénéité de cet ouvrage.

En revanche, ces structures sont difficiles à distinguer de l'empierrement du sol du local (5). Les mortiers sont très semblables et ont même pu faire penser à une construction simultanée. Mais la qualité des structures appareillées appartenant assurément au bâtiment primitif est tellement différente de celle des placages de la fosse que l'hypothèse n'a pas pu être retenue.

[29] *AMH A 162/5, A 31980, p. 8.*

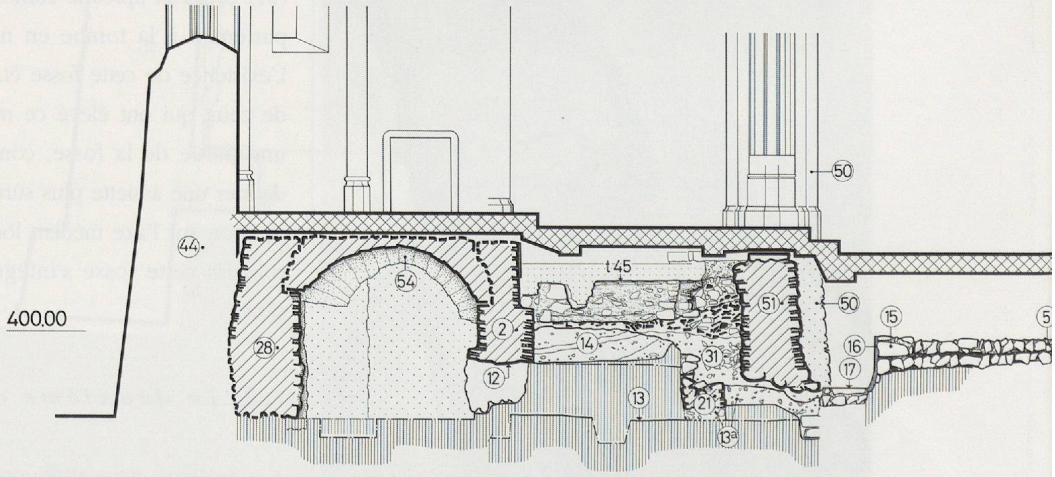


Fig. 20: Coupe longitudinale, vue vers le sud. Echelle 1:100

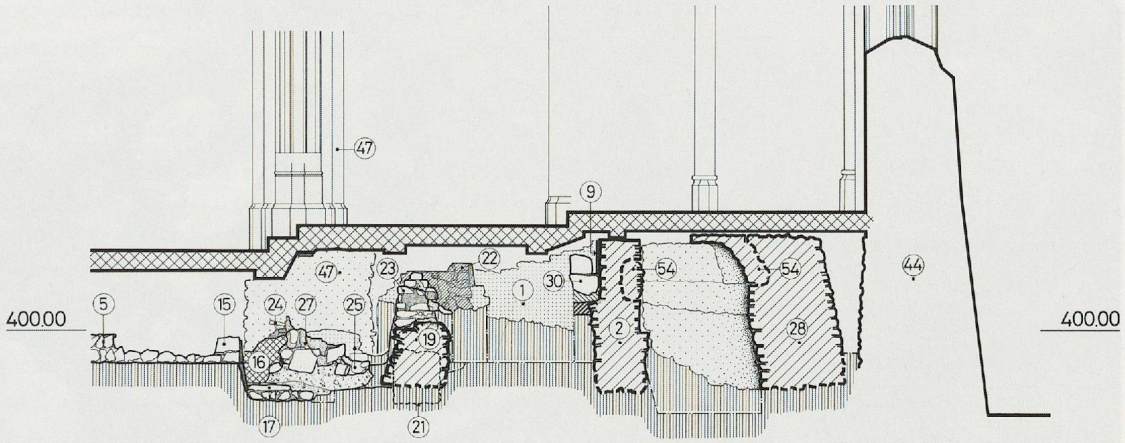


Fig. 21: Coupe longitudinale, vue vers le nord. Echelle 1:100

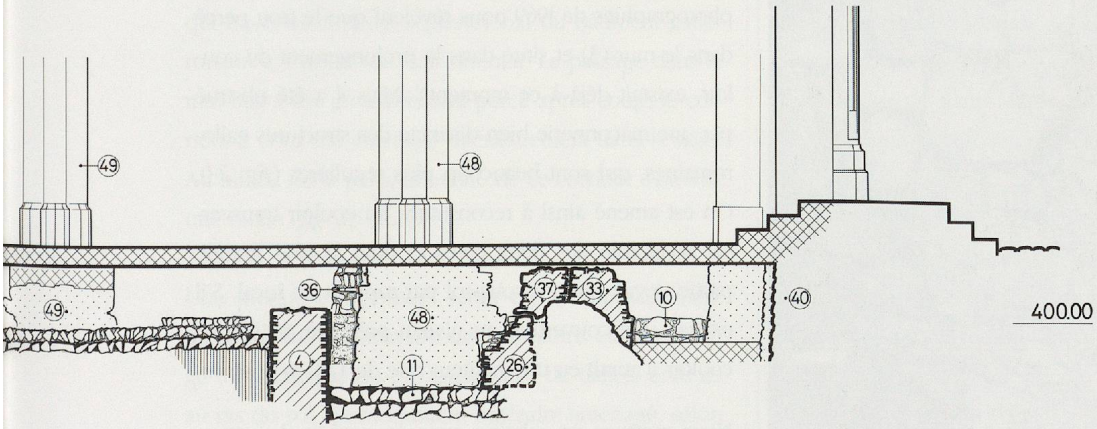


Fig. 22: Vue du couloir

Fig. 23: Le bouchon du couloir côté sud

Les placages sont d'exécution moins soignée: les assises sont moins bonnes et le matériel mêlé à de la démolition; ces qualités font penser à une construction plus tardive que le bâtiment initial et pourraient fournir une datation grossière à l'époque romaine tardive ou au début du haut Moyen Age.

Au nord, le sol du couloir dépasse nettement la paroi (1) du local et menait donc au-delà. Au sud, seules les photographies de 1969 nous révèlent que le trou percé dans le mur (3) et situé dans le prolongement du couloir, existait déjà à ce moment[30]. Mais il a été obstrué par une maçonnerie bien distincte des structures gallo-romaines, qui sont beaucoup plus régulières (*fig. 23*). On est amené ainsi à reconstituer un couloir transversal accessible des deux côtés et dont la plus grande partie devait être en sous-sol par rapport au local. S'il existait une couverture au niveau présumé du sol, ce couloir n'aurait eu une hauteur que de 1,60 m environ.

Nous mettons en relation avec ce couloir des structures situées sur son côté est, actuellement séparées les unes des autres par le fondement du chancel. Le

[30] *En particulier la photographie no 43.*

fragment d'un muret (19), posé d'est en ouest et large de 0,40 m, s'arrête à 1,50 m de la paroi orientale reconstituée du couloir. Il a été enterré de façon à s'adosser contre la terre et à former le soutènement d'un niveau plus haut du côté nord qu'au sud. De ce côté visible au sud, la face a été soigneusement maçonnée et jointoyée. Vers l'ouest, ce muret a été démoli par la pose du chancel. Au vu de sa qualité très semblable à celle du bord maçonné (15) du couloir, il nous paraît avoir été lié au bord oriental du couloir, aujourd'hui disparu. Il aurait donc formé le piédroit nord d'un dégagement ou d'une niche qui s'ouvrait au milieu du couloir et dont le piédroit sud (20), entièrement hypothétique, serait caché par les remblais laissés sous la tombe t 45. Un arc formant la couverture se serait appuyé sur ces piédroits.

Le fond de cette niche serait formé par le muret transversal (21), épais de 0,60 m, maçonné du côté ouest, mais appuyé contre un terrain plus élevé à l'est. C'est ce muret qui recouvre la fosse (13) traversant le mur oriental (2; *fig. 24*). Les structures sont légèrement différentes de celles du mur latéral (19) - le mortier est brun - et il n'existe pas de liaison entre les deux, mais on sait que de telles niches présentent souvent un mur de fond indépendant des piédroits. La niche ainsi délimitée aurait occupé une surface de 2,00 x 0,70 m environ.

1.3. Reconstitution, interprétation et datation

Les structures que nous venons de décrire montrent l'existence d'un couloir en sous-sol, large d'environ 1 m, qui traversait le local septentrional du bâtiment gallo-romain à 4 m de son mur oriental. Le passage dans le mur sud a été grossièrement percé après coup; le corridor a donc été aménagé ultérieurement dans la salle. Au milieu de la paroi orientale de ce corridor s'ouvrait une niche (*fig. 25 et 26*).

Une première hypothèse ferait de cet aménagement un *arcosolium*, contenant une sépulture en sarcophage monolithique ou en assemblage de dalles, enfouie au ras du sol. Ce monument funéraire aménagé, selon l'exemple des catacombes[31], dans le sous-sol d'un bâtiment gallo-romain ayant perdu sa fonction d'origine, constituerait donc un mausolée accessible par les murs latéraux du bâtiment.

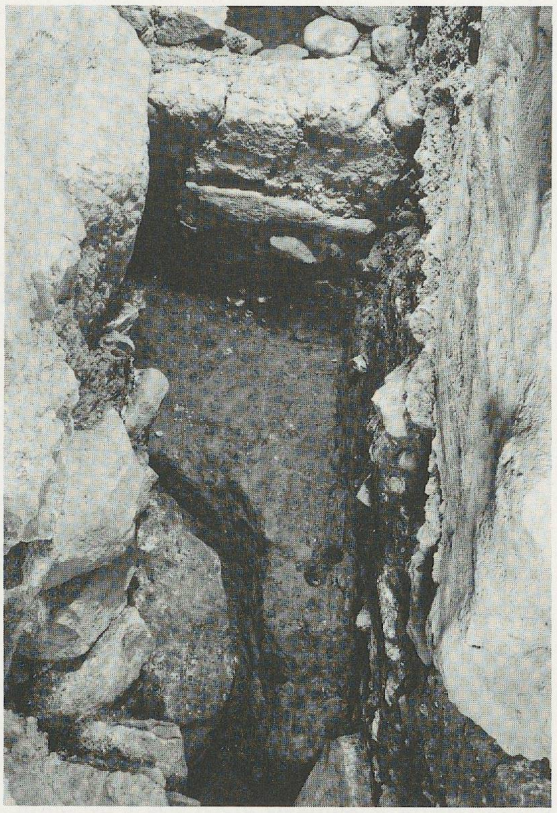


Fig. 24: Vue du mur de fond de la niche

Une seconde hypothèse envisagerait une crypte. Nous entendons par ce terme un couloir souterrain définissant un cheminement depuis la nef jusqu'à une tombe vénérée sous l'autel du sanctuaire, souvent selon un tracé semi-circulaire ou en équerre. La crypte permettait donc d'atteindre la relique en la contournant par l'est et en passant sous le sol du choeur, évitant ainsi que la vénération souvent passionnée des fidèles perturbât les offices devant le maître-autel. Rappelons qu'à l'instar de la première crypte aménagée à la fin du 6e siècle à Saint-Pierre de Rome, les plus anciennes cryptes sont apparues à partir du 8e siècle dans les églises de notre région, ainsi par exemple celle de la basilique de Saint-Maurice d'Agaune, de l'église Saint-Théodule à Sion ou de la cathédrale de Lausanne[32].

A Saint-Saphorin, nous constatons que le couloir en sous-sol se situe à l'ouest et par conséquent à 4 m devant le maître-autel de l'abside construite plus tard, qui est le plus sûr témoin de l'existence d'une église.

[31] *Deichmann,* Einführung in die christliche Archäologie, *pp. 51-53.*
[32] *Sur Saint-Maurice, voir Blondel,* Les anciennes basiliques d'Agaune, *pp. 28-34; sur Sion, Dubuis et Ruppen,* L'église Saint-Théodule, *pp. 10-11; sur Lausanne, Stöckli, in* La Cathédrale de Lausanne, *pp. 20 et 29. Le réexamen en cours des structures accessibles sous la cathédrale montre que les trois couloirs parallèles de la crypte sont le résultat de trois chantiers différents.*

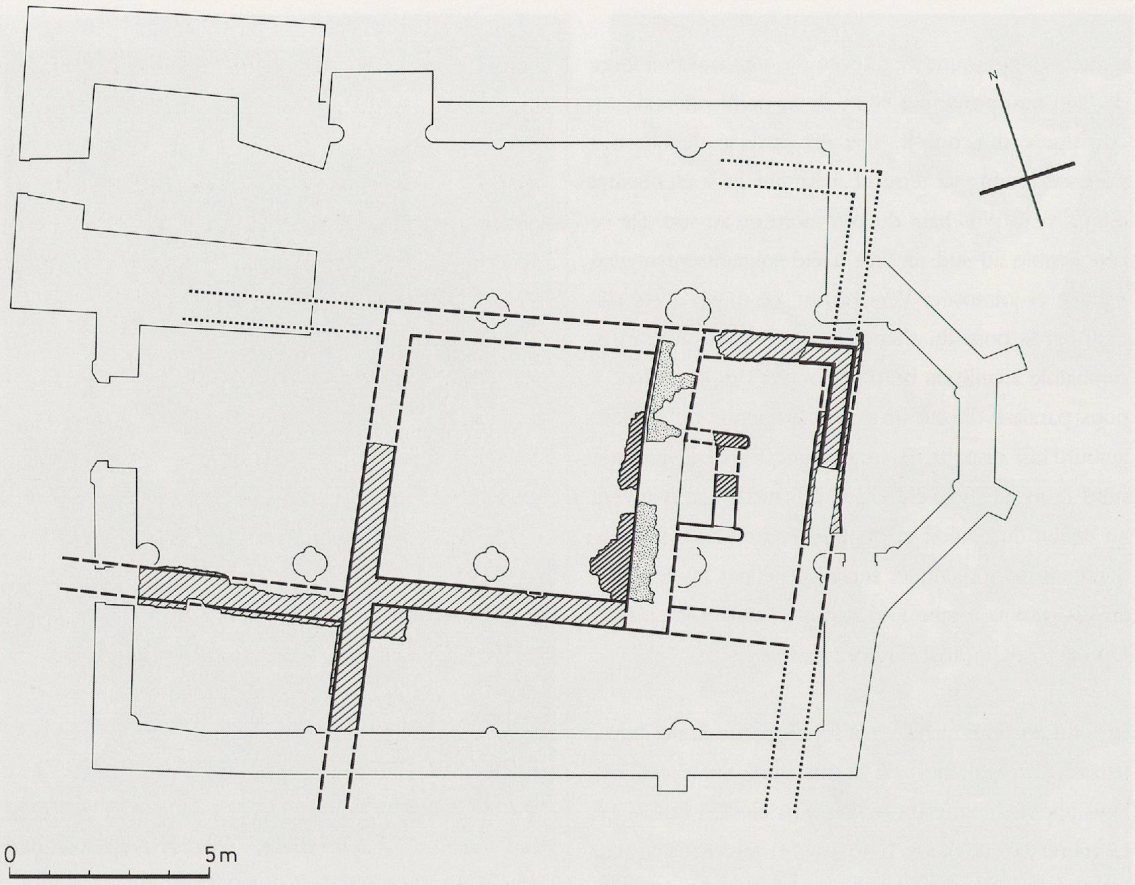


Fig. 25: Reconstitution du plan du mausolée. Echelle 1:200

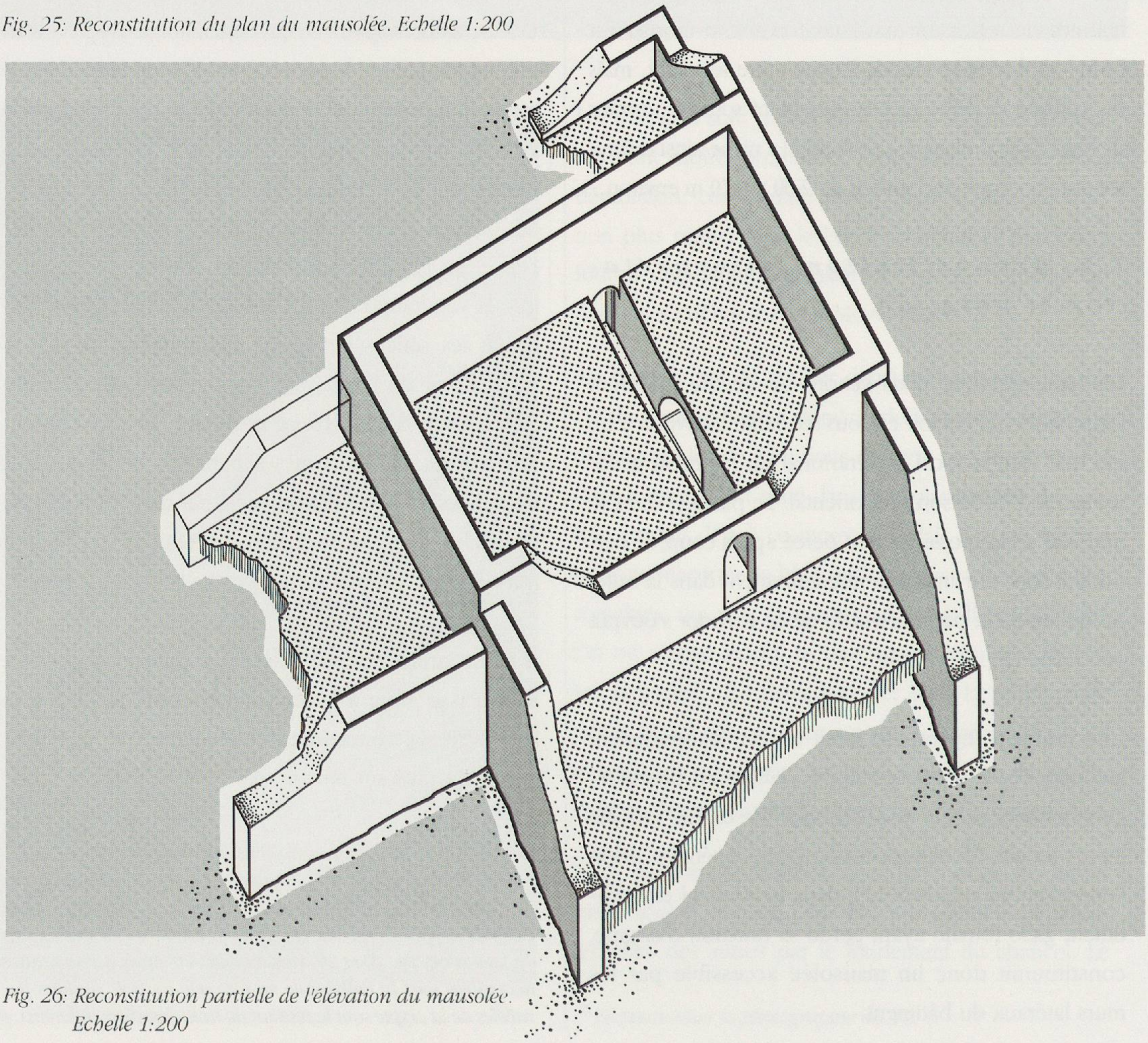


Fig. 26: Reconstitution partielle de l'élévation du mausolée. Echelle 1:200

Nous verrons plus loin que nous datons sa construction au 7e siècle, donc avant qu'apparaissent les cryptes dans notre région. La situation devant le sanctuaire fait en outre douter d'un cheminement menant à une relique vénérée. On pourrait certes contester la définition de la première église par l'abside et faire de la partie orientale du bâtiment gallo-romain le choeur d'une église en fonction jusqu'au-delà du 8e siècle, l'abside n'étant alors ajoutée que plus tard. Le sépulcre aurait été simplement déposé sous le maître-autel. Mais le développement ultérieur du bâtiment exclut cette hypothèse d'une église de plan rectangulaire à crypte et surtout l'existence même d'une tombe vénérée à cet endroit. Nous verrons en effet que la sépulture sera supprimée avant l'édification de l'abside de la première église, par l'aménagement d'un escalier à sa place. L'abandon peut même être situé plus précisément dans le temps, puisque les structures du couloir sont recouvertes par des tombes (t 45-48), que leur typologie fait dater du 7e siècle[33], donc avant que les premières cryptes soient aménagées dans notre région. Cet abandon serait intervenu à un moment où le culte des reliques atteignait son sommet, pour ne s'estomper qu'au 13e siècle, lorsqu'un grand nombre de cryptes auront perdu leur fonction primaire. Il est très rare qu'une tombe vénérée, dont l'accès par une crypte souligne l'importance, soit ainsi abandonnée. Le peu de respect qu'on a manifesté envers cet objet, le fait qu'il n'a pas déterminé l'aménagement de l'église postérieure et l'incohérence chronologique empêchent donc de voir dans ce sous-sol une crypte au sens où nous l'avons définie.

Comme troisième hypothèse, on peut encore poser la question de savoir si ce monument funéraire n'a pas pu malgré tout faire partie d'une première église, à l'instar du caveau-crypte aménagé dès les origines, au 5e siècle, sous l'abside de l'église de Saint-Gervais à Genève[34]. Dans notre site de Saint-Saphorin, dans le cas de l'hypothèse de la crypte mentionnée plus haut et non retenue, le choeur aurait donc été formé par la partie orientale du local septentrional de l'ancien bâtiment gallo-romain; la nef aurait occupé la partie occidentale. Il n'y a pas à Genève une crypte au sens où nous l'avons définie plus haut, à savoir un cheminement vers la relique, mais un caveau funéraire dont la tombe est devenue relique. Mais cette hypothèse doit aussi être écartée à cause du manque évident de vénération envers la tombe de Saint-Saphorin, très tôt abandonnée, contrairement à celle de l'église Saint-Gervais à Genève.

Nous préférons par conséquent notre première hypothèse qui fait du couloir un élément d'un monument funéraire qui devait se situer, comme nous l'a déjà suggéré la qualité des structures, en contexte gallo-romain, mais très tardif, probablement au 5e siècle. C'est surtout la qualité de l'enduit au tuileau, typique de cette époque, qui nous fait avancer cette datation. De plus, le remblai qui recouvre le couloir et la tombe démolis contient de nombreux fragments de tuiles romaines, ce qui prouve que le toit gallo-romain était encore intact lors de cette démolition. Cela confirme encore la date relativement avancée de cet aménagement. On a déjà relevé enfin que le premier édifice gallo-romain a été occupé jusqu'au 4e siècle au moins, d'après l'analyse de la céramique. S'il y a eu une rupture dans l'occupation des lieux, elle a dû être très brève, ne durant guère plus que le temps de la transformation en vue d'une nouvelle fonction.

Ce couloir a été aménagé en fonction du terrain, qui permettait un accès facile depuis le côté sud. Typologiquement, il pourrait, s'il s'agit d'une tombe chrétienne, presque certainement du 5e siècle, refléter la tendance du christianisme primitif à enterrer les défunts dans des aménagements accessibles en lieux de culte[35]. Aussi constatons-nous que de nombreux sites funéraires chrétiens de cette époque présentent des locaux dont les sols se situent en dessous du terrain, sans même que cet enfouissement soit aussi accentué qu'à Saint-Saphorin: Saint-Prex (VD), où les locaux funéraires du 5e - 6e siècle succèdent à un mausolée gallo-romain du 4e - 5e et précèdent la première église; Saint-Maurice (VS), les *memoriae*, édifices funéraires commémoratifs à côté de l'église; Saint-Etienne à Coire, église funéraire des évêques[36]. Mais dans notre cas, on ne peut pas assurer que ce couloir ait été couvert: la

[33] *Privati,* La nécropole de Sézegnin, *p. 59.*
[34] *Bonnet et Privati,* Saint-Gervais à Genève.
[35] *Deichmann,* Einführung in die christliche Archäologie, *pp. 51-53 et* Märtyrerbasilika, Martyrion, Memoria und Altargrab.
[36] *Sur Saint-Prex, voir Eggenberger et Jaton,* L'église de Saint-Prex; *sur Saint-Maurice, Blondel,* Le caveau funéraire; *Blondel,* Le martyrium; *Eggenberger, Stöckli et Jörg,* La découverte en l'Abbaye de Saint-Maurice d'une épitaphe au moine Rusticus, *pp. 22-26; sur Coire, Sulser et Claussen,* Sankt Stephan.

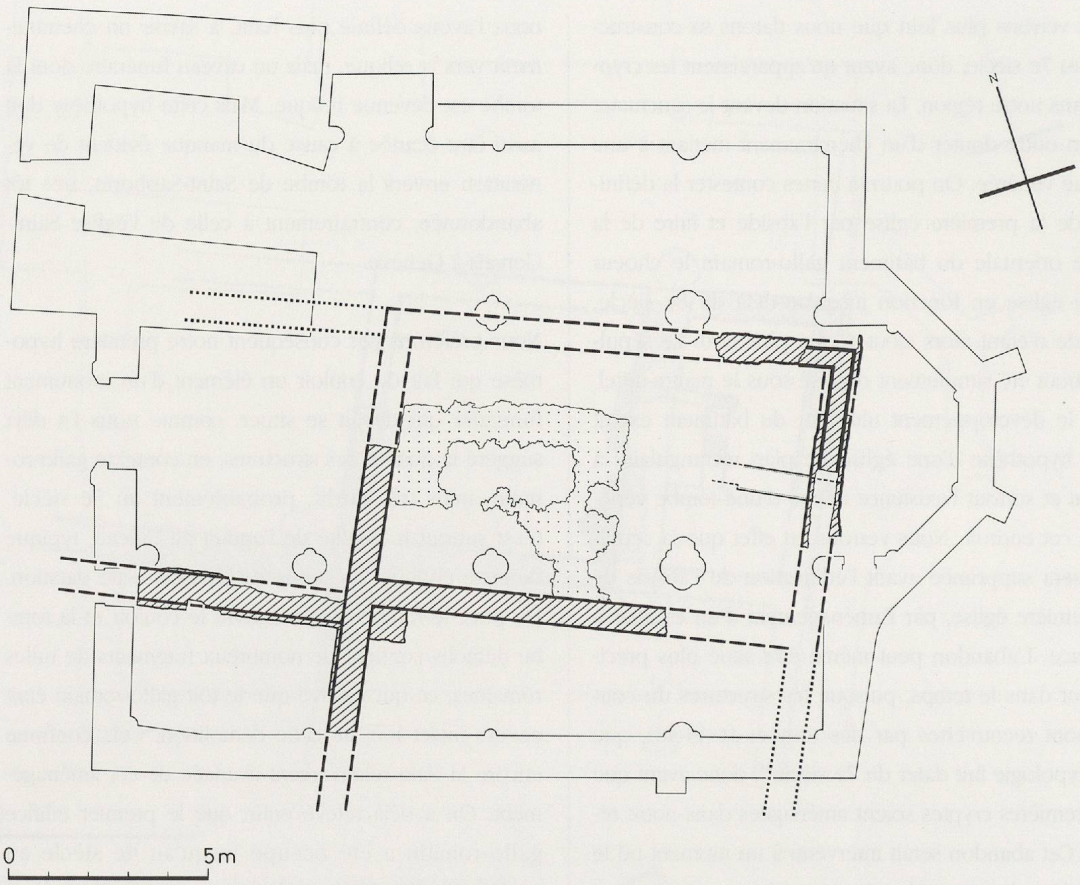


Fig. 27: Reconstitution du projet abandonné de mausolée. Echelle 1:200

hauteur maximum qu'il aurait pu atteindre, d'après les niveaux que nous reconstituons pour les différents sols, n'est en effet que de 1,60 m environ.

Il semble même que ce monument funéraire, aménagé dans la partie septentrionale de l'établissement gallo-romain déchu de sa fonction primitive, a connu un premier projet avorté, comme l'indique la fosse creusée selon l'axe longitudinal du local, en prolongement d'un orifice percé dans la fondation du mur oriental (*fig. 27*). Pour autant que l'observation, fondée sur des photographies de 1968-1969, soit fiable, cette fosse a dû être creusée depuis le sol du local et pourrait être une première ébauche de couloir menant depuis le côté est du local jusqu'à l'endroit où finalement la niche a été construite. Après l'abandon de ce projet, la fosse a été comblée et le sous-sol aménagé avec les accès latéraux que nous avons décrits. Mais cette première fosse ne représente certainement pas un essai d'ouverture d'une crypte vers l'est, donc vers une relique située sous l'autel de l'abside, comme c'est le cas dans la crypte de la cathédrale de Lausanne, qui, dans sa première étape, n'était constituée que d'un couloir menant de la nef à l'ouest au sanctuaire à l'est[37].

2. La transformation du mausolée

2.1. Description des structures

Entre le mur nord du bâtiment et la niche se trouvent des structures qui obstruent le couloir vers le nord et se poursuivent vers l'est sous forme de muret en équerre (*fig. 17*); le bras transversal (22) de ce muret (considéré d'après l'orientation de l'église), d'une épaisseur de 0,55 m, est parallèle au couloir et s'appuie contre la fondation du mur nord de la salle. Du bras longitudinal, coupé par le chancel de 1520, ne subsiste qu'une amorce (23) à l'est, qui suit le piédroit nord (19) de la niche, et un fragment (24) à l'ouest du chancel (*fig. 28 - 30*).

La maçonnerie est faite de pierres équarries d'environ 0,15 x 0,10 m en moyenne, posées en longueur pour la plupart. La face est du bras transversal et la face sud du bras longitudinal devaient être visibles en leur

[37] *Stöckli, in* La cathédrale de Lausanne, *pp. 20 et 29.*

partie supérieure, puisqu'elles sont recouvertes d'un enduit enrichi de chaux et de tuileau grossier qui lui donne sa teinte rosâtre. Cet enduit a été appliqué sur un fond de jointoyage. Les autres faces sont appuyées contre le terrain. Le mortier, de couleur brune, contient du sable, du gravillon gris-noir et du tuileau. Le niveau inférieur du mur descend de l'est vers l'ouest de 0,30 m. Cette inclinaison est visible également sur le bord inférieur de l'enduit, qui est 0,17 m plus bas sur le bras longitudinal que sur le bras transversal, soit respectivement à 400,38 et 400,55 m, cette dernière cote étant encore plus basse que le bord inférieur de l'enduit du local nord.

Le prolongement (24) du bras longitudinal est également bien parementé du côté sud. Sa fondation, encore à peine visible, se situe 0,80 m plus bas que l'autre partie du même mur, mais 0,18 m plus haut que le sol du couloir (17). Entre les deux, un remplissage de terre contient des matériaux de démolition, dont des fragments d'un enduit rosâtre, probablement celui du couloir (16). On constate une différence de qualité de maçonnerie par rapport à celle du muret en équerre: dans le prolongement, le mortier est gris et moins compact et le parement sud couvert d'un crépi en *pietra rasa* à joints marqués, sans trace d'enduit.

Au nord de ce fragment, un massif de pierres (25) devait faire partie d'un même ensemble fermant la partie septentrionale du couloir. Des travaux de réparation ultérieurs (27) ont séparé ces deux éléments. Le massif montre deux qualités de mortier; l'une, pour les assises inférieures, qui reposent sur de la terre contenant des matériaux de démolition, est très semblable à celle du muret en équerre (23), de couleur brune, tandis que l'assise la plus haute est liée avec un mortier gris très proche de celui du prolongement (24) de ce muret en équerre dans le couloir.

On pourrait penser à la succession de deux chantiers, mais on n'observe pas la moindre trace d'une démolition qui serait intervenue entre la pose de la maçonnerie supérieure, à mortier gris, et la maçonnerie à mortier brun. Nous constatons les mêmes qualités de maçonneries et la même succession de mortiers sur un fragment de mur (26), large de 0,68 m, situé à l'ouest du mausolée et parallèle au mur ouest de celui-ci, à une distance de 2 m.

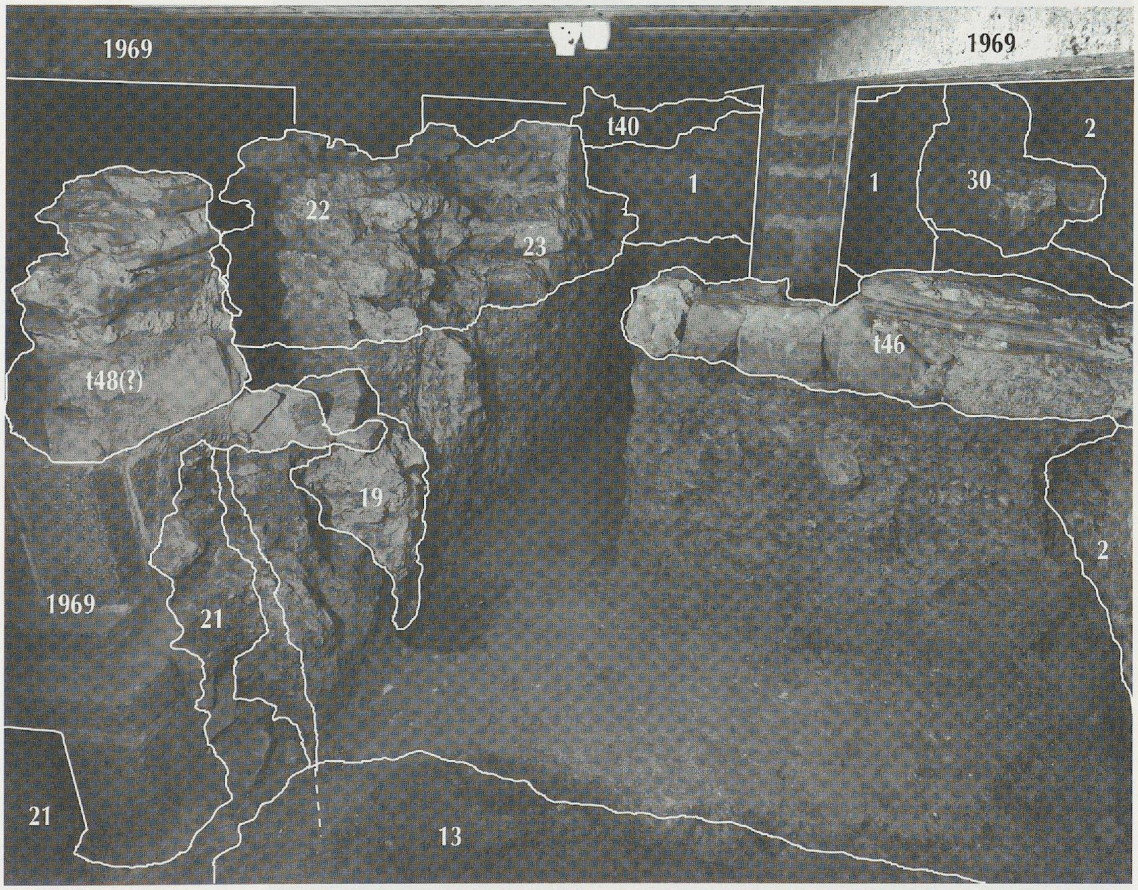
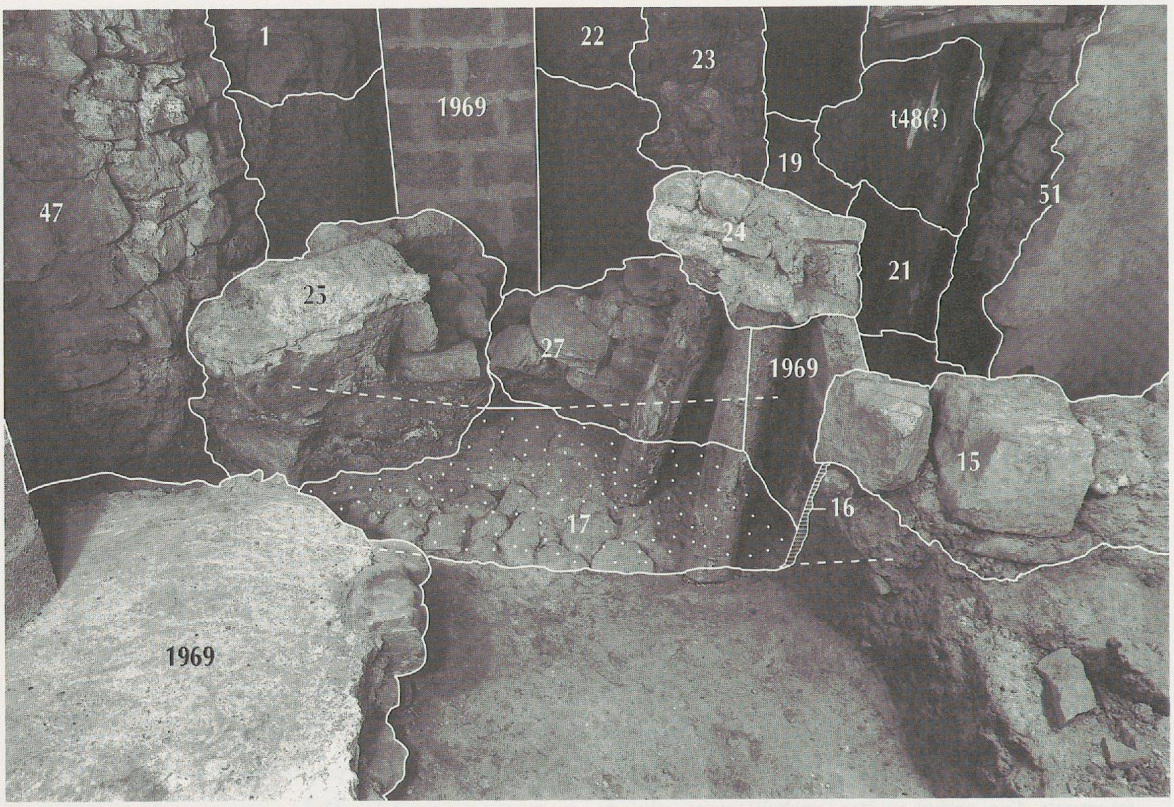


Fig. 28: Vue de l'escalier vers le nord



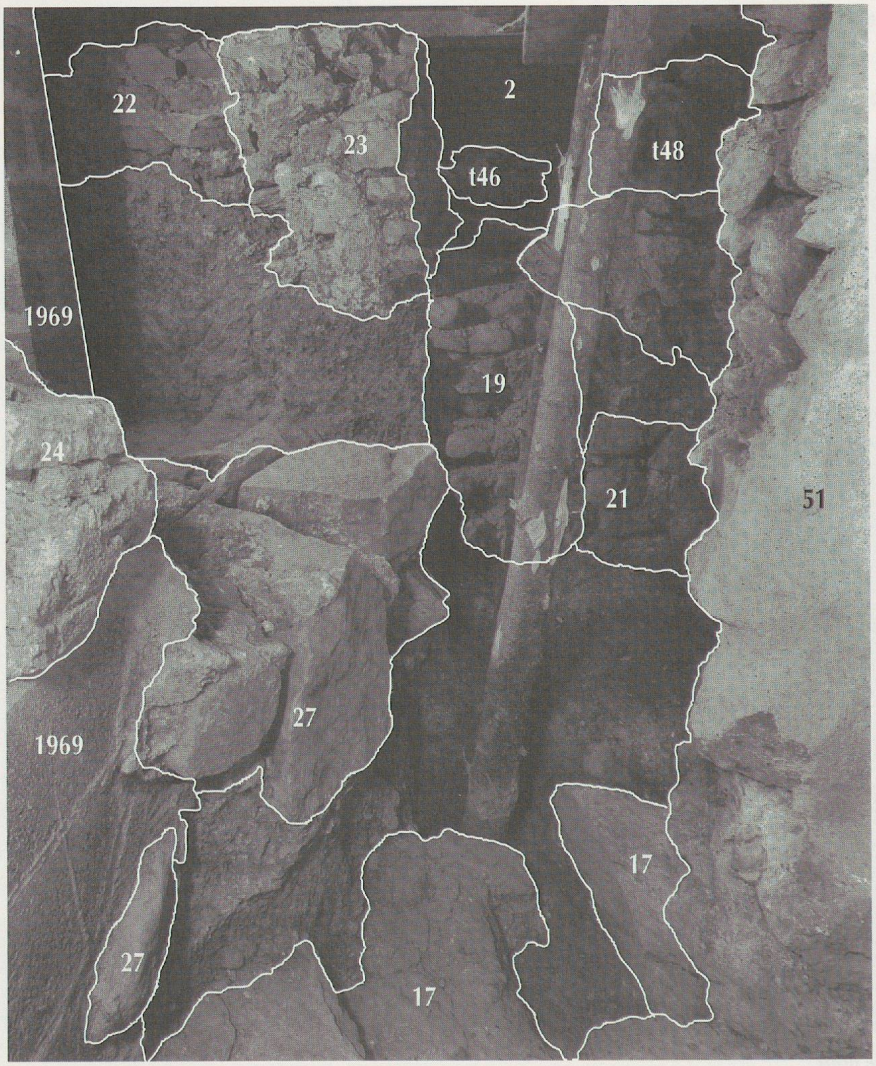


Fig. 29: Vue de l'escalier vers l'est

Fig. 30: Vue de l'escalier vers l'ouest

Même si l'apparentement de toutes ces structures (22, 23, 24, 25, 26) reste hypothétique, et même s'il faut envisager plusieurs modifications au lieu d'une seule, il n'en demeure pas moins que ces vestiges ont formé, à un moment donné, un ensemble autour du couloir du mausolée, au nord de la tombe et du côté ouest du bâtiment.

Cette cohésion est soulignée par la présence d'une maçonnerie de réparation (27), liée avec de la terre et du mortier blanc, intercalée entre le bouchon du couloir et son prolongement en équerre. Cette réparation est grossière et il est difficile de reconstituer un alignement avec le parement du mur. Probablement n'avons-nous là que la fondation, l'élévation ayant disparu.

2.2. Reconstitution, interprétation et datation

Si nous rattachons à la modification du couloir le nouveau mur ouest, nous pouvons établir l'hypothèse suivante. Le nouveau mur occidental a repoussé la limite du bâtiment gallo-romain de 2,50 m vers l'ouest. Deux possibilités se présentent: soit il remplaçait l'ancien mur et la salle a été agrandie, soit il délimitait devant l'ancien mur conservé une annexe ou un portique dont la profondeur en oeuvre n'était que de 2 m et qui pourrait avoir été de construction légère et ajourée (arcades ou piliers). La limite méridionale de cette annexe était formée par le mur du deuxième chantier gallo-romain, dont le décalage par rapport au mur mitoyen du premier bâtiment a été maintenu; la nécessité n'a donc pas été ressentie d'aligner le front sud, comme cela aurait été le cas pour un local unique agrandi tel qu'il sera réalisé plus tard, lors de la construction d'un nouveau mur qui corrige l'alignement. Cela nous fait plutôt pencher pour la variante annexe ou portique (*fig. 31*).

A l'est, dans le sous-sol, l'aménagement a été complètement modifié. Le passage présumé à travers le mur nord a été condamné par un bouchon maçonné. La fermeture s'arrêtait près du piédroit nord de l'*arcosolium*. L'inclinaison montant de l'ouest vers l'est marquée par les maçonneries et les enduits dont elles sont recouvertes suggère l'image d'un escalier prenant la place de l'*arcosolium* démoli et montant du couloir,

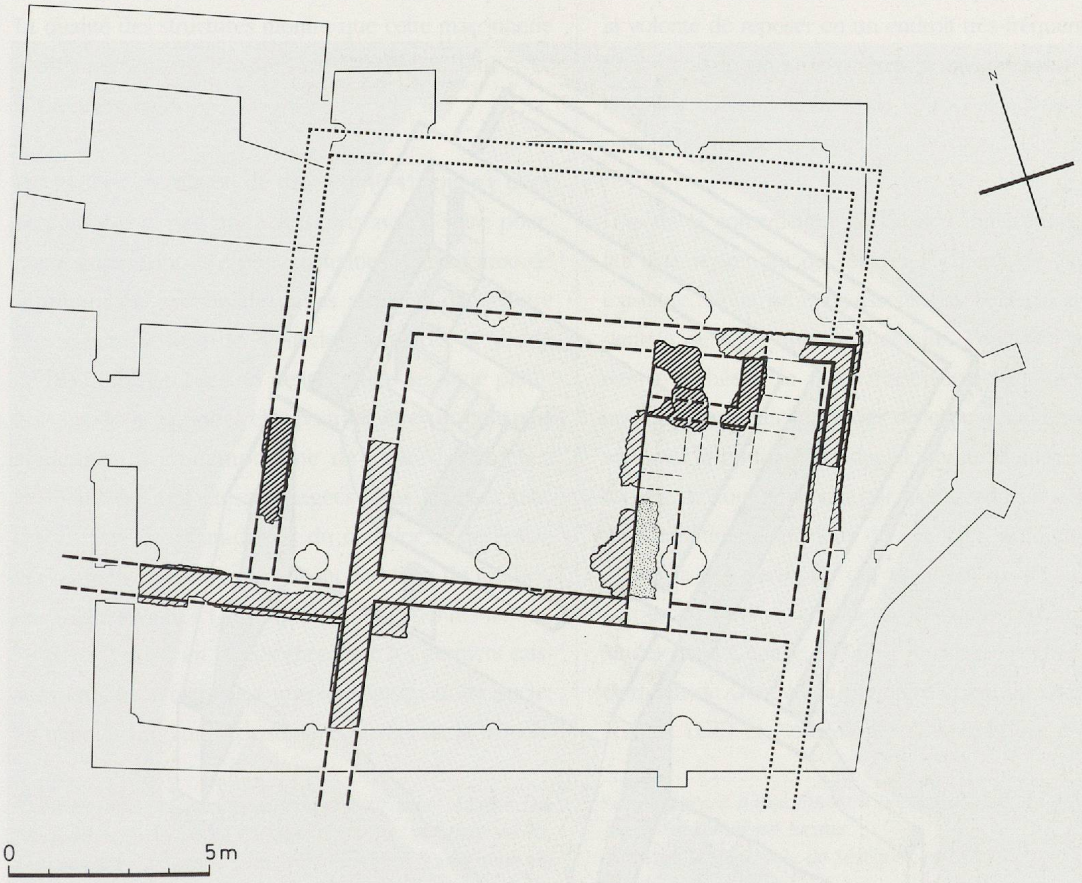


Fig. 31: Reconstitution du plan du mausolée transformé. Echelle 1:200

resté intact dans sa partie méridionale, vers un sol plus élevé à l'est (*fig. 32*). L'escalier aurait marqué un repos entre deux volées au niveau de l'angle du mur, dont le bras longitudinal constituait le mur d'échiffre nord, et le bras transversal le mur d'échiffre ouest. Un autre palier devait probablement se situer dans le couloir, car la hauteur des fondations nous suggère une montée commençant déjà dans le couloir.

Nous sommes conscients de la fragilité de cette reconstitution, qui ne repose pas sur des preuves absolument certaines et laisse bon nombre de questions sans réponse, par exemple la largeur de l'escalier, une éventuelle couverture du couloir, qui aurait été du reste d'une hauteur très restreinte si l'on maintient le niveau du sol tel qu'il était dans le premier bâtiment gallo-romain, ou l'ouverture dans le mur nord. Mais nous la présentons comme la meilleure interprétation possible au vu des structures conservées.

Le couloir permettant l'accès à l'*arcosolium* a donc été remplacé par l'escalier qui, par un détour, atteignait le nord du bâtiment; l'aménagement de l'escalier a certainement condamné la niche, mais la sépulture a pu éventuellement persister au-dessous de l'escalier. On a peine à croire cependant que la niche, même si elle n'abritait qu'une tombe sans valeur de relique, ait pu être ainsi détruite intentionnellement, et cela relativement peu de temps après sa construction, entre les 5e et 7e siècles, puisque l'escalier lui-même sera scellé par des tombes (t 45-48) aménagées au 7e siècle déjà à l'intérieur de la première église. On peut aisément risquer l'hypothèse d'un éboulement qui aurait endommagé le côté amont du bâtiment. A l'ouest, on observe en effet un immense bloc détaché, qui recouvre des matériaux de démolition, et sur lequel s'appuie le mur occidental du nouveau portique. Le même éboulement a pu toucher également la partie orientale du bâtiment et obstruer l'ancienne issue du couloir, nécessitant ainsi un nouveau cheminement, détourné, vers le nord. La fouille pratiquée dans la tranchée de drainage au nord de l'église a révélé de nombreux blocs de cet éboulement.

Il ne nous paraît pas vraisemblable que cet escalier ait pu avoir un double symétrique, du côté sud, dans un secteur que nous n'avons pas fouillé. Deux escaliers se rejoignant pourraient évoquer le plan d'une crypte accessible des deux côtés depuis la nef; mais dans notre cas, la jonction se serait faite à l'emplacement de

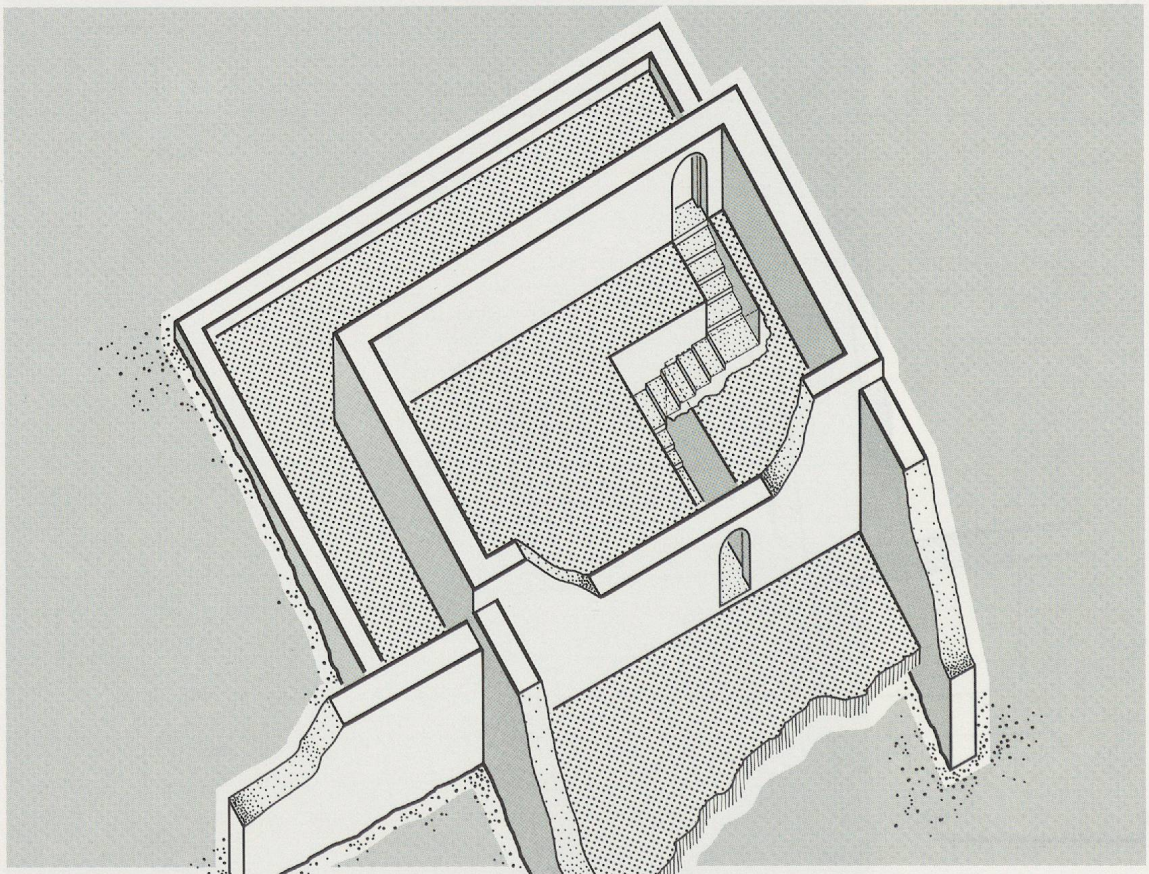


Fig. 32: Reconstitution partielle de l'élévation du mausolée transformé. Echelle 1:200

la tombe, ce qui l'aurait fait disparaître alors qu'elle était le but du cheminement.

Le nouveau cheminement passant par l'escalier devait certainement atteindre un but au nord du bâtiment, but qui pourrait avoir été une annexe à fonction funéraire, existant peut-être déjà auparavant. On peut en effet imaginer que des individus sont venus se faire inhumer à côté du monument funéraire, qui renfermait peut-être des reliques apportées d'ailleurs. L'inhumation *ad sanctos*, auprès de reliques apportées ou de tombes locales vénérées, était très convoitée et a déterminé le développement de nombreux sites funéraires de grande ampleur à partir de tels mausolées ou *memoriae*. La place disponible a souvent dû être agrandie pour s'adapter à la demande, par l'adjonction d'annexes au bâtiment initial, comme à Saint-Prex, Saint-Maurice, Saint-Théodule et Sous-le-Scex à Sion et Brigue-Glis[38], pour ne citer que quelques exemples de la région lémanique et de la haute vallée du Rhône (*fig. 33*).

De cette annexe ne subsiste cependant que l'amorce du mur oriental (32), qui bute contre l'angle nord-est du bâtiment, en prolongeant le mur est vers le nord. La qualité des structures montre que cette maçonnerie a certainement été conçue avec l'abside et donc avec la première église.

Les tombes en caisson de dalles (t 40-41) qui s'y trouvent encore et que nous décrirons avec l'église pourraient cependant être plus anciennes. Cette forme de sépulture en caisson de dalles apparaît dans notre région entre le 6e et le 7e siècle[39]; toutefois, la qualité de l'assemblage à sec en petites dalles les situe plutôt à la fin de la période; elle pourrait être un peu plus ancienne ou contemporaine de celle des tombes (t 45-48) qui ont été aménagées dans l'église, juste devant l'abside et au-dessus du corridor et de l'escalier démolis et remblayés. Ce second type de tombes, en cuve maçonnée (*fig. 34*), apparaît généralement au 7e siècle[40], donc en coexistence avec les derniers caissons en dalles, mais s'est maintenu jusqu'au 9e siècle, en témoignant d'une baisse de la qualité de la maçonnerie au cours du temps. En l'absence d'autres données à Saint-Saphorin, nous ne sommes pas en mesure de préciser la datation au-delà de ce constat général. La bonne qualité des cuves maçonnées de Saint-Saphorin les fait plutôt attribuer au 7e siècle, ce qui définit le *terminus ante quem* de la construction de l'église. Si les tombes intérieures à l'église sont plus récentes, ce que nous ne saurions prouver, celles de l'annexe ont été aménagées dans une construction plus ancienne que l'église, à laquelle on accédait par le souterrain et l'escalier. Mais il convient de rester très prudent dans la datation des tombes par leur typologie dans une période de transition entre deux formes, où même de coexistence de plusieurs formes, moment où le choix peut n'être que l'expression de statuts sociaux différenciés ou plus simplement de coutumes familiales ou locales, et non d'une situation chronologique, comme le voudrait une typologie trop formaliste. Dans notre cas, il faut encore envisager la possibilité de l'existence de nombreuses tombes plus anciennes que les travaux ultérieurs ont fait disparaître.

La présence de ces tombes à l'endroit où il faut supposer l'ouverture dans le mur, au débouché de l'escalier, n'a rien de gênant, bien au contraire, elle marque la volonté de reposer en un endroit très fréquenté, où l'on reçoit le plus de prières pour son salut et où l'humble chrétien se flatte de voir sa sépulture foulée par les fidèles de passage.

Lors de la construction de l'abside, on n'aurait donc fait que reprendre ou réparer les murs de l'annexe existante. Nous ne connaissons pas l'extension occidentale de cette annexe funéraire. Pour s'en tenir à des hypothèses, la comparaison avec d'autres sites nous fait imaginer un retour de cette annexe, en liaison avec le portique occidental; on aurait ainsi eu une espèce de couloir ouvert par des arcades et contournant le bâtiment sur deux de ses côtés, nord et ouest, à l'instar des exemples qui montrent un tel élément autour de l'église, comme la deuxième église de la Madeleine à Genève, des 6e - 7e siècles, l'église Saint-Germain de Genève, la première église du Grand-Saconnex (GE) et Notre-Dame Sous-le-Bourg à Saint-

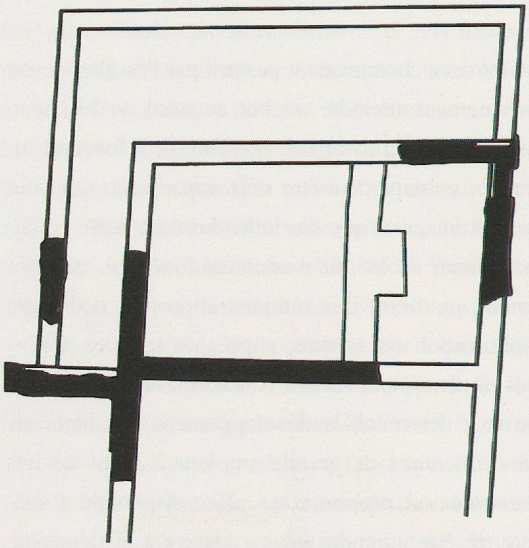
[38] *Voir les notes précédentes du chapitre. Cf. aussi Lehner,* Die Ausgrabungen in Sitten "Sous-le-Scex" *et, sur Brigue/Glis, Descoeudres et Sarott,* Eine frühchristliche Taufkirche im Oberwallis, *site qui présente cependant la particularité du remplacement d'une fonction baptismale par une fonction funéraire des mêmes locaux.*

[39] *Privati,* La nécropole de Sézegnin, *pp. 57-58.*

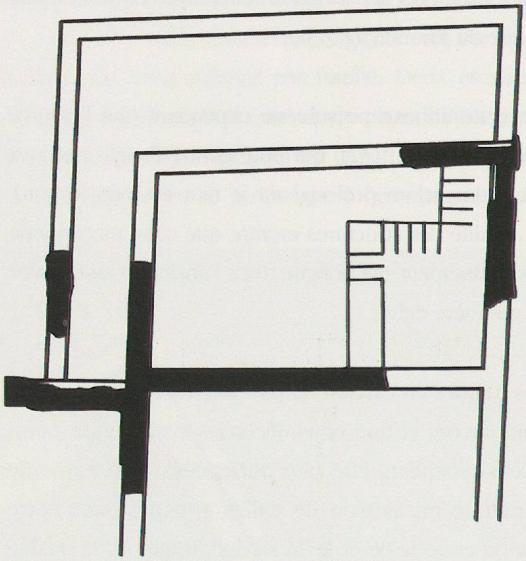
[40] Ibid., *p 59.*

Maurice (VS)[41]; de plus, la largeur de cet aménagement occidental, qui n'est que de 2 m, nous fait plutôt pencher pour la variante portique que pour la variante annexe fermée. Il faut remarquer en outre que cette largeur du côté occidental du portique suffit juste à la disposition d'une tombe orientée vers le choeur.

Cette reconstitution, malgré les incertitudes, nous donne l'image d'un site funéraire d'ampleur restreinte aménagé autour d'un monument en souterrain, vraisemblablement le mausolée d'une famille chrétienne de notables locaux, dont la parenté et la clientèle ne devaient pas être très étendues. Nous ignorons si d'autres tombes ont aussi été aménagées dans le local nord de l'ancien bâtiment romain, éventuellement aussi dans le local sud, ou si l'inhumation était limitée au portique, qui aurait pu exister déjà avant la construction de l'escalier. Il ne paraît cependant pas que le mausolée chrétien de Saint-Saphorin ait évolué vers une forme de site funéraire, comme ceux de la Madeleine, près du grand centre épiscopal de Genève, de Saint-Prex, lieu d'inhumation légendaire de Prothasius, évêque de Lausanne, de Saint-Théodule et Sous-le-Scex, près d'un autre centre épiscopal, à Sion ou Saint-Maurice d'Agaune, lieu du culte des martyrs de la légion Thébaine, fondé par le roi burgonde Sigismond[42], où l'on rencontre également à l'origine un



a



b

[41] *Sur la Madeleine, voir Bonnet,* Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève, *pp. 86-101; sur Saint-Germain, Blondel,* Les premiers édifices chrétiens de Genève, *pp. 86-89 et Bonnet,* La Madeleine, pp. 74-75*; sur le Grand-Saconnex, J. Bujard,* L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex, *p. 57; sur Saint-Maurice, Blondel,* La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg *et Bonnet,* La Madeleine, *pp. 94-120.*
[42] *Sur Saint-Maurice et les autres sites, voir Blondel,* Plan et inventaire des tombes des basiliques d'Agaune *et les ouvrages cités plus haut dans ce chapitre.*

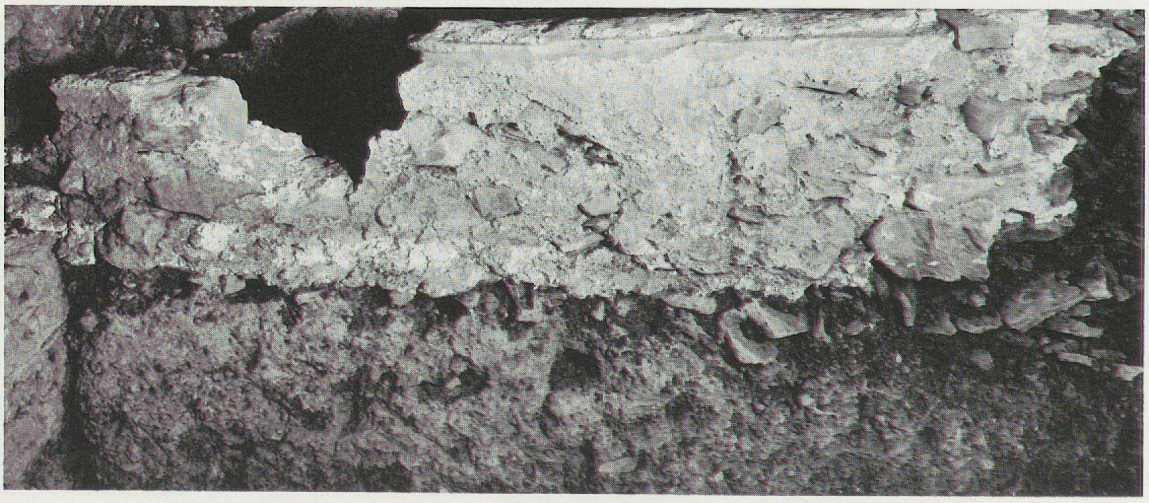
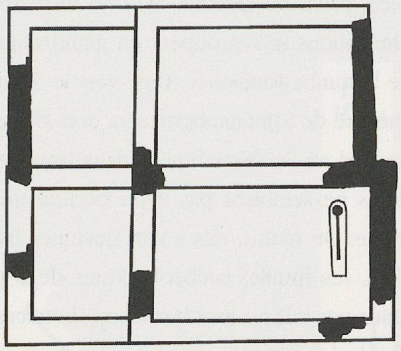
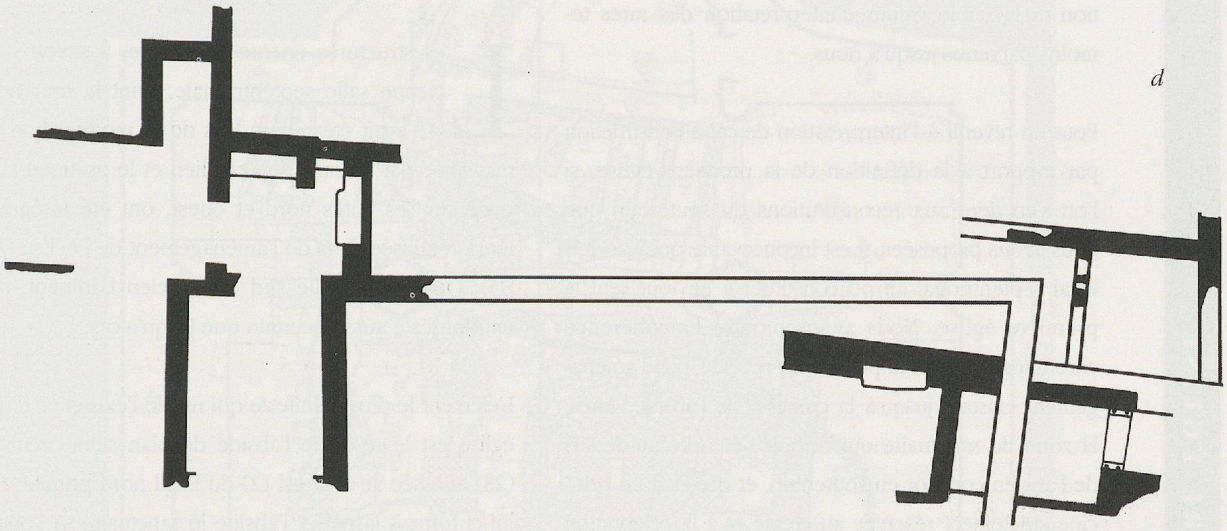


Fig. 34: Tombe en cuve maçonnée

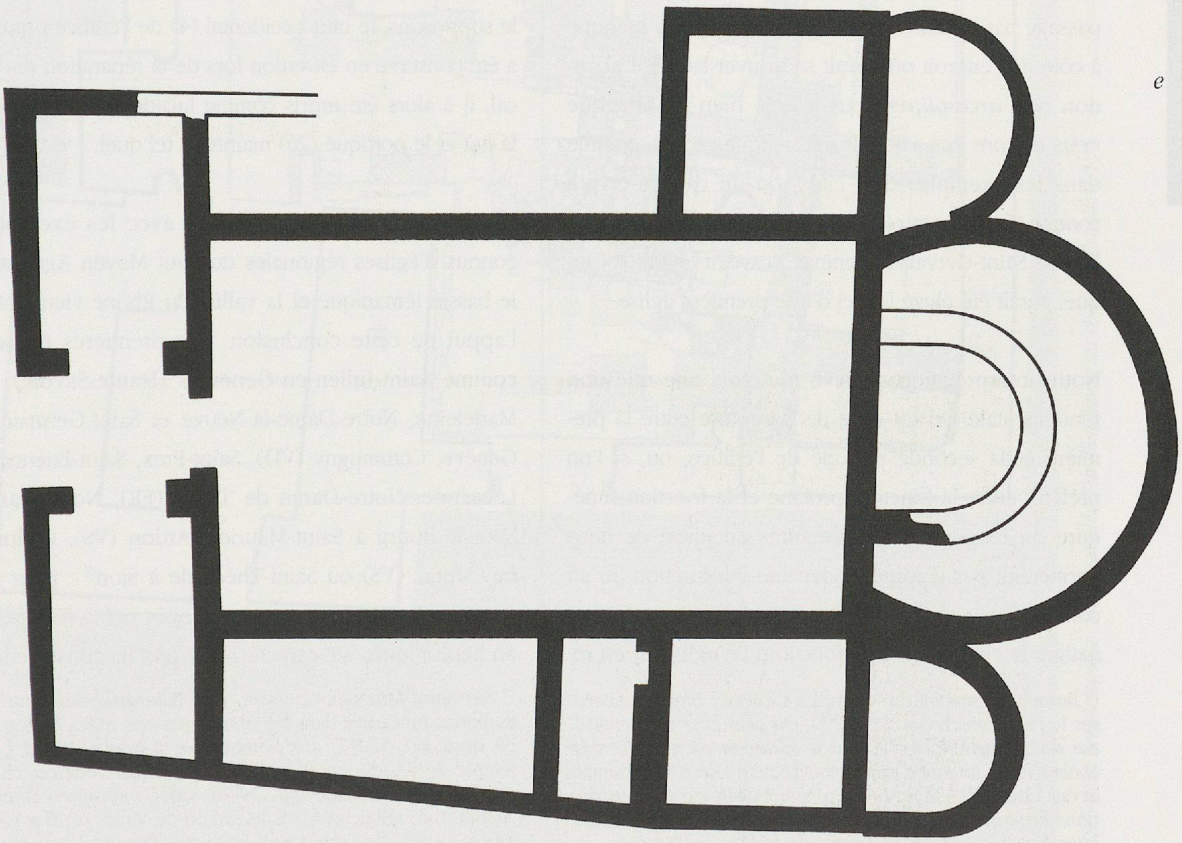
Fig. 33: Exemples comparatifs de mausolées. Echelle 1:250
a. Saint-Saphorin, mausolée primitif
b. Saint-Saphorin, mausolée transformé
c. Saint-Prex, d'après Eggenberger/Jaton
d. Saint-Maurice, d'après Eggenberger/Stöckli et Blondel
e. Sion - Sous-le-Scex, d'après Lehner



c



d



e

mausolée, païen ou chrétien, ou une *memoria*, et où des inhumations se regroupent en grand nombre autour de la tombe fondatrice. Créé vers le 5e siècle, le site funéraire de Saint-Saphorin sera doté d'une église, au plus tard au 7e siècle, église dans laquelle les inhumations ne semblent pas avoir occupé une place importante. Du moins, mis à part quelques fragments de dalles, les fouilles archéologiques de 1968-1969 n'ont-elles pas mis au jour beaucoup de traces de sépultures du haut Moyen Age, mais nous ne pouvons que souligner la situation précaire de la documentation et la faible valeur d'interprétation des rares témoins parvenus jusqu'à nous.

Pour en revenir à l'interprétation de cette construction par rapport à la définition de la première église, si l'on s'en tient aux reconstitutions du souterrain que nous avons proposées, il est inconcevable que l'ancien local septentrional ait pu constituer à lui tout seul la première église. Nous avons montré l'incohérence chronologique et l'impossibilité révélée par l'aménagement existant jusqu'à la création de l'abside. Ainsi, la zone du sanctuaire qui devrait s'étendre au-dessus de l'ancien corridor en souterrain, et qui était en principe strictement réservée au clergé et à la célébration de la messe à l'autel, aurait été utilisée comme lieu de passage par l'escalier, formant une cavité peu pratique à côté de l'endroit où devait se trouver l'autel. L'abandon de l'*arcosolium* nous a déjà bien montré que nous n'avons pas à y voir une relique *in situ*, comme dans les exemples déjà cités, ou un caveau-crypte comme dans l'exemple le plus important de la région, l'église Saint-Gervais à Genève[43], caveau-crypte sur lequel aurait été élevé l'autel d'une première église.

Notre interprétation soulève toutefois une question fondamentale qui est celle de la rupture entre la première et la seconde période de l'édifice, ou, si l'on préfère, entre la fonction profane et la fonction funéraire ou religieuse. Les structures en place ne nous permettent pas d'appréhender une interruption ou au contraire une continuité chronologique d'occupation malgré le changement de fonction. Le mobilier, en revanche, dont on connaît la valeur relative sur ce site, nous fournit une indication sûre en faveur d'une occupation ininterrompue ou presque entre les deux périodes[44]. Nous ne sommes pas en mesure d'expliquer pourquoi ni comment le bâtiment gallo-romain a changé de propriétaire et d'affectation.

3. La première église

3.1. Définition et description des structures de la première église

Les structures encore existantes, à savoir l'ancienne salle septentrionale, dont le mur nord (1) avait été réparé lors de la modification du mausolée par le tracé de l'escalier, et le portique supposé sur ses côtés nord et ouest, ont été intégralement réutilisées lors de l'aménagement de l'église (*fig. 35*). Quant à la salle sud de l'ancien bâtiment, son emploi reste aussi incertain que jusqu'alors.

L'élément le plus manifeste qui révèle l'existence d'une église est le reste de l'abside de plan semi-circulaire (28) adossée au mur est (2) du local nord primitif. Celui-ci formait la nef et l'abside le sanctuaire. A l'ouest, on l'a vu, la situation est moins claire. Si, comme nous le supposons, le mur occidental (4) de l'édifice primitif a été conservé en élévation lors de la réparation du local, il a alors été repris comme façade occidentale de la nef et le portique (26) maintenu tel quel.

Les comparaisons typologiques avec les exemples connus d'églises régionales du haut Moyen Age dans le bassin lémanique et la vallée du Rhône viennent à l'appui de cette conclusion. Ces premières églises, comme Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie), la Madeleine, Notre-Dame-la-Neuve et Saint-Germain à Genève, Commugny (VD), Saint-Prex, Saint-Etienne à Lausanne, Notre-Dame de Tours (FR), Notre-Dame Sous-le-Bourg à Saint-Maurice, Ardon (VS), Collombey-Muraz (VS) ou Saint-Théodule à Sion[45] , pour ne citer que les sites les mieux exploités par la recherche archéologique, se caractérisent par la construction

[43] *Bonnet et Privati*, Saint-Gervais à Genève; *Blondel*, Aperçu sur les édifices chrétiens, *p. 299. On peut citer également le cas de Bienne-Mâche (BE), où le mausolée est repris comme choeur de la première église: voir Lehner*, Die Ausgrabungen in der Kirche Biel-Mett. *Une synthèse récente sur les constructions funéraires du christianisme primitif en Suisse a été publiée dans Sennhauser*, St. Ursen - St. Stefan - St. Peter.

[44] *Voir en annexe le catalogue de la céramique gallo-romaine.*

[45] *Sur Saint-Julien-en-Genevois, voir Colardelle*, Sépulture et traditions funéraires dans les campagnes des Alpes françaises du nord, *pp. 57-87; sur Notre-Dame-la-Neuve, Blondel*, Le temple de l'Auditoire *et Bonnet*, Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine, *pp. 75-76; sur Commugny, Stöckli*, Architecture religieuse dans le canton de Vaud, *p. 98 et Châtelain*, La villa de Commugny; *sur Saint-Etienne à Lausanne,* *(suite en page 54)*

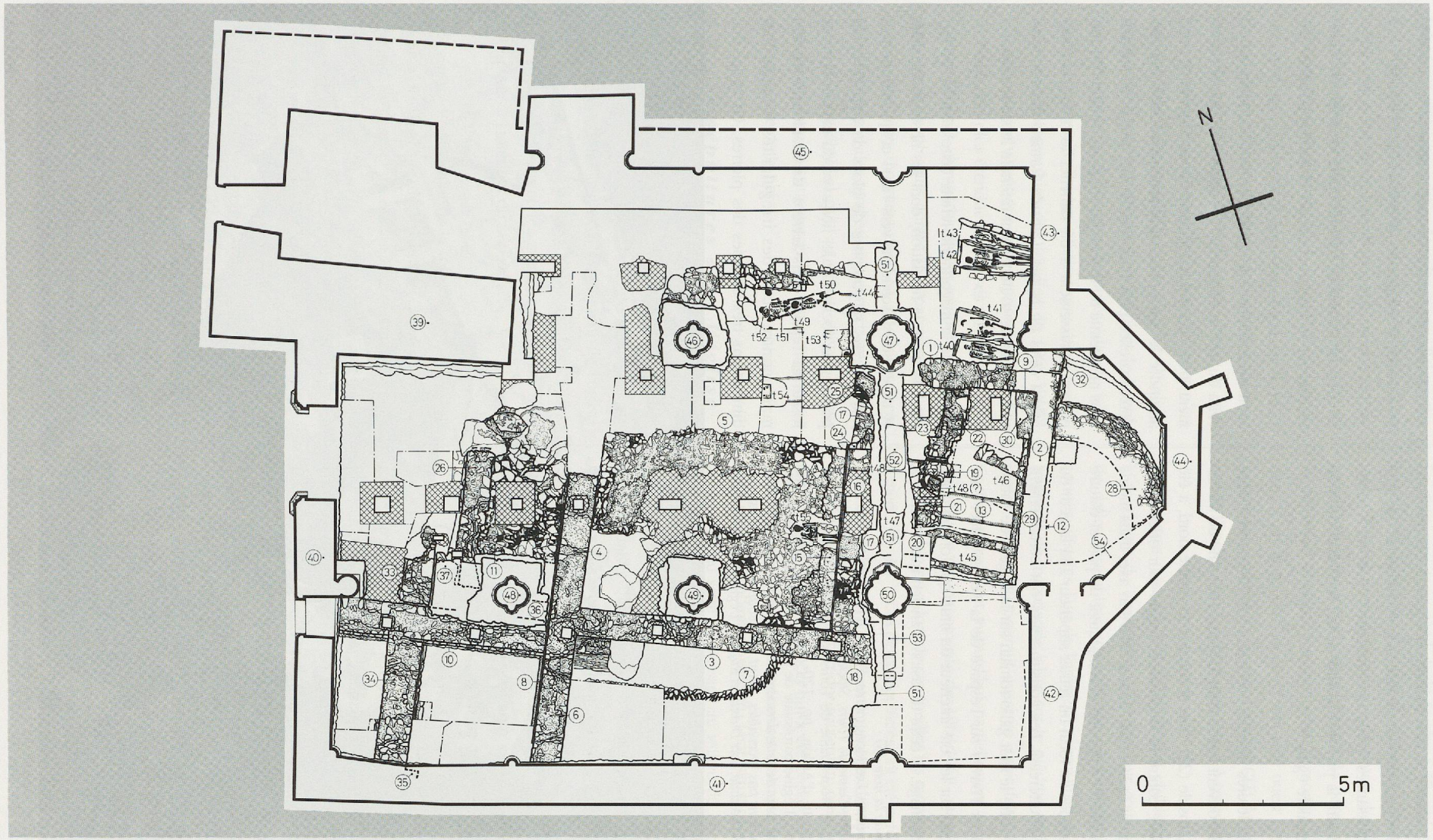


Fig. 35: Plan archéologique. Situation avant la démolition du chancel. Echelle 1:150

d'une abside semi-circulaire ou d'un choeur quadrangulaire bien distinct de la nef. Au stade actuel de nos connaissances, nous considérerons donc qu'à Saint-Saphorin, la première abside définit la construction de la première église.

Les structures propres au chantier de la première église se trouvent toutes dans la partie orientale de l'édifice. L'abside (28), dont il subsiste la moitié nord, a été plaquée contre la face extérieure du mur oriental du bâtiment existant (2). Située dans son axe, mais moins large que le bâtiment, elle marquait de part et d'autre des angles du local un retrait supérieur à la largeur du mur gouttereau. Les constructeurs ont certainement dû abattre le mur gallo-romain sur la largeur de l'abside pour l'ouvrir sur l'espace de la nef et placer l'arc absidial sur le côté intérieur du mur, qui formait donc un chaînage. A cette occasion, l'ancien mur oriental a été partiellement refait: la maçonnerie (29), rajoutée, possède la même qualité de mortier que l'abside.

(suite de la note 45) :
Grandjean, Les Monuments d'art et d'histoire, *pp. 258-259; sur Notre-Dame de Tours, Stöckli,* Les fouilles archéologiques à l'église Notre-Dame de Tours*; sur Ardon, Dubuis,* L'église Saint-Jean d'Ardon, *pp. 120-130; sur Collombey-Muraz, Dubuis,* L'église paroissiale de Muraz*: les datations proposées par l'auteur de cette dernière publication ne nous paraissent cependant pas recevables, étant beaucoup trop tardives. Sur Saint-Théodule, voir Dubuis et Ruppen,* L'église Saint-Théodule.

Le côté méridional de l'abside a été entièrement enlevé lors de la construction du choeur de l'église de 1520. Il ne nous reste que la fondation de la partie septentrionale; cette fondation est enfouie jusqu'au niveau du terrain en pente à l'extérieur de l'ancien bâtiment, puis faite de maçonnerie élevée hors terre pour atteindre le sol prévu, probablement situé une ou deux marches plus haut que la nef, que nous supposons maintenue au niveau du sol gallo-romain. Un important terrassement a dû ramener le niveau du terrain à celui de la nef. L'abside formait donc vers le sud un mur de soutènement retenant le sol intérieur.

L'aspect de la maçonnerie reflète cette manière de faire. A la base, la fondation, dont les niveaux inférieur et supérieur descendent vers l'aval et qui était autrefois enterrée, se compose de blocs de calcaire et de poudingue, roche locale, liés avec du mortier dans la fosse. La reprise hors terre a de meilleures assises mais montre aussi des irrégularités à cause des dimensions très diverses des pierres. Cà et là, des

Fig. 36: Doublage du mur de chaînage de l'abside

fragments de terre cuite calent les joints. Le mortier est blanc, à prédominance de chaux et mêlé d'un agrégat de sable et de gravillons bleus. Au niveau du couronnement de démolition, l'épaisseur du mur atteint environ 0,80 m.

Dans l'angle nord-est de la nef est conservé un petit fragment de maçonnerie (30) appuyé contre le mur gallo-romain. La face ouest de ce nouveau mur n'est pas parallèle au mur gallo-romain, mais ce décalage permet de corriger la déformation du plan de la nef, qui reprend le plan légèrement trapézoïdal du bâtiment gallo-romain. Il n'en subsiste que deux assises, mais les photographies des fouilles de 1968-1969[46] (*fig. 36*) nous révèlent que cette reprise était à l'origine beaucoup plus étendue et que ses assises suivaient l'ancien mur (2), chevauchaient les tombes t 45 et t 46 pour venir se plaquer contre la réparation (29) du mur de chaînage. On aurait donc eu, postérieurement à l'aménagement des tombes, une correction de la position de l'arc absidial qui, au début, suivait le mur oriental de l'ancien bâtiment gallo-romain, incliné par rapport à l'axe de la nef.

3.2. Les sépultures dans l'église

Si les inhumations se sont certainement poursuivies dans le portique septentrional, d'autres sépultures, selon l'usage, ont été installées à l'intérieur de l'église. Comme nous l'avons déjà signalé, les tombes t 45 à t 48 sont actuellement les seuls témoins du haut Moyen Age à l'intérieur de l'église.

Le caisson rectangulaire de la tombe t 45 bute contre le mur de chaînage de l'abside (2/29) et son côté oriental repose sur le ressaut de fondation du mur gallo-romain (2; *fig. 34*). Ses dimensions intérieures atteignent 0,90 x 1,90 m. Il a été maçonné avec des moellons soigneusement jointoyés par du mortier lissé à la truelle. Le couronnement du mur de la tombe est recouvert d'un mortier bien égalisé: cette arase témoigne de l'existence d'une ou de plusieurs dalle de couverture, aujourd'hui disparue, tout comme le squelette.

[46] *Photographies nos 27, 28 et 29.*

[47] *Photographie no 23.*

[48] *On en trouve à Donatyre: Sennhauser,* L'église primitive et le haut Moyen Age, *p. 29; à Genève - Saint-Gervais: Ch. Bonnet et B. Privati:* Saint-Gervais à Genève*; à Saint-Julien-en-Genevois: Colardelle,* Sépulture et traditions funéraires, *pp. 57-87.*

Le petit muret au nord de la tombe t 45, qui n'est pas aligné dans l'axe de l'église, constituait certainement la paroi nord d'un caisson maçonné de moellons (t 46), démoli par la suite (*fig. 28*). La position de sa paroi sud se définit par une tache de mortier sur le mur de chaînage de l'abside et son côté ouest par un fragment de mortier sur le mur d'échiffre (22) de l'escalier de l'ancien sous-sol, en partie démoli à cet endroit.

Deux autres caissons (t 47 et 48) étaient visibles dans la fondation du chancel de 1520 par leur couverture de dalles assemblées reposant sur deux murets maçonnés, distants l'un de l'autre d'environ 0,50 m. Un fragment de maçonnerie laissé sur le piédroit de l'ancienne niche (19) pourrait aussi en avoir fait partie. Ces structures sont aujourd'hui partiellement couvertes par les aménagements de 1968-1969, mais une photographie prise lors de ces fouilles les montre clairement (*fig. 37*)[47] . Ces deux sépultures ont été enfouies dans le remblai (31), riche en fragments de *tegulae*, qui remplit la niche du corridor souterrain, puis prises dans la fondation du chancel qui a été posée sur leur couverture, jugée assez stable pour cet ouvrage ailleurs bien plus profondément enterré. Leur situation juste au-dessous du seuil de passage au milieu du chancel montre clairement le peu de profondeur de ces tombes, dont les couvercles étaient peu enfouis sous le sol. Les dalles que nous avons retrouvées en vrac dans le fondement du chancel et parmi le matériel découvert en 1968-1969 nous incitent à penser que les anciennes tombes à l'intérieur de l'église étaient plus nombreuses, mais nous ne pouvons reconstituer leur nombre ni leur emplacement.

Par leur situation au-dessus de l'escalier et des structures attribuées à l'ancien sous-sol, les sépultures montrent que le sous-sol avait été condamné. En butant contre la réparation du mur de chaînage (29), faite lors de la construction de l'abside, les tombes t 45 et t 46 fournissent une précieuse indication de chronologie relative dont nous avons tiré profit. La concentration des tombes dans la partie orientale semble prouver qu'elles appartenaient à la nef d'une église où les emplacements préférentiels pour les inhumations se situaient devant le sanctuaire, les tombes dans le choeur étant d'une manière générale extrêmement rares[48]. Pour la même raison, la situation des tombes devant le sanctuaire pourrait aussi exclure la

possibilité d'un avant-choeur, séparé de la nef par un chancel. La zone laïque semble donc avoir occupé toute la nef.

3.3. L'annexe - portique funéraire

Contre le mur gallo-romain au nord est visible l'amorce d'un mur (32), que nous avons déjà mentionné comme appartenant à un éventuel portique continu sur les côtés nord et ouest. Il peut s'agir ou bien d'une réparation de cette annexe existant déjà avant la construction de l'église, ou bien d'une reconstruction partielle ou totale de cette annexe. Nous maintenons quoi qu'il en soit la même reconstitution que précédemment.

La maçonnerie est faite de blocs de calcaire, molasse et poudingue, de 0,15 x 0,15 à 0,45 x 0,20 m, calés avec quelques fragments de tuiles. Le mortier, très blanc, à prédominance de chaux et de gravillons bleus, est identique à celui de l'abside (28).

Nous avons déjà parlé des quatre tombes (t 40 - 43) alignées perpendiculairement au mur est de l'annexe, qui lui confèrent une affectation funéraire. Les tombes 40 à 42 sont en caissons faits de plusieurs dalles assemblées sans mortier; un des côtés de la tombe 40 est formé par le mur nord (1) du bâtiment gallo-romain. Le caisson de la tombe 43 est maçonné en pierres et reprend, sur sa paroi sud, les dalles de sa voisine (t 42). Toutes les sépultures sont orientées ouest-est, et toutes, sauf la tombe 40, ont un caisson de plan trapézoïdal. Le fond n'est fait que de terre battue, caractéristique que nous retrouvons à l'église Saint-Martin de Vevey[49] , alors que les caissons ont le plus souvent un fond façonné dans les autres églises. Aucune couverture n'est conservée, mais il est possible qu'elles étaient recouvertes de dalles grossières, comme le montre une photographie de 1968 - 1969 (*fig. 38 et fig. 39*)[50] . En l'absence de description, cette observation est toutefois à considérer sous toute réserve, notamment de la possibilité qu'il s'agisse de dalles de parois de tombes déplacées. Il faut supposer en effet que d'autres tombes se trouvaient encore dans cette annexe, plus à l'ouest, mais que les travaux de reconstruction de l'église de 1520 les ont fait disparaître; celles qui ont subsisté le doivent à leur situation à l'emplacement de la zone du choeur, prévu pour être surélevée.

Le corps de la tombe 42 reposait les bras allongés le long du corps, les autres les avaient repliés sur le bassin; ni l'état de conservation des squelettes ni les relevés de 1968-1969 ne permettent des observations plus précises sur la position des corps, qui appartiennent tous à des adultes.

Il faut encore noter la présence d'une tombe à fond dallé (t 44), probablement d'un enfant, recouverte par la fondation du chancel, près du dernier pilier nord (49) de l'église du 16e siècle. D'autres fragments de maçonnerie, à 1,50 m du mur nord (1) du local, pourraient également provenir de tombes (t 49 et 50), mais les quatre squelettes enchevêtrés qu'on y a trouvés en 1968-1969 s'y intègrent tellement mal qu'ils appartiennent peut-être à des inhumations plus tardives.

Nous avons vu que le type de tombes que nous rencontrons dans l'annexe date des 6e et 7e siècles et que, même si la qualité disparate de l'assemblage des dalles et leur forme trapézoïdale situent ces sépultures plutôt vers la fin de la période de cette forme, il n'est pas impossible que l'annexe soit antérieure.

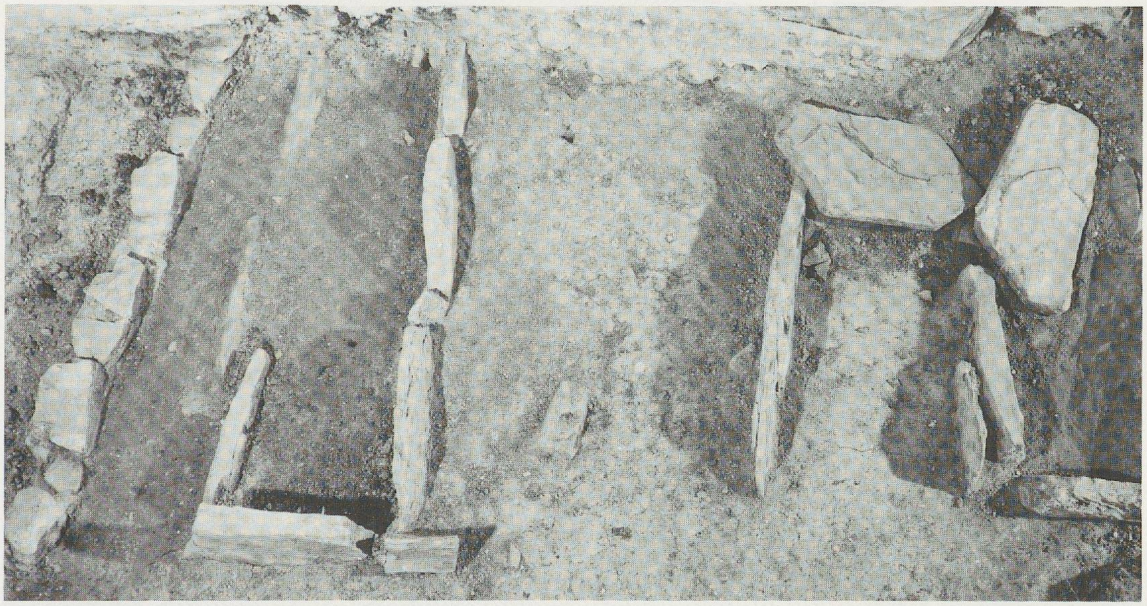
3.4. Reconstitution et interprétation de la première église

La première église possédait une nef oblongue, mesurant probablement 10,60 x 6,40 m en oeuvre, d'après les élévations, à laquelle venait s'ajouter le sanctuaire semi-circulaire, d'un rayon d'au moins 2,10 m; mais il faut ajouter à la profondeur de l'abside l'épaisseur de l'ancien mur gallo-romain, ce qui nous donne une profondeur de 2,60 m (*fig. 40*). L'éventuel portique que nous avons reconnu à l'ouest et au nord aurait été maintenu. Nous ne savons malheureusement rien sur l'aménagement de cette première église. Les trois chapiteaux décrits ci-dessous ont fait partie du décor intérieur, mais ils sont plus récents que la construction de l'église.

Il faut imaginer l'élévation du bâtiment comme celle des églises de plan analogue (*fig. 41*): une nef couverte d'un toit en bâtière, tandis que l'abside portait

[49] *Voir L. Auberson et M. Martin,* L'église Saint-Martin...
[50] *Photographie no 1.*

Fig. 37: Vue des sépultures prises dans le remblai



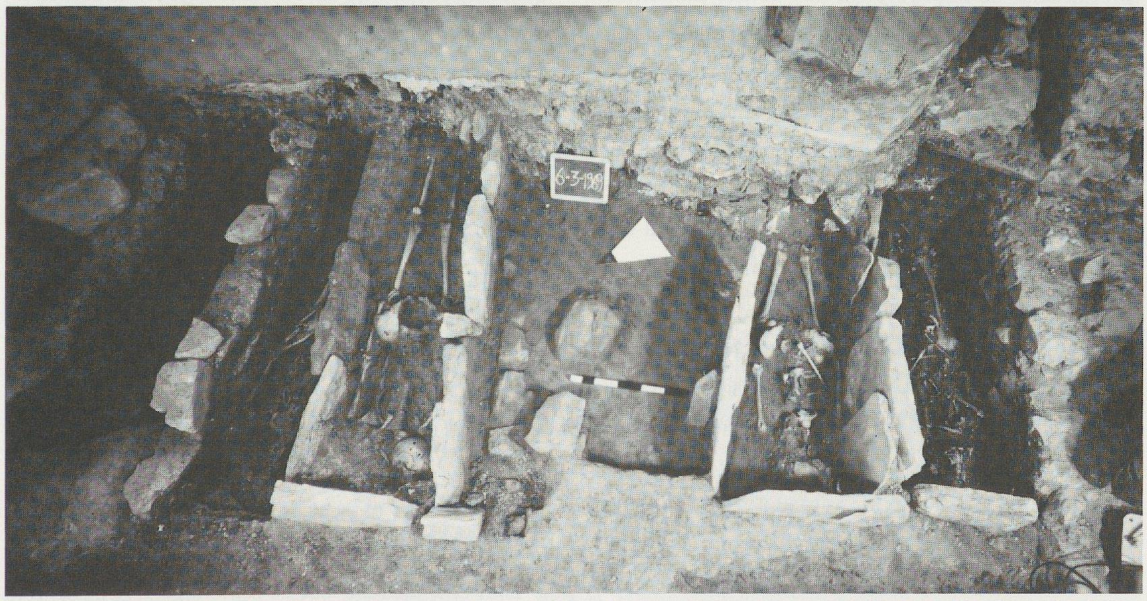


Fig. 38 et 39: Tombes en dalles de l'annexe, avant et après l'ouverture

un toit en demi-cône. Comme aujourd'hui, l'église devait sembler très élancée du côté aval, monument bien visible depuis le lac, mais enterrée du côté amont.

Au vu du plan de l'église actuelle et de l'existence des structures de l'annexe au nord et du local sud de l'ancien bâtiment gallo-romain, il convient de prendre en considération la reconstitution d'une église à trois nefs ou à trois parties; elle nous paraît cependant peu vraisemblable, n'étant étayée par aucun indice. Mais peut-être la nef s'ouvrait-elle par des arcades sur l'annexe - portique septentrionale qui, d'après le niveau des tombes, ne devait pas être beaucoup plus élevée que la nef, mais bien en dessous du terrain environnant, ce qui devait lui conférer l'aspect de caveau qu'on retrouve fréquemment dans des locaux sépulcraux[51]. Les quelques tombes conservées devant l'abside de la première église, dont les fondements ont persisté jusqu'en 1520, appartiennent, par leur forme, au groupe ancien des tombes maçonnées. Elles indiquent donc un *terminus ante quem* au 7e siècle environ; comme il nous paraît certain que l'on a inhumé dans l'église dès sa construction, nous pourrions avancer le 7e siècle pour datation de la première église, datation qui paraît parfaitement cohérente dans le cadre du développement du site.

On ne peut soumettre cette datation à une confirmation par l'étude de la typologie des plans d'églises. Les dimensions de la nef, conditionnées par les murs préexistants, ne nous révèlent rien de très caractéristique, sinon que les proportions du local gallo-romain, qui suivent la règle d'or, ont convenu aux constructeurs. La valeur des plans d'églises comme critère de datation est assez faible. On remarque seulement que le plan, trapu au 5e - 6e siècle, prend des proportions plus équilibrées au 6e - 7e siècle[52]. Mais il faut toujours tenir compte de l'influence des murs préexistants.

L'ensemble architectural de la première église de Saint-Saphorin nous rappelle celui d'un autre exemple du bassin lémanique (*fig. 42*). La première église de Commugny (VD) a réutilisé un local quadrangulaire d'une villa gallo-romaine, augmenté d'une abside dans sa partie orientale. En attendant une étude exhaustive, on peut signaler là aussi la présence d'une ou plusieurs annexes funéraires abritant des tombes dallées au nord de l'église, mais d'autres locaux ou portiques ont éventuellement pu être aménagés autour de l'église en reprenant des murs anciens[53].

D'autres églises de la vallée du Rhône et du bassin lémanique montrent des plans similaires, comme nous l'avons vu, notamment la deuxième église de la Madeleine et l'église Saint-Germain à Genève et, en Valais, Notre-Dame Sous-le-Bourg à Saint-Maurice et la première église de Géronde à Sierre[54], pour autant naturellement que notre interprétation du portique funéraire soit valable. Les deux premières églises de Saint-Prex sont aussi de bons exemples de cette époque, surtout la deuxième: elle était munie d'un portique sur la face ouest seulement (ce qui pourrait d'ailleurs avoir été aussi le cas à Saint-Saphorin), mais ce site dépasse de loin l'importance de celui de Saint-Saphorin par le nombre des inhumations qui ont exigé davantage de locaux funéraires annexes. Notre site est resté restreint et n'est jamais devenu un centre recherché pour les inhumations au même titre que les grandes places funéraires de la vallée du Rhône, qui formaient de véritables cimetières couverts munis d'une église pour les offices commémoratifs.

L'église de Saint-Saphorin a dû continuer de servir de lieu d'inhumation, mais sans atteindre l'ampleur des grands sites funéraires; en même temps, elle a dû abriter des cérémonies dépassant le cadre des simples offices commémoratifs. L'évêque a conféré à son curé le droit d'administrer les sacrements, de baptiser, de célébrer l'eucharistie ou des mariages, etc. Enfin, comme d'autres églises, elle devient probablement au cours du 8e siècle le centre d'une paroisse distincte.

Les inhumations dans les églises ont dû régresser considérablement au 9e siècle à la suite des divers interdits émis par les rois carolingiens sur les instances

[51] *L'église actuelle peut encore nous donner une image de cet enfouissement par le fait que sa façade nord n'a pas pu être ajourée.*

[52] *Ainsi qu'il ressort par exemple des plans publiés par Bonnet,* La Madeleine, *pl. XVIII et XXII; les plans des églises de Zurzach AG et d'Ardon VS, des 5e et 6e siècles, sont même presque carrés. Une synthèse sur la question a été esquissée par W. Stöckli, dans son article sur* Les fouilles archéologiques à l'église Notre-Dame de Tours, *pp. 88-90.*

[53] *Voir Châtelain,* La villa romaine de Commugny *et Stöckli,* Architecture religieuse dans le canton de Vaud, *p. 98.*

[54] *Pour cette dernière, qui est peu précisément datée, voir F.-O. Dubuis,* L'église de Géronde, *pp. 339-346.*

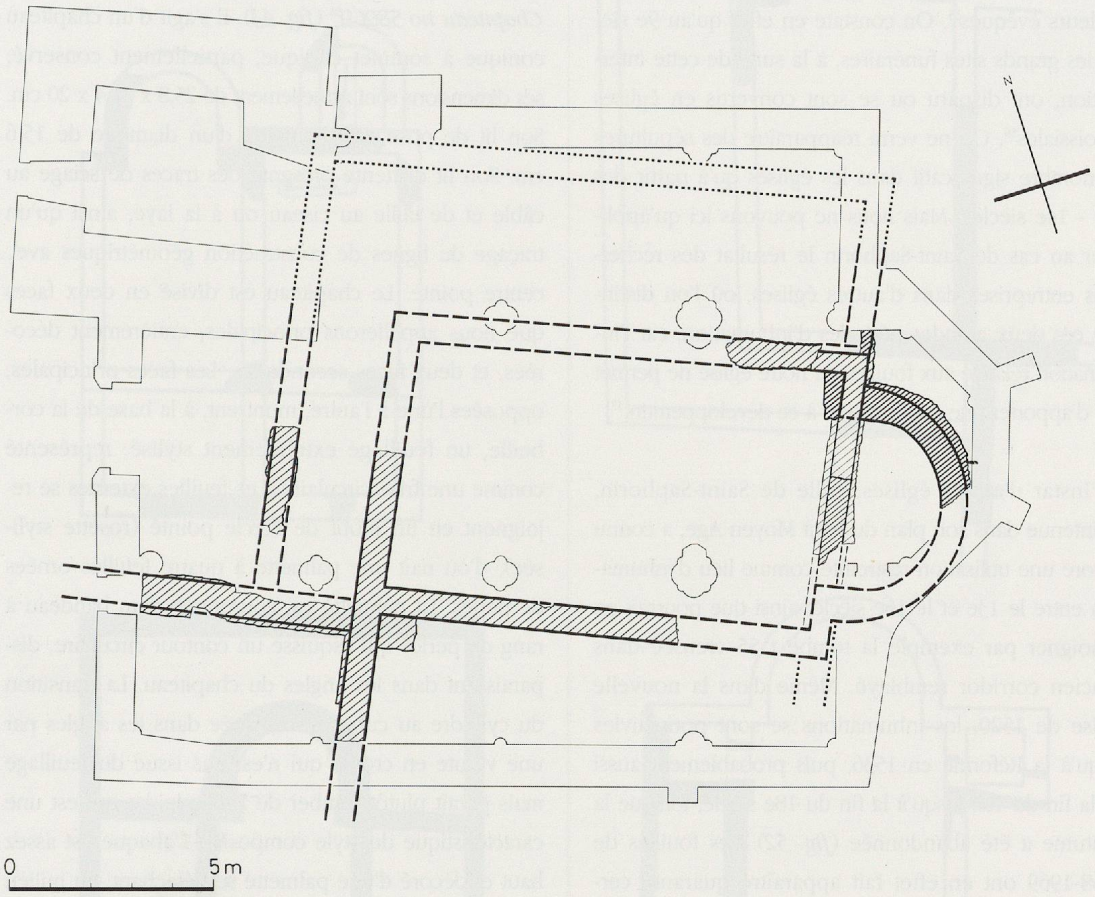


Fig. 40: Reconstitution du plan de la première église. Echelle 1:200

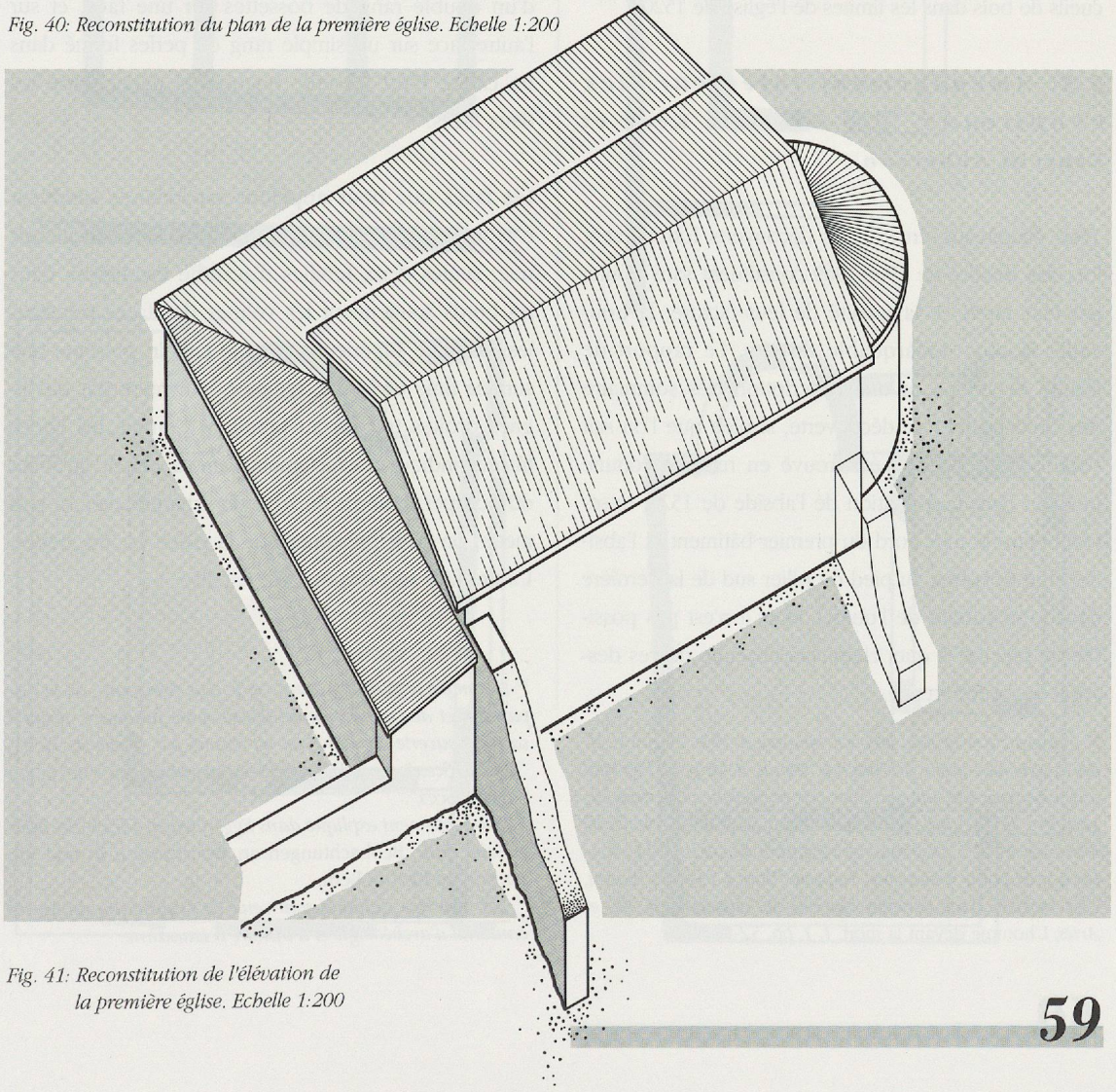


Fig. 41: Reconstitution de l'élévation de la première église. Echelle 1:200

de leurs évêques[55]. On constate en effet qu'au 9e siècle les grands sites funéraires, à la suite de cette interdiction, ont disparu ou se sont convertis en églises paroissiales[56]. On ne verra réapparaître des sépultures en nombre significatif dans les églises qu'à partir des 13e - 14e siècles. Mais nous ne pouvons ici qu'appliquer au cas de Saint-Saphorin le résultat des recherches entreprises dans d'autres églises, où l'on distingue ces deux grandes périodes d'inhumation, car l'information relative aux fouilles de notre église ne permet pas d'apporter une confirmation à ce développement[57].

A l'instar d'autres églises, celle de Saint-Saphorin, maintenue dans son plan du haut Moyen Age, a connu encore une utilisation restreinte comme lieu d'inhumation entre le 13e et le 16e siècle, ainsi que pourrait en témoigner par exemple la tombe t 55 creusée dans l'ancien corridor remblayé. Même dans la nouvelle église de 1520, les inhumations se sont poursuivies jusqu'à la Réforme en 1536, puis probablement aussi de la fin du 16e jusqu'à la fin du 18e siècle, lorsque la coutume a été abandonnée (*fig. 52*). Les fouilles de 1968-1969 ont en effet fait apparaître quarante cercueils de bois dans les limites de l'église de 1520.

3.5. Aménagement intérieur: les chapiteaux, par Gabriele Keck et Laurent Auberson

Trois chapiteaux en calcaire découverts fortuitement lors des fouilles de 1968-1969 constituent sans doute, par leur rareté et la qualité de leur facture, la trouvaille la plus remarquable du site. Le rapport de fouille ne donne qu'une description très sommaire des circonstances de découverte, si bien que l'on sait seulement que l'un a été trouvé en remploi comme moellon dans la fondation de l'abside de 1520, le second entre le mur nord du premier bâtiment et l'abside, et le troisième au pied du pilier sud de la dernière travée (en partant de l'ouest). Mais il n'est pas possible de préciser à quel chapiteau chacune de ces descriptions fait référence.

Chapiteau no 58069[58] (*fig. 43*). Il s'agit d'un chapiteau conique à sommet cubique, partiellement conservé; ses dimensions sont actuellement de 25,8 x 21,4 x 20 cm. Son lit de pose est circulaire, d'un diamètre de 15,6 cm. Son lit d'attente présente des traces de sciage au câble et de taille au ciseau ou à la laye, ainsi qu'un traçage de lignes de construction géométriques avec centre pointé. Le chapiteau est divisé en deux faces que nous appellerons principales, entièrement décorées, et deux faces secondaires. Les faces principales, opposées l'une à l'autre, montrent, à la base de la corbeille, un feuillage extrêmement stylisé, représenté comme une frise circulaire. Les feuilles externes se rejoignent en un motif de cercle pointé (rosette stylisée), d'où naît une palmette à quatre feuilles ornées de perles. La palmette est couronnée d'un bandeau à rang de perles qui esquisse un contour circulaire, disparaissant dans les angles du chapiteau. La transition du cylindre au cube est marquée dans les angles par une volute en crosse qui n'est pas issue du feuillage mais paraît plutôt tomber de l'abaque, ce qui est une caractéristique du style composite. L'abaque est assez haut et décoré d'une palmette se détachant, au milieu d'un double rang de bossettes sur une face, et sur l'autre face sur un simple rang de perles fermé dans un cadre. C'est la seule nuance de décor entre les deux faces.

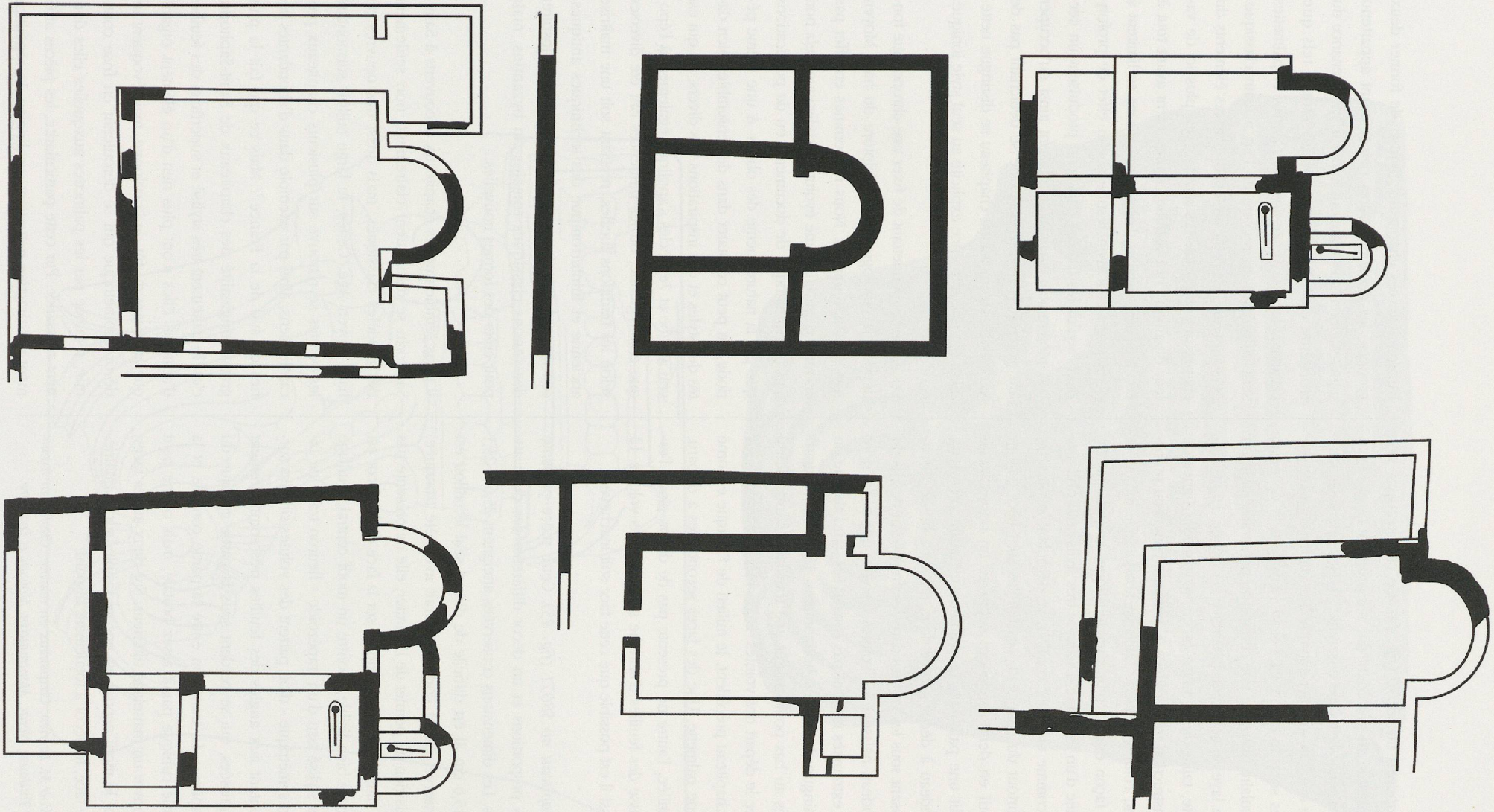
Les faces que nous appelons secondaires semblent n'avoir jamais été décorées. Sur l'une, la corbeille est nue, seules deux feuilles d'acanthe esquissées dans les bords soutiennent les volutes des faces principales; la partie supérieure, avec le tailloir, présente une surface finie uniforme, rythmée seulement par des lignes droites tracées au poinçon. Comme les lignes tracées indiquent exactement l'emplacement qu'aurait dû occuper le décor du haut de l'abaque avec sa palmette, on peut présumer que la pièce est inachevée. L'autre face secondaire a été retaillée.

[55] *L'interdiction la plus précoce remonte à 563: le canon 16 du deuxième concile de Braga le stipule déjà; pour l'époque qui nous intéresse, on peut citer par exemple le neuvième capitulaire de Théodulphe d'Orléans (vers 800) ou le concile de Mayence en 813. La fréquente répétition de cet interdit montre à quel point il était peu respecté. Voir à ce sujet Besson,* L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne, *p. 46, et Ariès,* L'homme devant la mort, *t. 1, pp. 52-57.*

[56] *L'exemple le plus important - et le plus étonnant - de la disparition et de l'oubli complet d'une église funéraire, jusqu'à sa redécouverte en 1984, est représenté par le site de Sion - "Sous-le-Scex". Voir Lehner,* Die Ausgrabungen von Sitten "Sous-le-Scex".

[57] *Développement expliqué dans Eggenberger, Ulrich-Bochsler et Schäublin,* Beobachtungen an Bestattungen in und um Kirchen im Kanton Bern.

[58] *Les numéros indiqués sont ceux de l'inventaire du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire à Lausanne.*



a. Genève, Madeleine, d'après Bonnet

b. Commugny I

c. Saint-Prex I, d'après Eggenberger/Jaton

d. Saint-Prex II, d'après Eggenberger/Jaton

e. Saint-Maurice, Notre-Dame Sous-le-Bourg, d'après Blondel

f. Saint-Saphorin

Fig. 42: Exemples comparatifs d'églises. Echelle 1:250

Chapiteau no 58070 (fig. 44). Ce chapiteau est très semblable au précédent par ses proportions et devait appartenir au même ensemble. Il est également conique avec un sommet cubique. Ses dimensions conservées sont de 25,1 x 23,4 x 19,3 cm. Son lit de pose, circulaire, présente une surface préparée au ciseau ou à la laye; le centre de la surface est pointé. Le lit d'attente, taillé de la même façon, montre des lignes de construction très érodées. Comme le chapiteau précédent, celui-ci possède un large abaque. De même, et de façon encore plus caractéristique, la corbeille est ornée d'un feuillage d'acanthe très stylisé qui doit être lu comme un motif continu, se déroulant sur tout le pourtour du chapiteau. Les feuilles sont liées par un motif en demi-cercle qui supporte un bouton d'où jaillit une palmette. La palmette est surmontée d'un bandeau à décor géométrique en ligne brisée disparaissant sous les volutes dans les angles. Au-dessus du bandeau naissent les volutes d'angle, très fines, dont les extrémités ne sont pas conservées. Sur l'abaque on distingue des lignes horizontales, légèrement incurvées au bas pour assurer une transition harmonieuse avec le départ des volutes. De la même façon que sur le chapiteau précédent, le milieu de l'abaque est orné d'une palmette. Une des faces secondaires a disparu, retaillée, l'autre ne présente pas de décor, sinon l'esquisse des feuilles d'acanthe soutenant les volutes. Là aussi il est possible que cette face soit inachevée.

Chapiteau no 58071 (fig. 45). Cette pièce présente des proportions et un décor différents des deux autres. Les dimensions conservées atteignent 25,6 x 23,1 x 15,6 cm. Il est difficile de dire si seul le tailloir est conservé, car la corbeille paraît avoir été tronquée, mais rien ne permet de l'affirmer; elle ne présente pas ou plus de décor. L'abaque, sur la face où le décor est encore bien lisible, montre un motif central, feuillage très stylisé issu d'un trapézoïde - fleuron traité de façon symétrique - d'où partent des volutes simples surmontant aux angles des feuilles très sommairement esquissées, qui se perdent sous la partie cubique du chapiteau. La transition entre la partie conique et la partie cubique paraît assez brutale, mais on ne peut prouver un martelage ultérieur. Sur deux autres faces, seul le motif central est encore visible; sur la quatrième face, le décor a totalement disparu.

[59] *Voir M. Larrieu,* Chapiteaux en marbre. *Citons par exemple Toulouse, Nérac, Montmaurin, Moissac et Lectoure.*

L'examen de ces chapiteaux permet de former deux groupes, les deux premières pièces ayant appartenu manifestement au même ensemble. L'appartenance du troisième est plus douteuse. Des motifs tels que l'acanthe, le rang de perles, les rosettes et palmettes sont empruntés au registre de l'art romain classique. Le sculpteur a disposé de façon libre les éléments du chapiteau composite. Les motifs n'ont plus ici de valeur organique ni plastique, mais servent avant tout à combler des surfaces. Les superpositions se limitent à deux plans et il n'en résulte aucun effet de profondeur. Seules les feuilles d'acanthe produisent un certain mouvement, mais elles ne font ainsi qu'occuper une surface, leurs extrémités ne se détachant pas de la corbeille. Le troisième chapiteau se distingue nettement par une référence explicite au seul style ionique.

Les éléments permettant de fixer une chronologie fondée sur la typologie de la sculpture du haut Moyen Age sont très minces. Nous ne sommes en effet pas en mesure de saisir une évolution stylistique, cela non tant par le manque de documents ou de publications que par la nature même des objets. A une même période, on peut constater dans des ensembles bien datés des styles et des inspirations très divers. Ce qui est vrai aux 6e et 7e siècles s'applique également à l'époque carolingienne, où les influences ont été diverses selon les traditions locales, révélant soit une maîtrise ancienne et ininterrompue des techniques antiques, soit une volonté plus ou moins explicite de s'inspirer des canons classiques romains ou byzantins, mais pour créer des formes nouvelles.

Il nous semble que les chapiteaux découverts à Saint-Saphorin se distinguent clairement, non seulement des modèles classiques, mais aussi des oeuvres du haut Moyen Age. Certes, le large tailloir surmontant les volutes se retrouve sur plusieurs chapiteaux précarolingiens, ainsi par exemple dans d'abondantes séries du sud de la France[59]. Mais ce qui fait la plus grande originalité des chapiteaux de Saint-Saphorin, c'est le traitement très stylisé et superficiel des feuilles d'acanthe. Elles n'ont plus rien d'un élément organique jaillissant du fût de la colonne, mais évoquent un décor géométrique qui se déroulerait en frise continue, rythmée par les palmettes auxquelles elles donnent naissance. Par cette particularité, les pièces affirment un caractère nettement carolingien. La répétition

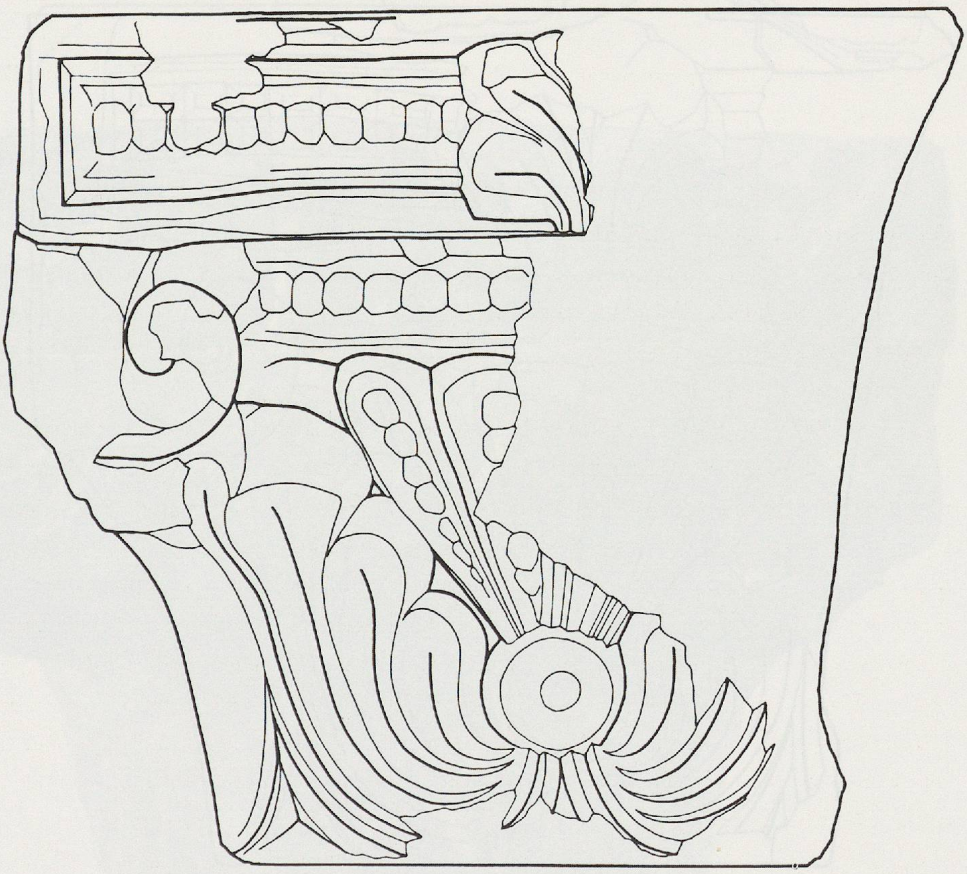


Fig. 43a: Chapiteau, no inv. 58069. Echelle 1:2

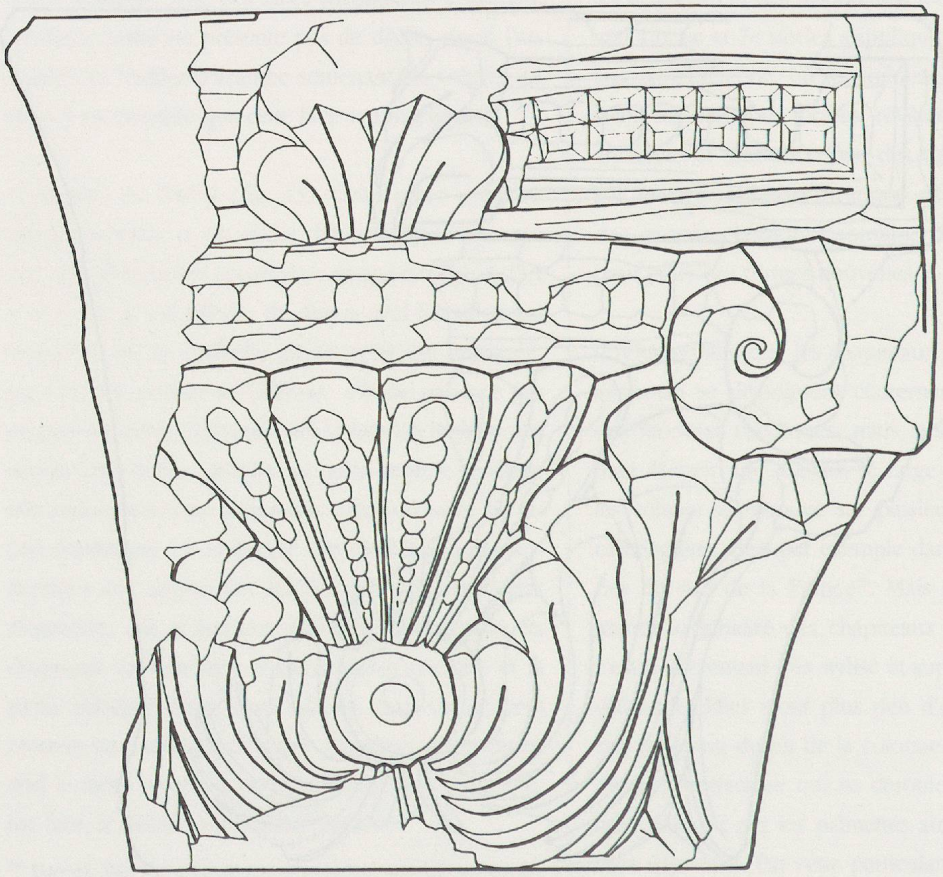


Fig. 43b: Chapiteau, no inv. 58069. Echelle 1:2

c

d

Fig. 43 c & d: Chapiteau, no inv. 58069. Echelle 1:2

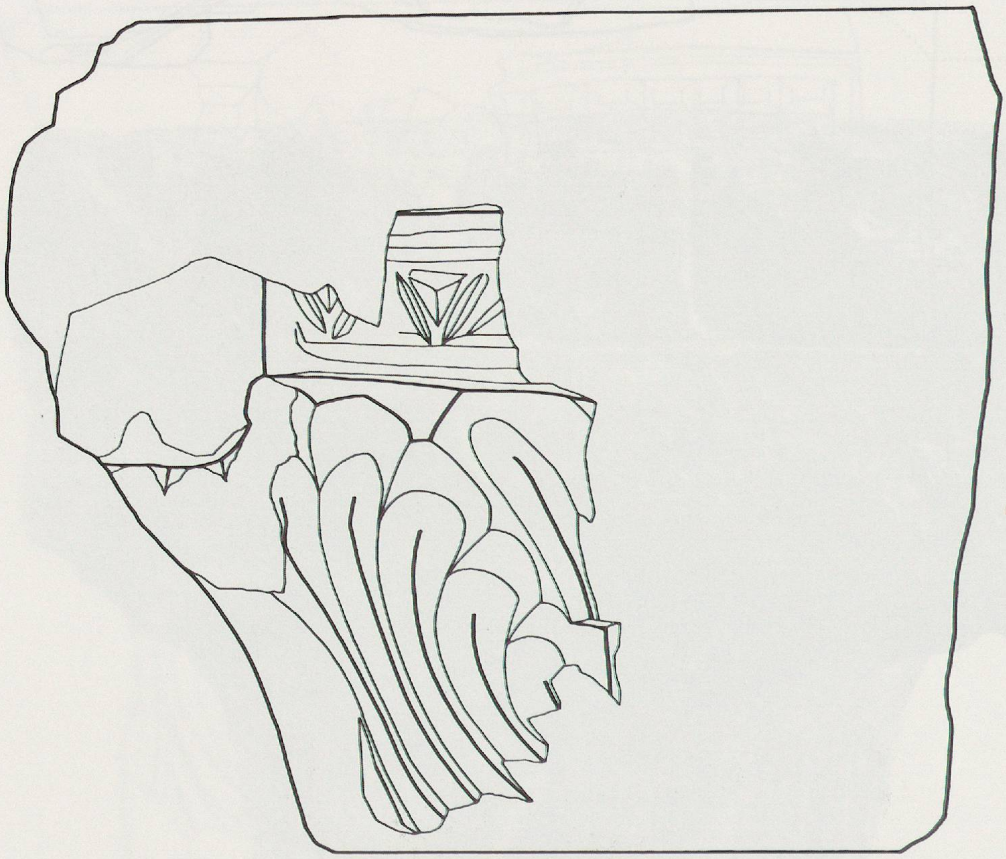


Fig. 44a: Chapiteau, no inv. 58070. Echelle 1:2

Fig. 44b: Chapiteau, no inv. 58070. Echelle 1:2

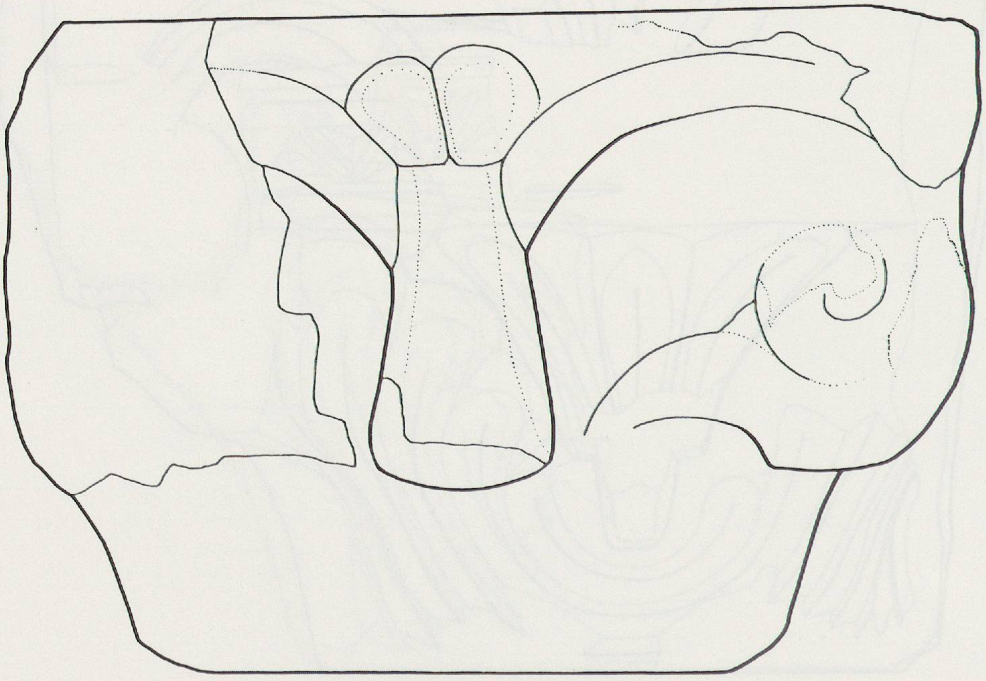


Fig. 45: Chapiteau, no inv. 58071. Echelle 1:2

des motifs comme sur une frise, le traitement superficiel du décor, annihilant presque la troisième dimension, le refus du vide qui amène à combler les surfaces - même l'intérieur des feuilles - par des perles, des bossettes ou des motifs géométriques, ainsi que la composition destinée à une vision exclusivement frontale sont des traits propres à l'art carolingien et l'on en pourrait trouver de multiples exemples dans tout l'Occident. Ces formes se rencontrent du reste non seulement dans la sculpture monumentale, mais également dans les arts mineurs, qui n'en sont souvent que l'illustration.

Pour ces raisons, une datation antérieure nous paraît exclue. La sculpture des 6e et 7e siècles révèle une parenté plus étroite avec les motifs antiques, notamment par un rendu plus naturaliste des éléments végétaux. Plus encore qu'à l'époque carolingienne, la qualité des oeuvres est inégale, selon le niveau de maîtrise technique des artisans. Mais dans aucun cas n'apparaît la tendance à la stylisation qui caractérise la période suivante. Le seul exemple connu en Suisse provient de Windisch/Oberburg, chapiteau de facture maladroite dont la composition est dominée par des motifs d'entrelacs[60]. Cette oeuvre, par la présence des entrelacs, est datée de la fin du 6e ou du début du 7e siècle, mais rien dans ses proportions et sa composition ne se peut comparer à ce que nous rencontrons à Saint-Saphorin.

Dans le territoire même de l'évêché de Lausanne, il est possible de trouver des exemples comparatifs qui nous paraissent relever du même courant artistique. Dans le lapidaire de la cathédrale se trouve un chapiteau en calcaire jaune qui par ses proportions et le traitement du décor offre des ressemblances frappantes avec ceux de Saint-Saphorin[61]. On y observe notamment les mêmes feuilles d'acanthe stylisées traitées en frise continue et entre lesquelles naissent des fleurons, également très stylisés. Ce chapiteau, qui n'est malheureusement pas situé dans un contexte archéologique, est attribué au 9e siècle, sans preuve formelle. La possibilité d'une datation plus tardive ne peut être exclue.

Dans le même quartier, des investigations récentes sur une maison d'habitation ont produit la découverte fortuite d'un fragment sculpté d'une poutre de barrière de choeur[62]. Si la destination de l'objet et son matériau (molasse) sont différents, on y observe également le déroulement d'un motif végétal en frise, sur la face antérieure. Ce fragment a été daté aux alentours de l'an 800. Le traitement stylisé du feuillage du chapiteau 58070 trouve une expression encore plus semblable sur des fragments de frises du lapidaire de Lorsch (Hesse, Allemagne)[63].

On peut ajouter à la liste des découvertes carolingiennes de la cité épiscopale de Lausanne un bloc encore inédit, fragment de fronton en calcaire à décor d'entrelacs et à figure peut-être animale, repris dans une tombe découverte sous la cathédrale et encore antérieure à la construction romane. L'étude qui en a été faite[64], encore inédite, le situe à la fin du 8e siècle. C'est moins ici la nature des motifs que la présence même de cet objet dans le quartier qui nous intéresse. Il s'avère en effet que la période située entre le haut Moyen Age et l'époque romane, jusqu'alors si pauvre en témoignages archéologiques en Suisse occidentale, se révèle peu à peu comme un moment important dans la production artistique régionale. Nous reviendrons encore sur ce point.

L'exemple comparatif le plus proche que nous ayons rencontré dans nos recherches est un chapiteau de provenance inconnue, déposé dans une collection privée à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or, France)[65]. La disposition des feuillages, également très stylisés, autour de la corbeille, suggère le même mouvement et de la rencontre des feuilles naît un fleuron. L'abaque, très large, repose sur une torsade horizontale et porte au centre un petit motif de six perles superposées par trois ou une fleur à bouton. Les courtes volutes, issues de ce motif, sont totalement indépendantes de la corbeille. Selon Chr. Sapin, le traitement des éléments du chapiteau composite incite à une datation postérieure

[60] *Voir R. Moosbrugger, "Windisch", in* Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, *1958/1959, pp. 209-216.*

[61] Cathédrale de Lausanne, catalogue de l'exposition, *no 25.*

[62] *Fouille menée par l'Atelier d'archéologie médiévale en 1989. Le bloc, qui a été trouvé en remploi dans une maçonnerie moderne, fera l'objet d'une publication à paraître dans la* Revue suisse d'art et d'archéologie *en 1993 (étude de Gabriele Keck).*

[63] *W. Jacobsen,* Die Lorscher Torhalle, *pp. 55-56, nos 30 et 31.*

[64] *Par Gabriele Keck.*

[65] *Chr. Sapin,* La Bourgogne préromane, *pp. 198-199.*

à l'époque mérovingienne, mais antérieure au 10e siècle. La stylisation atteint un degré extrême sur un chapiteau ayant appartenu probablement au complexe monastique de Sant' Ambrogio à Capiate d'Olginate (province de Côme, Italie); ce chapiteau présente une composition très proche de ceux de Saint-Saphorin et il est daté du 9e siècle sur la base de l'examen de sa facture artistique[66].

Sur les chapiteaux de Saint-Saphorin, la disposition très libre des éléments empruntés à l'Antiquité nous paraît présupposer l'acquis de la renaissance carolingienne plutôt que l'annoncer. Sur la base de cette appréciation et des exemples comparatifs, nous proposons une datation au milieu du 9e siècle. Cette datation dans tous les cas à l'époque carolingienne est renforcée par les arguments liés à l'interprétation de la fonction de l'objet.

La petite taille des chapiteaux empêche d'en faire des composants de l'élévation architecturale et cela nous oriente vers le registre des aménagements liturgiques. La forme circulaire à la base des chapiteaux en fait des couronnements de colonnes destinés à supporter une charge (arcature ou entablement). On peut penser dès lors à une table d'autel ou aux colonnes d'une barrière de choeur. Les chapiteaux paraissent trop petits pour avoir servi dans l'ordonnance d'un *ciborium*. Quoi qu'il en soit, cette interprétation de la fonction nous situe dans le contexte qui a suivi les réformes liturgiques de Charlemagne, après lesquelles les aménagements intérieurs des églises se sont multipliés, répondant aux besoins des cheminements des processions[67]. Cette époque a pu aussi être celle de la fixation des paroisses dans le territoire qu'elles conserveront durant tout le Moyen Age. A une nouvelle fonction paroissiale de l'église a pu correspondre un nouveau besoin d'aménagement liturgique.

Si, à l'échelle européenne, les réformes carolingiennes ont stimulé la production artistique et architecturale, il n'en convient pas moins de raisonner à l'échelle régionale, et cela d'autant plus en raison de la relative rareté des vestiges dans notre pays. La diffusion des formes nouvelles a sans doute été favorisée par des personnalités influentes, incarnant les autorités politiques et surtout ecclésiastiques. Les oeuvres de l'art carolingien ne se rencontrent guère dans notre pays que dans des sites épiscopaux ou de grands monastères (Saint-Maurice, Romainmôtier et même Baulmes, avec leurs ambons, Saint-Gall). A cet égard, Saint-Saphorin constitue un cas "marginal" qui pourrait peut-être s'expliquer par les relations privilégiées que, croyons-nous, la paroisse du Lavaux entretenait de longue date avec les évêques de Lausanne. Si l'on accepte la date proposée, ce témoignage de la renaissance artistique carolingienne peut être rapporté à la personne de l'évêque Hartmann (852-878), dont l'épitaphe suggère qu'il a restauré ou reconstruit la cathédrale[68]. Il peut très bien avoir aussi favorisé la production d'oeuvres d'art destinées à son aménagement liturgique.

3.6. Saint-Saphorin, Marius et l'évêché de Lausanne

La première église, qui reçut certainement dès le début le vocable de Saint-Symphorien, s'est donc implantée sur un site gallo-romain de fonction probablement profane, transformé en complexe funéraire chrétien au 5e siècle, selon l'hypothèse la plus vraisemblable. Il y a lieu de citer ici la légende de l'évêque Marius (vers 530-593), qui aurait fondé, à l'emplacement d'un temple païen, une église dédiée au saint Symphorien, martyr du 2e siècle, compatriote autunois de notre évêque et particulièrement vénéré par lui[69]. L'existence de structures romaines était donc certainement bien connue au moment - indéterminé - où la légende s'est

[66] *O. Zastrow,* Scultura carolingia e romanica, *p. 28.*

[67] *Voir, sur l'architecture et la sculpture religieuses carolingiennes, C. Heitz,* La France pré-romane *et E. Doberer,* Die ornamentale Steinskulptur.

[68] Cartulaire, *éd. Roth, p. 28.*

[69] *Cette légende paraît citée pour la première fois dans* le Dictionnaire *de Martignier et De Crousaz, p. 822. Ces auteurs, pas plus que les suivants qui ont repris cette remarque, ne citent en effet pas de source écrite. Il s'agirait donc d'un cas exceptionnel de création aussi tardive d'une légende.* Le Dictionnaire historique *de Mottaz (p. 618) commet un amalgame ambigu entre la construction de l'église et les conséquences de l'effondrement du Tauredunum en 563, qui a provoqué de nombreuses dévastations autour du Léman. La destruction elle-même apparaît pour la première fois dans* le Dictionnaire *de Levade (p. 284). Voir au sujet des fondations de saint Maire, Besson,* Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion, *en particulier pp. 185-186, et Reymond,* Les fondations de saint Maire, *en particulier p. 355. Il faut traiter avec la même circonspection la tradition parallèle faisant de Marius le fondateur de l'église Saint-Symphorien d'Avenches. Le problème de la localisation exacte du rocher effondré, étant admis que la catastrophe s'est produite dans le Bas-Valais, ne doit guère nous retenir ici. L'événement rapporté par Grégoire de Tours (*Hist. Franc., *4.31) et par Marius lui-même (*Chronique, *éd. J. Favrod, pp. 78-81) a*

formée; quant au temple païen, il faut y voir peut-être l'effet d'une confusion provoquée par la découverte de l'autel et des objets votifs gallo-romains que nous avons décrits plus haut. Mais finalement, la légende n'est pas en désaccord avec la datation de la première église obtenue par des critères archéologiques.

Cependant, il faut souligner que, si l'église de Saint-Saphorin est restée sous le patronage des évêques et du chapitre de Lausanne jusqu'en 1536, ce fait ne constitue pas une preuve de la véracité de la légende: il est aussi possible qu'à l'inverse cette appartenance au chapitre de Lausanne ait engendré une légende la justifiant. Les liens entre Saint-Saphorin et l'évêque étaient en effet particulièrement étroits, ainsi que le prouvent plusieurs documents historiques. Et nous devons certainement chercher les raisons de cette relation privilégiée dans les origines mêmes du diocèse de Lausanne. A cet égard, l'hypothèse récemment émise par E. Chevalley et J. Favrod[70] nous est d'un grand secours, en même temps qu'elle trouve là une confirmation. Selon ces historiens, l'évêché d'Avenches/Vindonissa, devenu plus tard celui de Lausanne, serait une création tardive, issue du démembrement de l'évêchée de Genève. Le nouveau diocèse créé au début du 6e siècle en conséquence directe des luttes fratricides des rois burgondes s'est vu attribuer un territoire qui ne coïncide pas exactement avec celui de la cité antique des Helvètes, dont le souvenir exact s'était déjà bien estompé. Cela concerne en particulier la région veveysanne, qui, relevant autrefois de la cité du Valais, comme nous l'avons vu, est soumise désormais à l'autorité du nouvel évêque. Il y aurait dès lors de bonnes raisons de penser que Bubulcus et ses successeurs, notamment Marius, se voyaient contraints de faire valoir leurs droits dans une région limitrophe qui leur était peut-être contestée par les évêques du Valais ou d'autres seigneurs.

Pendant tout le Moyen Age, Saint-Saphorin est le centre d'une vaste paroisse comprenant Rivaz, Chexbres et Puidoux, dont le territoire avait été donné à l'évêché de Lausanne par l'empereur Henri IV en 1079[71]. La chronique du cartulaire du chapitre nous apprend que la localité était un lieu de séjour apprécié des évêques, en particulier de Girard de Faucigny, évêque de 1107 à 1129[72]. Bourcard d'Oltingen (1050-1089) ou ses successeurs font bâtir une forteresse défensive à Glérolles, qui est attestée au 13e siècle[73]. En outre, le dernier évêque de Lausanne, Sébastien de Montfaucon, devait avoir une raison tout à fait particulière de se faire figurer sur le fier vitrail de cette petite église régionale.

Pour tenter d'évincer définitivement la légende, on pourrait supposer à l'extrême que le vocable de Saint-Saphorin est lui-même une invention tardive. Pour justifier cette hypothèse hardie, on pourrait citer le fait que le nom de Saint-Saphorin n'apparaît qu'en 1138[74]; il s'applique dès lors indifféremment à l'église ou au village. Mais la première mention du vocable au 12e siècle n'est pas un indice suffisant, dans la mesure où elle coïncide seulement avec une période de retour à l'écrit pour les documents officiels, qui nous sont dès lors conservés en plus grand nombre. On sait que les changements de vocable ne sont pas chose exceptionnelle: un exemple est connu à la Madeleine à Genève, dont le nom ne doit pas remonter au-delà du

été diversement interprété, notamment par P.-E. Martin (Etudes, *pp. 125-137, localisation au Grammont), et par une autre tradition (localisation aux Dents-du-Midi), résumée dans l'article de J.-B. Bertrand et D. Fournier* (Annales Valaisannes, *1936). Pour le propos qui nous intéresse, il faut noter que, si impétueux qu'ait pu être le raz-de-marée, il est invraisemblable qu'il ait pu atteindre directement le site de l'église de Saint-Saphorin, qui surplombe le lac d'une bonne vingtaine de mètres. Pour cette raison, il n'est pas possible de suivre le témoignage de la tradition: reprenant une idée qui nous a été suggérée par M. Justin Favrod, nous voyons dans cette légende une excroissance de celle relatant la destruction du village de Glérolles. Comme Marius rapporte l'événement, la tradition aurait ensuite fait le rapprochement avec l'église de Saint-Saphorin. Sur le personnage de Marius, voir aussi C. Santschi,* La chronique de l'évêque Marius.

[70] *E. Chevalley et J. Favrod,* Soleure dans le diocèse de Genève ?

[71] *Donation citée par Paquier,* Saint-Saphorin, *p. 17 et 20. L'église est mentionnée pour la première fois comme paroissiale en 1178 dans le cartulaire de l'abbaye d'Hauterive:* Liber donationum Altaeripae, *éd. E. Tremp, p. 232, texte no 210. Elle relève du doyenné de Vevey.* Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, *éd. Ch. Roth, Lausanne, 1948, p. 13* (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, *3e série, t. 3).*

[72] *"Giroldus de Faucigny (...) morabatur autem libenter aput Sanctum Symphorianum."* Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, *éd. Ch. Roth, Lausanne, 1948, p. 36* (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, *3e série, t. 3).*

[73] *Voir à ce sujet Reymond,* Les fondations de saint Maire, *p. 355, Mottaz,* Dictionnaire, sub verbis *"Glérolles" et "Saint-Saphorin", et Paquier,* Saint-Saphorin, *pp. 17-19.*

[74] *Mottaz,* Dictionnaire, *vol. 2, p. 618.*

11e siècle[75]. Mais contrairement à Marie Madeleine, Symphorien, martyr mort sous Aurélien en 275, a connu un culte fervent dans l'Antiquité déjà[76]. Il n'est pas non plus probable que l'attribution à Marius se soit faite déjà à cette époque, pour ne réapparaître qu'au 19e siècle: une tradition orale n'aurait pu se maintenir si longtemps. Il ne serait donc pas possible d'imaginer la création, vers le 11e siècle, de la légende de Marius fondateur de l'église de Saint-Saphorin comme justificatrice des prétentions territoriales de l'évêché de Lausanne, même si nous avons vu ci-dessus des preuves tangibles de l'attachement des évêques à cette région et de la nécessité de justifier leurs possessions.

A l'appui de la légende ne peut guère être invoquée que l'origine commune de Marius et de Symphorien. Cette preuve n'est certes pas suffisante. L'archéologie ne peut pas fournir dans cette question d'éléments nouveaux décisifs. Cependant, la présence, très rare, d'oeuvres d'art carolingiennes dans cette petite église ne nous paraît pas indifférente, mais au contraire témoigner de relations anciennes et privilégiées avec le centre épiscopal, diffuseur de courants artistiques. Si l'assimilation à la personne de Marius n'est évidemment pas obligatoire, ces relations peuvent remonter jusqu'à lui. Dans le cas contraire, la dédicace de l'église peut s'être faite plus tard, à son saint préféré et en son souvenir.

Enfin, les liens unissant le Lavaux à l'évêque de Lausanne ont peut-être eu des prolongements jusqu'au moment de la Réforme. Même si les événements peuvent paraître quelque peu anecdotiques, on ne peut passer sous silence le fait que Saint-Saphorin constitue un cas unique dans le pays de Vaud de résistance ouverte à l'édit de réformation de 1536. Le dernier curé, Pierre Grandchamp, préféra l'exil à la conversion. C'est peut-être à cette résistance que l'on doit, au demeurant, la conservation du vitrail au portrait de Sébastien de Montfaucon, comme le pense R. Paquier[77].

[75] *Bonnet,* Les premiers édifices, *p. 13.*
[76] *Dom Henri Leclercq "Marius d'Avenches", in* Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, *tome 10, Paris, 1932, col. 2167-2177.*
[77] *R. Paquier,* Saint-Saphorin, *p. 45, qui offre toute la relation de ces événements.*
[78] *Nous avons déjà mentionné la petite retouche du mur de chaînage de l'abside, qui a permis de rectifier l'arc.*

4. Les modifications de la première église jusqu'en 1520

4.1. L'ampleur des transformations

Le plan de la première église ne paraît pas avoir subi de transformations importantes dans son ensemble jusqu'à son renouvellement complet en 1520 (*fig. 35*). Même si l'utilisation de l'église primitive pratiquement intacte pendant un millénaire est un fait exceptionnel, nous n'avons trouvé aucune trace de modification significative de la disposition initiale, hormis des adjonctions à l'ouest. Le sanctuaire lui-même a conservé son plan, alors que dans la plupart des églises paroissiales il subit des modifications suivant l'évolution de la liturgie, qui requiert un plus grand nombre d'officiants; encore au 16e siècle il est maintenu au même emplacement et dans des proportions à peine plus importantes[78].

Le site escarpé, éventuellement aussi les rues de part et d'autre du bâtiment, ont certainement limité les possibilités d'extension latérale et vers l'est, assurant ainsi le maintien du plan primitif. Des agrandissements en amont ou en aval auraient exigé d'importants travaux de terrassement et de soutènement que l'on voulait éviter.

4.2. La première modification du portique à l'ouest. Le clocher

Une première modification est attestée par des structures fragmentaires. Un mur orienté nord-sud (33) a été élevé parallèlement au mur occidental (4) du bâtiment primitif. Ce nouveau mur chevauche le mur du second chantier gallo-romain (10), alors partiellement démoli. Il semble, comme nous l'avons dit, que la nef était encore terminée à l'ouest par le mur gallo-romain, le mur occidental (26) ne formant qu'un portique. Notre mur (33) a donc élargi d'environ 1 m vers l'ouest ce portique, construit lors de la réparation du mausolée, puis repris par la première église, avec son mur sud (10) décalé par rapport au mur gouttereau (3) de la nef. Ce nouveau porche aurait donc disposé d'une profondeur de 3 m en oeuvre et aurait été, du côté sud, légèrement plus large que la nef. Il faut imaginer comme couverture un toit en appentis. Nous

ignorons si ce porche formait encore un retour vers le côté nord de l'église et si l'annexe avait disparu à cet endroit. Il est aussi possible que l'annexe funéraire au nord avait été incorporée dans la nef, agrandissant ainsi le volume de celle-ci.

Ces nouvelles structures ne s'arrêtaient cependant pas à la limite sud de la nef, mais se prolongeaient vers le sud (34) et marquaient un retour vers l'est, à 4 m du mur gallo-romain (10), pour rejoindre probablement le mur occidental primitif (4); de ce segment, partiellement supprimé par le mur de l'église du 16e siècle, nous n'avons trouvé que l'amorce (35) près de l'angle sud-ouest. Nous supposons toutefois que ces structures formaient un plan carré de 3 x 3 m en oeuvre, les murs est et nord ayant été repris des anciennes constructions gallo-romaines (6 et 10; *fig. 46*).

L'épaisseur des murs atteint 0,80 à 0,90 m. La maçonnerie est constituée de moellons de tailles diverses qui donnent des assises irrégulières. Les pierres sont essentiellement posées dans le sens de la longueur. Le mortier, de teinte gris-clair, est fait de sable et de gravillons noirs et gris-beige, parsemé de grains de chaux.

Les fondations ont été enterrées dans une couche de démolition contenant des débris de qualité romaine et descendant en profondeur au moins 2,60 m plus bas que le sol de la nef. L'intérieur et l'extérieur de ce plan carré ont ensuite été rehaussés par un terrassement contenant encore du matériel de démolition, mais aussi plus d'humus. Au-dessus de ce niveau suivent les remblais de l'église de 1520. A l'extérieur, le sol restait cependant plus bas et incliné, ainsi que le montre l'enduit appliqué sur la face extérieure, en *pietra rasa* avec quelques traces de rainures n'imitant pas partout les joints.

Ces travaux ont donc formé au sud du porche une construction carrée qui s'intégrait dans des structures antérieures au nord (10) et à l'est (4), pour former un plan de 4,60 m de côté hors-oeuvre. L'importance des nouvelles structures et la forme carrée nous font penser à un clocher. Cette hypothèse est étayée par le fait que nous ne trouvons avant la construction de l'église de 1520 aucun autre vestige pouvant nous indiquer l'emplacement d'un clocher, aménagement pourtant très répandu au Moyen Age. Certes, il est vrai que des structures auraient pu disparaître sans laisser de traces

Fig. 46: Vue des fondations de l'ancien clocher

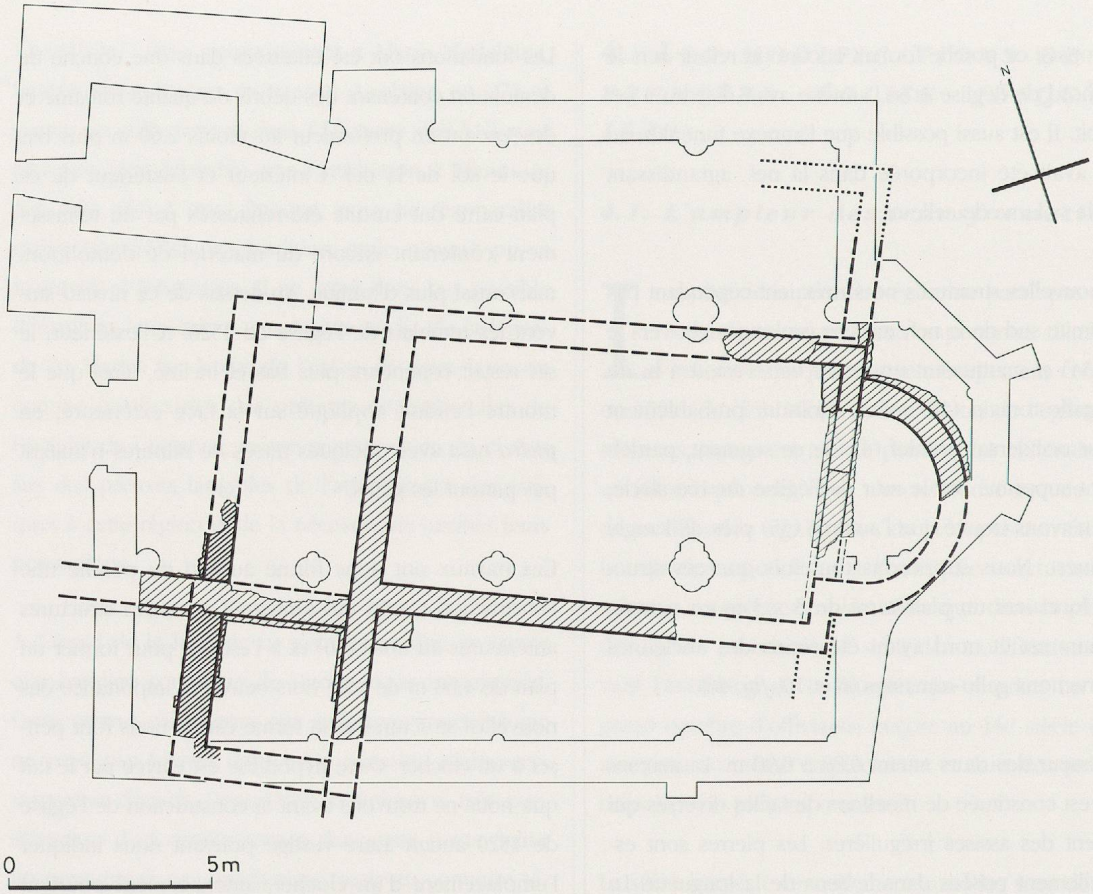


Fig. 47: Reconstitution du plan de l'église avec son clocher
Echelle 1:200

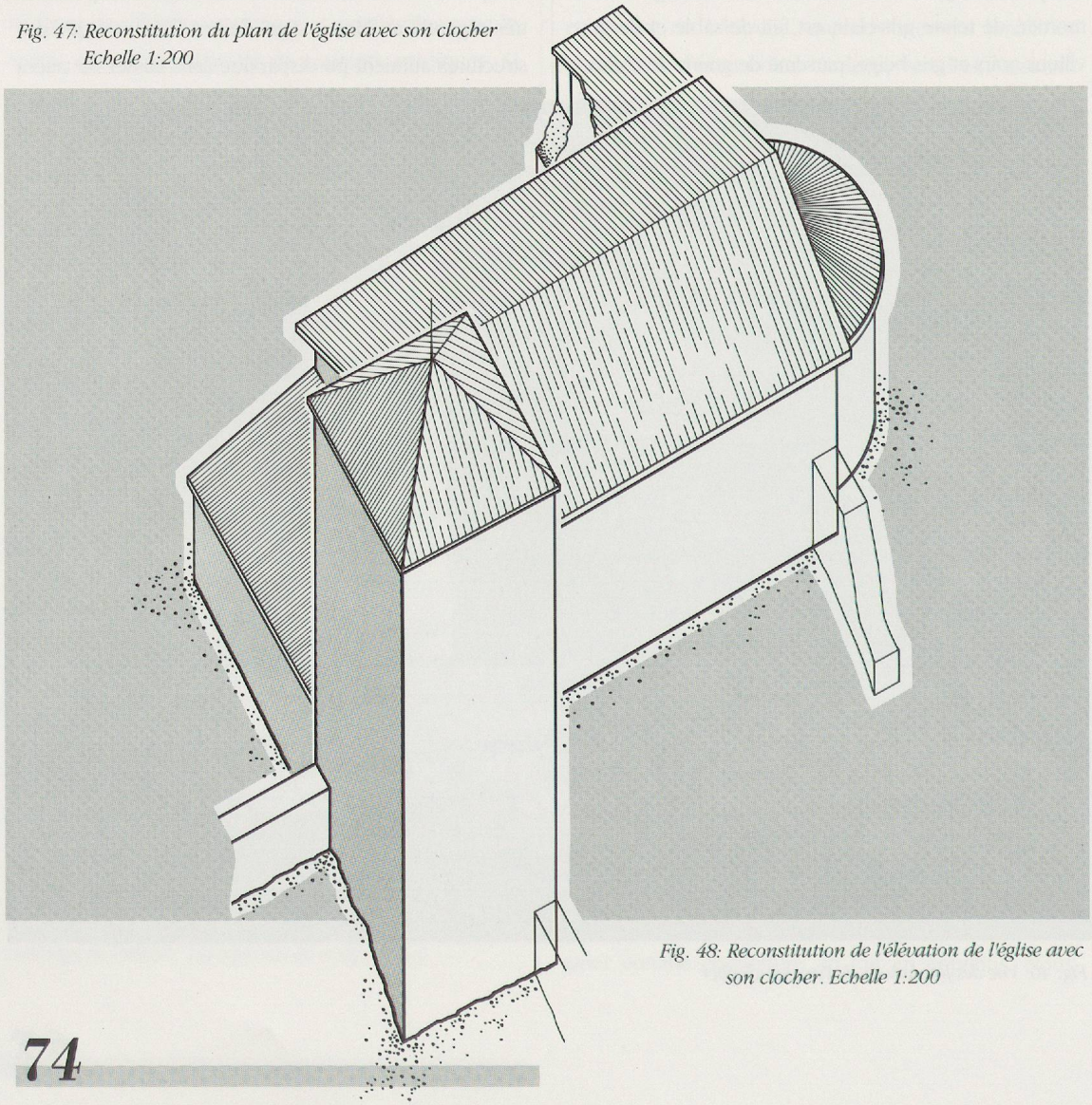


Fig. 48: Reconstitution de l'élévation de l'église avec son clocher. Echelle 1:200

du côté amont du bâtiment et qu'une si petite église aurait pu n'avoir pendant longtemps qu'un campanile sur le faîte. L'emplacement près de l'un des angles occidentaux et le plan qui ne peut être expliqué par une autre fonction nous semblent toutefois étayer suffisamment cette hypothèse (*fig. 47 et 48*).

La datation précise de cette dernière transformation est très difficile. Les maçonneries du clocher et du nouveau porche affichent, par leur appareil en assises et le parement en *pietra rasa* de quelques moellons, une caractéristique généralement qualifiée de romane, ce qui les situerait entre le 11e et le 13e siècle.

4.3. La modification de la nef et du portique

Lors de cette transformation, le mur sud de la nef (3) est prolongé de 3 m vers l'ouest, vers le mur ouest du porche agrandi. Ce nouveau mur (36) s'appuie contre l'ancien mur gallo-romain (10) du deuxième chantier. Nous avons vu même qu'il empiétait partiellement sur la largeur de ce mur dont l'élévation était détruite (*fig. 8*). Le nouveau mur marque un retour vers le nord (37) et s'appuie contre l'ancien mur (33) du porche, qui devait être démoli à ce moment. Ce prolongement s'inscrit donc dans le porche modifié et devait couvrir toute la largeur de la nef. Mais les structures en amont ont disparu lors du chantier de l'église de 1520.

La maçonnerie est faite de pierres en calcaire de 0,15 x 0,07 à 0,40 x 0,12 m, posées dans le sens de la longueur ou, plus rarement, en épis. Le mortier, de couleur gris-beige, contient beaucoup de gravillons fins.

Lors de cette seconde transformation à l'ouest de la nef, les structures établies (36 et 37) montrent clairement que l'on a voulu prolonger la salle en corrigeant le décalage que marquait le mur du porche (10) par rapport à celui de la nef (3). On a visiblement cherché à harmoniser le volume de la nef, ce qui n'avait pas paru nécessaire tant qu'un porche existait, distinct de la nef (*fig. 49 et 50*).

Comme le clocher, la maçonnerie du prolongement de la nef montre, par sa qualité régulière et la pose en épis de quelques moellons, une tradition romane, mais évidemment plus tardive que les structures de la première modification du porche; elle devrait donc dater du 13e siècle au plus tard.

En 1520, lorsque l'église a été entièrement rasée et que l'on a élevé le bâtiment actuel à trois nefs, l'église de Saint-Saphorin était constituée de volumes distincts. La nef rectangulaire, de plan oblong et couverte d'un toit en bâtière, se détachait en hauteur par rapport à des éléments plus bas comme le choeur, de forme absidiale, et un éventuel nouveau porche à l'ouest. Pour l'ancien portique au nord, nous sommes réduits à des conjectures. Soit il a disparu, soit au contraire il a subsisté au Moyen Age tardif comme espace intégré à la nef ou alors servant peut-être de sacristie, occupant toute la longueur de la nef ou seulement une partie, ou comme chapelle[79]. L'existence d'au moins une chapelle est attestée par un texte de 1445[80]. Nous ignorons comme toujours ce qu'il était advenu du local méridional de l'ancien bâtiment gallo-romain. L'ensemble était dominé par le clocher à l'angle sud-ouest. Vue depuis l'aval, l'église devait, comme aujourd'hui, présenter un aspect impressionnant, les murs atteignant une hauteur considérable et lui conférant une allure presque fortifiée.

4.4. L'aménagement intérieur de l'église médiévale

De l'aménagement intérieur de l'église dans cette phase, nous ne connaissons que quatre fragments de remplage de fenêtre gothiques, que nous n'avons pas pu retrouver, mais dont nous possédons des photographies prises en 1969[81]. Ces fragments correspondent vraisemblablement à une réfection des fenêtres, avant 1520.

Par ailleurs, les documents historiques nous fournissent quelques maigres indications sur la disposition du sanctuaire, mais les possibilités de recoupement avec les données archéologiques sont assez minces. Divers autels sont mentionnés: Sainte-Croix (en 1429), Saint-Pierre (en 1402), Saint-Nicolas (1348), Saint-Antoine le Confesseur (1379). En 1498 est cité un *rector altaris Mariae virginis et Bernardi Montis Jovis.* Ces

[79] *Le cas de l'église Saint-Martin à Vevey illustre bien le développement progressif de chapelles latérales ouvertes sur la nef. Les résultats de ces fouilles sont encore inédits.*
[80] *"... altaris seu capellae beati Antoni constructae in ecclesia Scti Symphoriani."*
[81] *Photographies nos 32, 33, 34.*

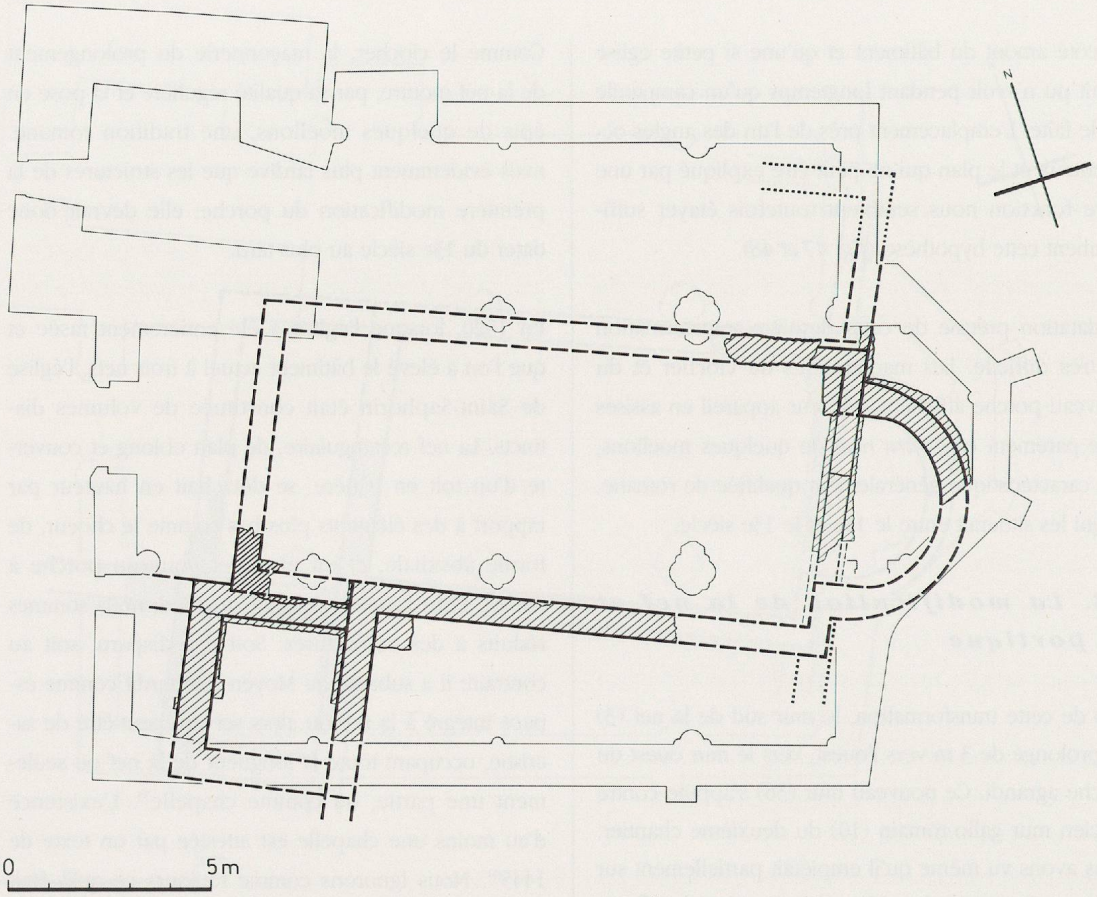


Fig. 49: Reconstitution du plan de l'église après transformation de la nef. Echelle 1:200

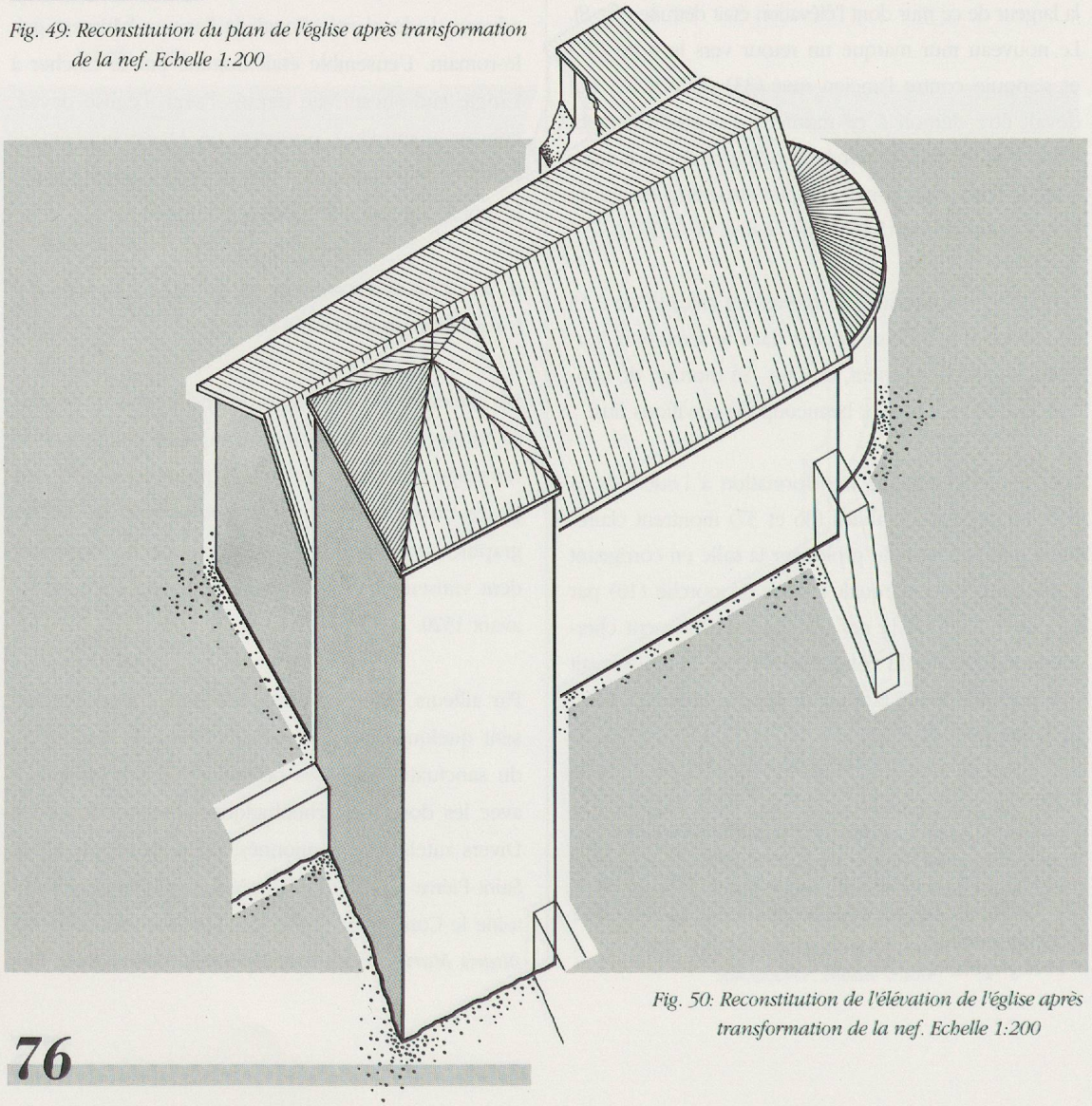


Fig. 50: Reconstitution de l'élévation de l'église après transformation de la nef. Echelle 1:200

aménagements n'ont laissé aucune trace matérielle. La distinction entre autel et chapelle était floue à cette époque, ainsi qu'en témoigne un texte de 1445[82]. L'église de Saint-Saphorin a été munie de vitraux à une date relativement précoce, puisqu'on en fait mention en 1178[83]; ces vitres n'étaient certainement pas peintes, ce qu'on n'aurait pas manqué de préciser. Enfin, le compte-rendu de la visite épiscopale de 1453 évoque une sacristie, qu'on ne peut sans preuve mettre en relation avec l'hypothétique maintien de tout ou partie de l'ancienne annexe funéraire au nord. Quoi qu'il en soit, il est ordonné qu'elle reçoive une fenêtre[84].

5. L'église de 1520 (Fig. 51)

Nous ne traiterons ici que des fondations de cet édifice. Comme nous l'avons déjà dit, l'église antérieure et ses annexes ont été complètement arasées lors de cette construction, les bâtisseurs ayant essayé d'atteindre un niveau de chantier le plus bas possible, pour éviter des terrassements trop importants en aval. Du côté sud, ce niveau de chantier se situait sur l'empierrement du sol original du local méridional (6) et sur le terrassement sous le sol du clocher. En amont, les anciens sols ont dû être démantelés, pour permettre l'aménagement d'un sol plus ou moins horizontal, ce qui ne fut pas toujours facile à cause de l'abondance des fragments de roche. C'est ce qui explique la différence de conservation des structures entre les moitiés nord et sud.

Les fondations ont été jetées dans des fosses qui, suivant le niveau du chantier, étaient inclinées vers le sud. A l'intérieur de l'église, un terrassement important a rehaussé le niveau du chantier jusqu'à celui du sol fini, à la même hauteur que le sol de l'église primitive. Ces remblais, composés de matériaux de démolition provenant des structures précédemment décrites et de terre remuée, sont encore partiellement en place au sud du sous-sol créé en 1968-1969[85].

La nouvelle église, à trois nefs, n'occupe pas beaucoup plus de surface que celle qui l'a précédée et a influencé son orientation. Au nord, elle s'étend sur l'ancien portique funéraire ou l'ancienne sacristie; à l'est, le nouveau sanctuaire polygonal recouvre l'ancienne abside; à l'ouest seulement, la nef a été agrandie de quelques mètres, ce qui devait peut-être compenser l'avant-choeur créé dans la partie orientale de la nef et délimité par le chancel, zone réservée au clergé. Le nouveau clocher (39) a été construit en premier et contre lui s'appuient les murs de la nef. Il s'inscrit presque entièrement dans l'angle nord-ouest de la nef, dont il occupe la première travée du bas-côté nord. Le plan de la nouvelle église reprend donc les proportions de l'ancienne, la nef primitive devenant la nef centrale, le collatéral sud recouvrant le clocher et le collatéral nord d'anciennes annexes.

Les fondations reposent en quelques endroits sur d'anciennes structures démolies. Ainsi le mur ouest(40) croise le mur gallo-romain du deuxième chantier (10), le mur sud (41) repose sur le mur du clocher (34), les épaulements (42 et 43) sur le mur oriental (2) et le sanctuaire (44) sur l'abside (28). Seul le mur nord (45) ne possède aucun support ancien. Les soubassements des piliers septentrionaux (46 et 47) se situent à l'emplacement du mur septentrional de l'ancienne nef (1), ceux du côté sud (48 à 50) reposent partiellement sur son mur méridional (3). Le chancel (51), entre les deux derniers piliers, repose sur le fond de l'ancien couloir (17), sur la niche (19-21), l'escalier (22-24), le remblai (31) et les tombes (t 47 et t 48).

Sur la fondation du chancel se trouvait un seuil (52), passage à travers cette barrière séparant la zone laïque de celle du choeur, réservée au clergé. Une photographie des fouilles de 1968-1969[86] montre encore le couronnement de démolition du chancel, de part et d'autre du seuil, à un niveau plus élevé. En revanche, dans le bas-côté sud, des dalles oblongues (53) reposent sur le fondement du chancel: il n'existait donc pas ici de barrière, mais une marche menant à un niveau surélevé devant l'autel latéral. Le choeur s'avançait donc uniquement dans l'espace de la nef centrale.

[82] *Cité à la note 80.*
[83] Liber donationum Altaeripae, *éd. Tremp, p. 232, texte no 210: "... pro vitreis fenestris ecclesie sue."*
[84] *Archives cantonales vaudoises, Ac 5bis, 156: "...fiat fenesra in sacristia et ferretur".*
[85] *Il est très difficile de situer chronologiquement ce paquet isolé, qui n'a pas pu être fouillé. Il pourrait tout aussi bien avoir été mis en place lors du premier chantier romain qu'en 1520.*
[86] *Photographie no 3.*

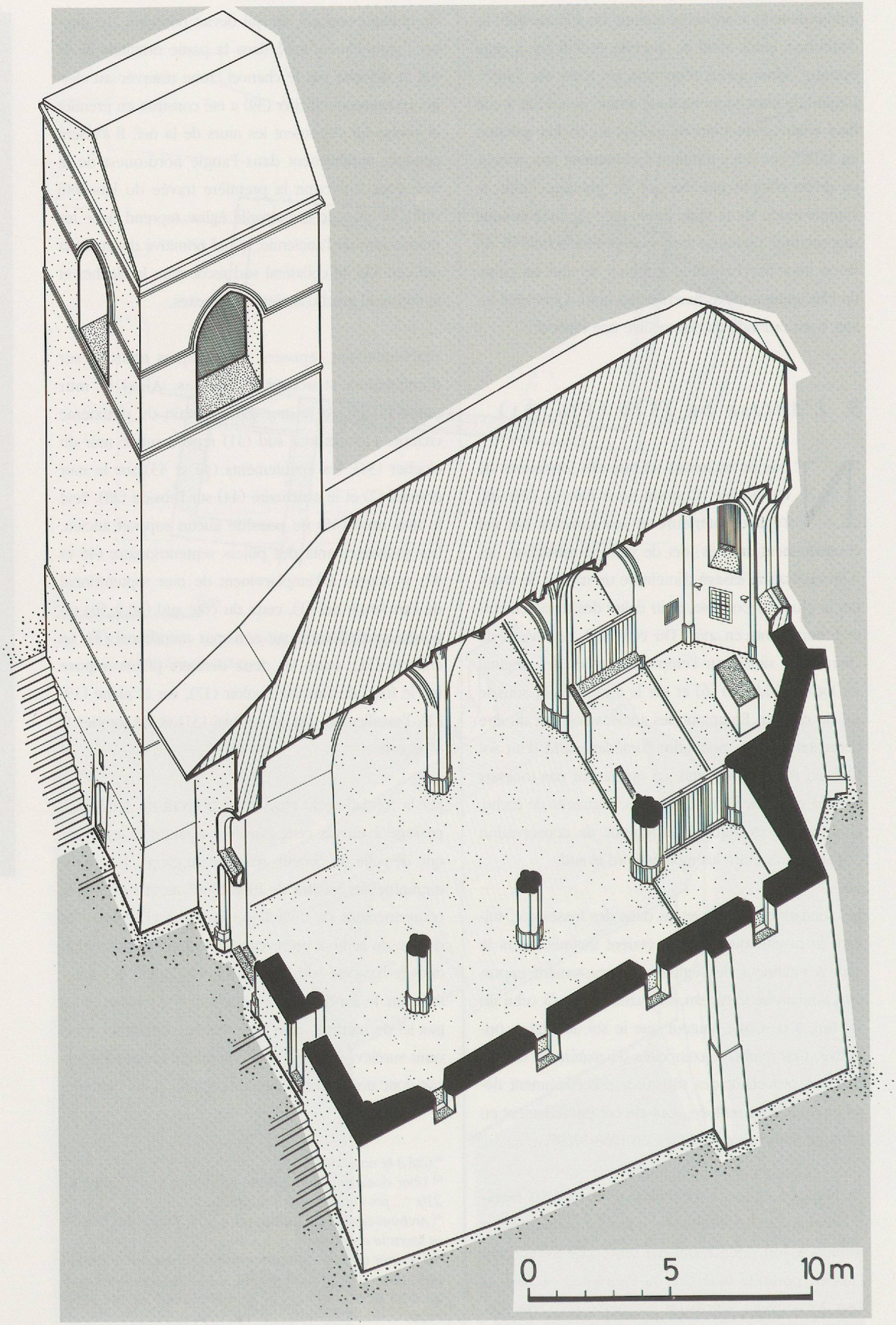


Fig. 51: Reconstitution de l'église de 1520. Echelle 1:200

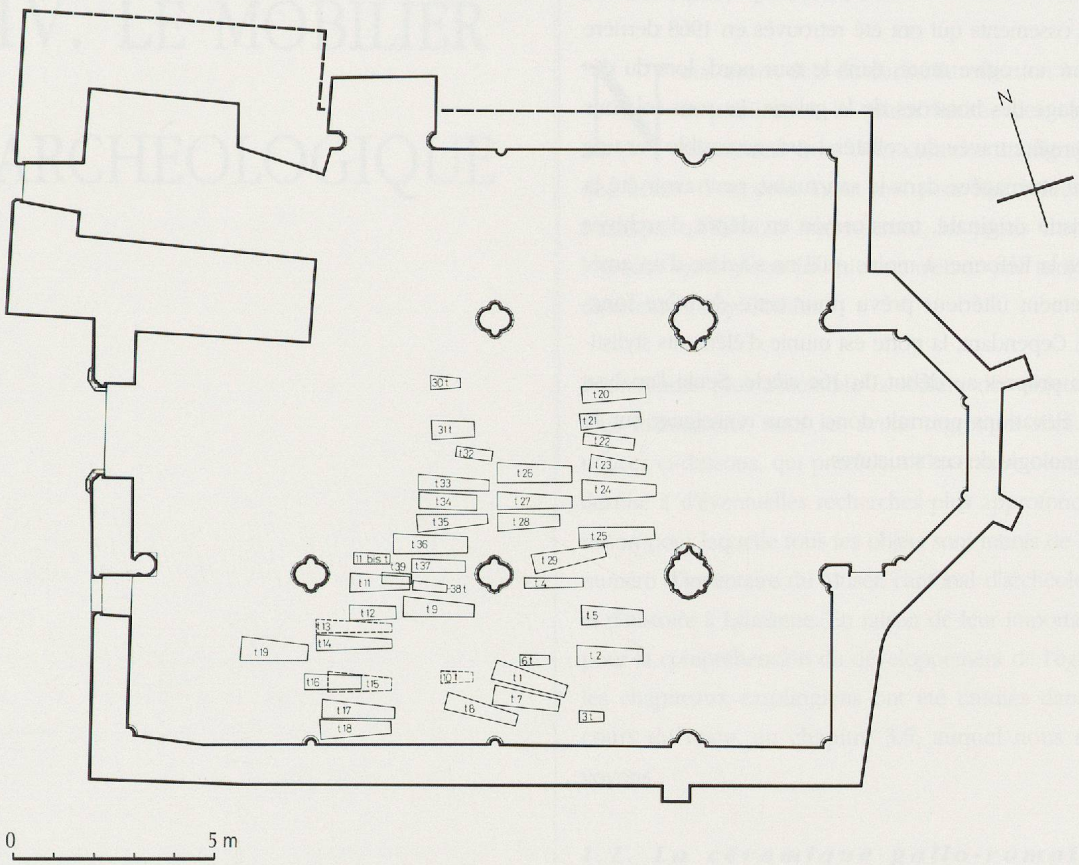


Fig. 52: Plan des tombes modernes dans l'église, dressé sur la base des documents de 1969. Echelle 1:200

Les fouilles menées à l'extérieur, du côté nord, ont fait apparaître une chapelle-ossuaire qui était située exactement au-dessus de l'extrados de la voûte de la chapelle de la seconde travée du bas-côté nord. Cet ossuaire était peut-être visible depuis la rue à travers un soupirail. Sa réalisation constitue en tout cas une utilisation judicieuse de la pente, superposant en hauteur ce que l'on ne pouvait pas étaler en surface. Il a été appuyé contre le clocher déjà existant et c'est contre lui qu'est bâti le mur nord de la nef. Si la distinction de ces phases chronologiques ne fait pas de doute, ces phases ne sont que des étapes successives du même chantier du début du 16e siècle. La coïncidence de l'ossuaire avec la chapelle sous-jacente pourrait faire attribuer cette dernière au vocable de saint Michel, cité avant la Réforme[87]. On sait en effet que l'archange tient dans le culte catholique le rôle de psychopompe attribué à Charon dans l'Antiquité. Nous avons constaté que l'ossuaire peut avoir été démoli longtemps après la Réforme, au 17e ou au 18e siècle[88].

[87] *E. Mottaz,* Dictionnaire, *vol. 2, p. 620.*
[88] *Rapport inédit de L. Auberson, déposé aux Archives des Monuments historiques (investigations de 1991).*

La maçonnerie de la nouvelle église est extrêmement disparate. Des pierres de calcaire, mais aussi quelques unes en tuf et en poudingue, sont disposées en assises irrégulières, à cause de leurs dimensions très diverses. Au sud, où les fondations ont été maçonnées sans appui à partir d'un niveau très bas, le parement du mur a été exécuté avec moins de soin à l'intérieur, où il devait finalement être recouvert d'un terrassement, qu'à l'extérieur où il restait visible.

Les différentes qualités de mortier utilisées montrent la grande quantité nécessitée par cet ouvrage élevé complètement à neuf: il n'a pas été possible aux maçons de maintenir une même qualité pour tout le chantier. Le mortier passe ainsi d'une teinte blanche sur les piliers à une couleur gris foncé pour le chancel et blanc-gris, avec des gravillons, pour le sanctuaire.

La voûte (54) qui couvrait un caveau enfoui sous le sanctuaire actuel et reprenant le volume restant de l'ancienne abside, est postérieure aux structures des deux sanctuaires. Il pourrait s'agir d'un ancien ossuaire où l'on aurait rassemblé les ossements dégagés lors

du chantier du 16e siècle. Ce sont peut-être ces mêmes ossements qui ont été retrouvés en 1968 derrière un arc en ogive muré, dans le mur nord, lors du démontage des boiseries de la galerie. Le sous-sol sous la dernière travée du collatéral sud, accessible par une porte aménagéee dans le sanctuaire, peut avoir été la sacristie originale, transformée en dépôt d'archives après la Réforme, à moins qu'il ne s'agisse d'un aménagement ultérieur prévu pour cette dernière fonction. Cependant, la porte est munie d'éléments stylistiques propres au début du 16e siècle. Seule l'analyse des élévations pourrait donc nous renseigner sur la chronologie de ces structures.

IV. Le mobilier archéologique

1. Interprétation

Nous avons déjà dit dans l'introduction à cette publication la valeur limitée des objets découverts hors d'un contexte stratigraphique défini. C'est donc avant tout pour leur valeur intrinsèque qu'ils nous intéresseront, les jalons chronologiques qu'ils nous fournissent n'étant pas toujours directement exploitables.

Pour rendre plus accessible la lecture des objets les plus intéressants, nous les avons regroupés dans les notices ci-dessous, qui précèdent l'inventaire complet, destiné à d'éventuelles recherches plus approfondies, raison pour laquelle tous les objets sont munis de leur numéro d'inventaire du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire à Lausanne. En raison de leur importance pour la compréhension du développement de l'église, les chapiteaux carolingiens ont été étudiés dans le cours du texte, au chapitre 3.5, auquel nous renvoyons.

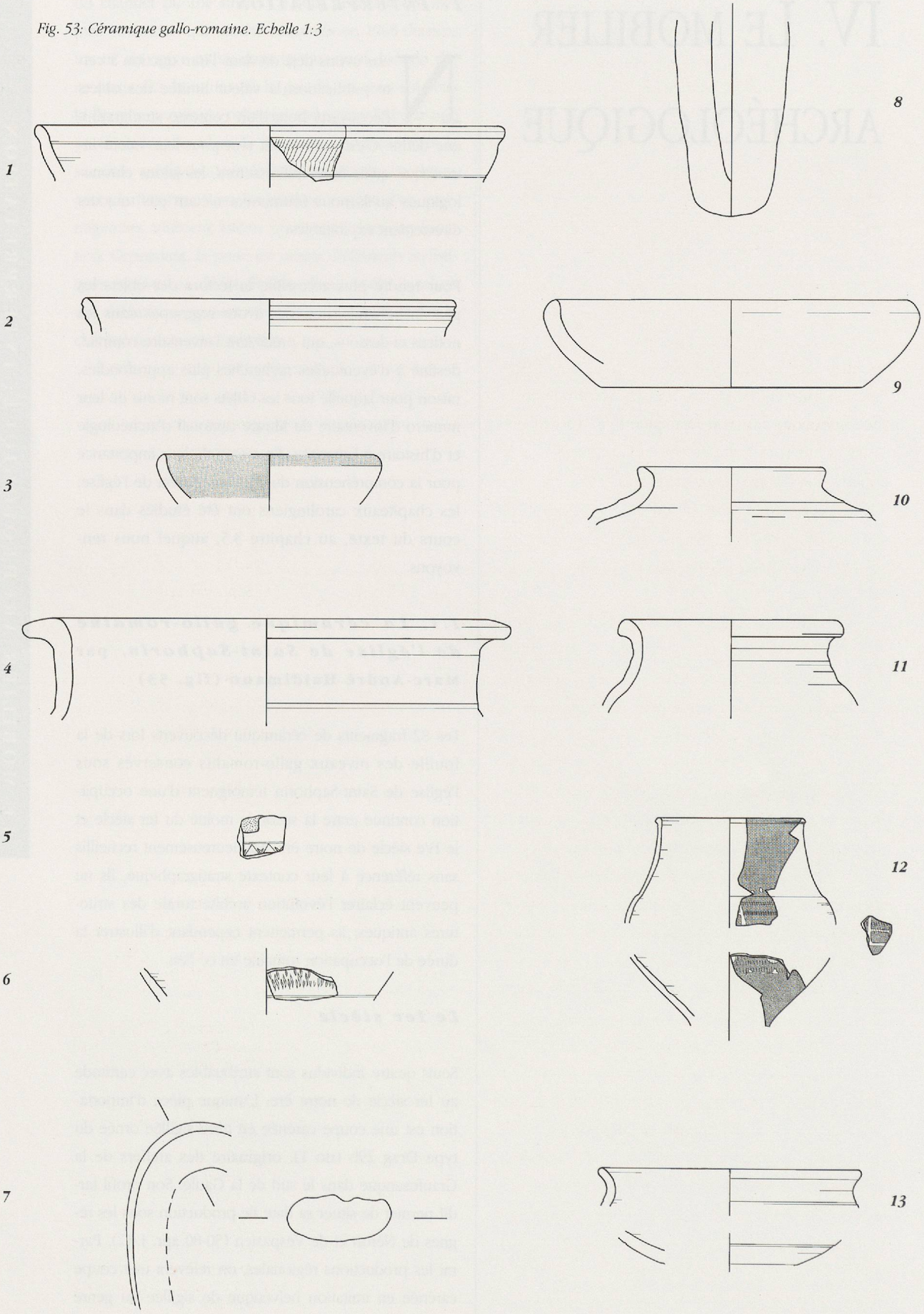
1.1. *La céramique gallo-romaine de l'église de Saint-Saphorin,* par Marc-André Haldimann (fig. 53)

Les 82 fragments de céramique découverts lors de la fouille des niveaux gallo-romains conservés sous l'église de Saint-Saphorin témoignent d'une occupation continue entre la seconde moitié du Ier siècle et le IVe siècle de notre ère. Malheureusement recueillis sans référence à leur contexte stratigraphique, ils ne peuvent éclairer l'évolution architecturale des structures antiques; ils permettent cependant d'illustrer la durée de l'occupation romaine en ce lieu.

Le Ier siècle

Seuls quatre individus sont attribuables avec certitude au Ier siècle de notre ère. L'unique pièce d'importation est une coupe carénée en terre sigillée ornée du type Drag 29b (no 1), originaire des ateliers de la Graufesenque dans le sud de la Gaule. Son profil tardif permet de situer sa date de production sous les règnes de Néron et de Vespasien (50-80 apr. J.-C.). Parmi les productions régionales, on relèvera une coupe carénée en imitation helvétique de sigillée du genre Drack 21 (no 2) ainsi qu'un plat à enduit interne rouge

Fig. 53: Céramique gallo-romaine. Echelle 1:3



pompéien (no 3). La céramique culinaire n'est représentée que par un unique pot à paroi rectiligne verticale du type Paunier 662 (no 4), signalé dans des niveaux de la seconde moitié du Ier siècle à Genève[89].

En l'absence de tout autre élément, on retiendra la présence de la forme Drag 29b qui fournit -sous toutes réserves- un *terminus post quem* dans la seconde moitié du Ier siècle pour le début de l'occupation du site.

Les IIe et IIIe siècles

La majorité du mobilier découvert se rattache à cette période. Les importations sont toujours aussi rares: seul un fragment de sigillée appartenant à une coupe hémisphérique du type Dragendorff 37 (no 5) provient de l'est de la Gaule. Les oves triangulaires dépourvus de bâtonnets qui forment la partie supérieure de son décor sont caractéristiques des productions du potier Cibisus qui a exercé son art au sein de l'atelier d'Ittenweiler pendant la seconde moitié du IIe siècle[90].

La céramique à revêtement argileux est la catégorie la plus nombreuse; elle est représentée essentiellement par des gobelets ovoïdes ou tulipiformes tels le no 6, tous malheureusement très fragmentaires. Leur décor, guilloché ou cannelé, n'est guère varié.

Seules des amphores à sauces de poissons macérés (*garum*) sont attestées à Saint-Saphorin. L'anse bifide no 7 est révélatrice de la présence d'une amphore Dressel 9 similis, originaire de la moyenne vallée du Rhône, alors que le fond no 8 appartient au type Beltran IIA, originaire de la Péninsule ibérique. Utilisés dès l'époque augustéenne, ces conteneurs se raréfient dans le courant du IIe siècle pour disparaître au siècle suivant.

Les céramiques culinaires sont mieux documentées pour cette période. L'écuelle no 9 est dotée d'un engobe orange fortement micacé qui l'apparente à la "Bronzierte Ware", d'un usage courant tant sur le Plateau suisse que le long de la vallée du Rhône[91]. Parmi les formes hautes à pâte grise, relevons un pot à col cintré et à la panse ornée de godrons (no 10), dont l'apparition est signalée à la fin du Ier siècle; il est particulièrement fréquent à Genève et à Lousonna-Vidy aux IIe et IIIe siècles de notre ère[92]. Quant au pot ovoïde à col annelé (no 11), il appartient sans conteste à la forme culinaire la plus usuelle en Suisse occidentale pendant le Haut-Empire[93]. Plusieurs fonds et panses de cruches ainsi qu'un fragment de mortier à collerette complètent cet ensemble qui reflète un vaisselier fréquemment rencontré dans les horizons d'abandon consécutifs aux troubles induits par les invasions germaniques de la seconde moitié du IIIe siècle.

La fin du IIIe siècle et le IVe siècle

Les trois individus attribuables à cette période attestent la reconstruction ou la pérennité de l'habitat romain pendant le Bas-Empire. La céramique à revêtement argileux est représentée par un gobelet métallescent du type Niederbieber 33 (no 12) dont l'ornementation, composée de motifs géométriques et d'une inscription en barbotine blanche apposée au pinceau, permet d'assurer sa provenance de Trèves. La recherche actuelle situe les débuts de cette production trévire dans la seconde moitié du IIIe siècle; elle perdure pendant la première moitié du IVe siècle avant de décliner[94]. Sa présence à Saint-Saphorin est à souligner car elle constitue, en compagnie de Martigny (VS), la limite occidentale de sa diffusion. Une jatte carénée du type Paunier 393 accompagne ce gobelet; bien attestée à Genève mais aussi à Yverdon (VD), sa diffusion débute au IVe siècle et se prolonge au moins jusque dans la seconde moitié du Ve siècle[95]. Un fragment de marmite en pierre ollaire complète ce modeste éventail.

[89] *Genève, Paunier 1981, p. 95, 98 et nos 662-663. La fouille récente des Rues-Basses (GE) confirme l'apparition de cette forme dans le courant de la seconde moitié du Ier siècle.*

[90] *Largement diffusé en Suisse orientale, ce potier est plus rare en Suisse occidentale; il est pourtant attesté à Laufen-Müschhag (BE) et à Martigny (VS). Pour Laufen-Müschhag, voir S. Martin-Kilcher 1980, pl. 11, 5 et 12, 3; la découverte de Martigny est inédite.*

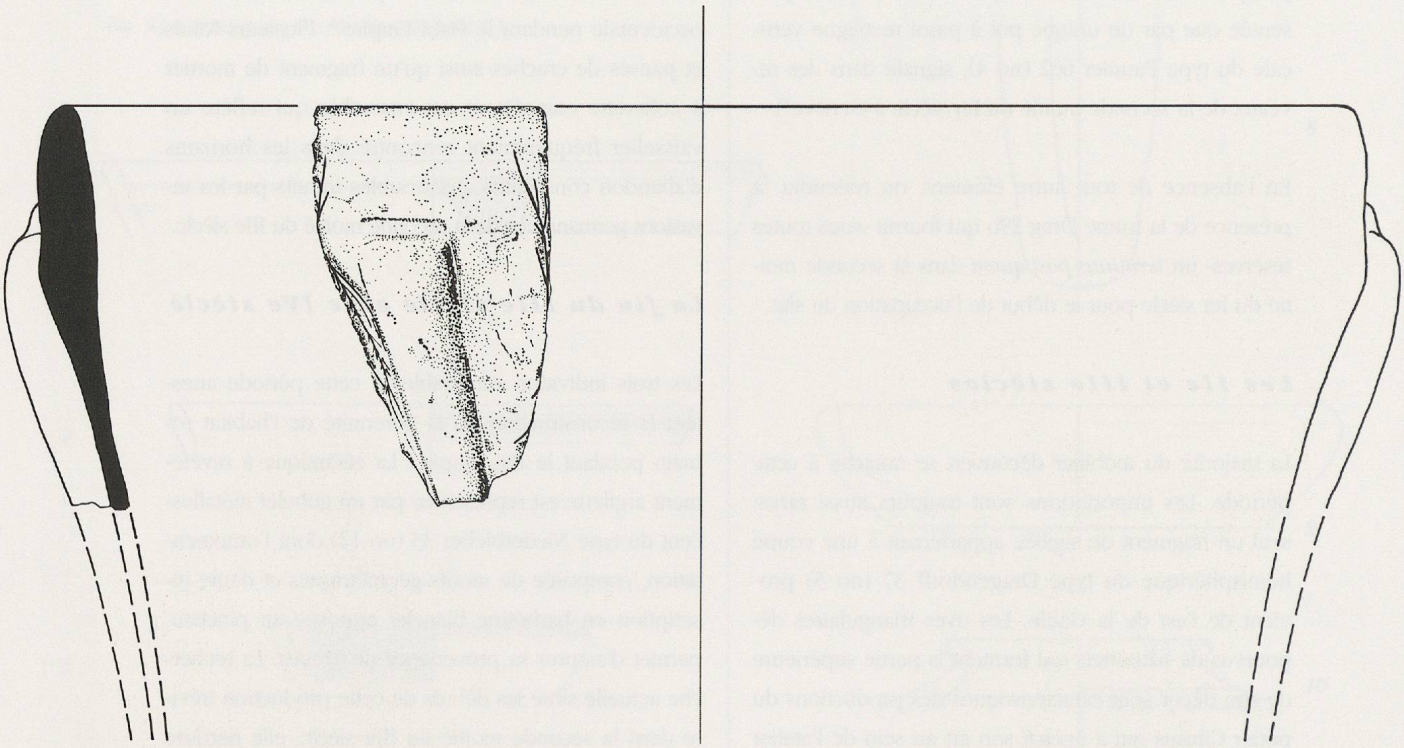
[91] *Pour le Plateau suisse: Avenches, Castella 1987, nos 257-259: 140-180 après J.-C; Genève: Haldimann 1986, mémoire de licence à paraître, no 114: IIIe siècle; Lyon: Desbat* et al. *1979, pl. XI, no 11: 150-200 après J.-C.*

[92] *Genève: Paunier 1981, no 684; Lousonna-Vidy: Paunier* et al. *1983, nos 139-141: 150-250 après J.-C; Avenches: Castella 1987, no 164: Flaviens-Antonin.*

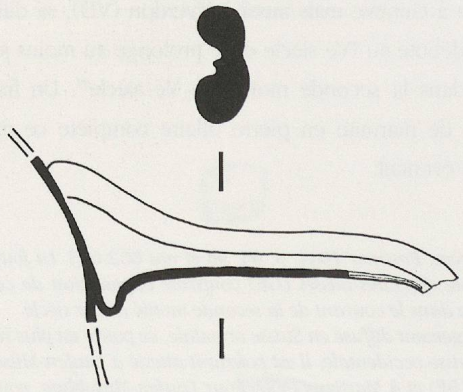
[93] *Par à exemple à Genève: Paunier 1981, no 610; Lousonna-Vidy: Paunier* et al. *1983, no 124: IIe siècle.*

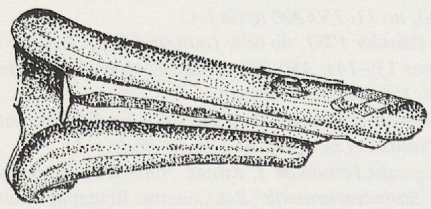
[94] *Voir à ce sujet l'étude de S. Künzl, "Untersuchungen zur römischen Barbotinekeramik",* Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta *XXVII/XXVIII, Augst 1990, p. 35-46.*

[95] *Cette forme est encore présente dans un horizon inédit de la seconde moitié du Ve siècle fouillé sous la cathédrale de Saint-Pierre à Genève. Voir K. Roth-Rubi, "Zur spätrömischen Keramik von Yverdon",* Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte, *37, 1980, 3, pp. 149-197.*

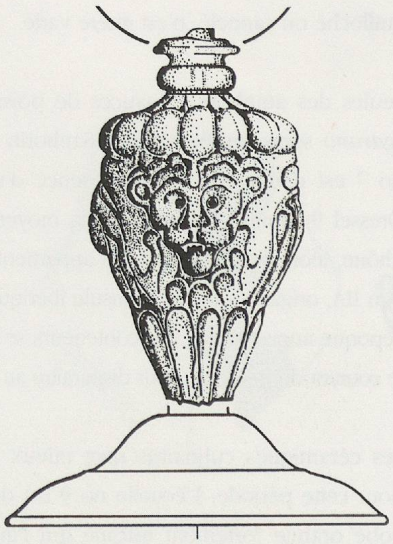


a





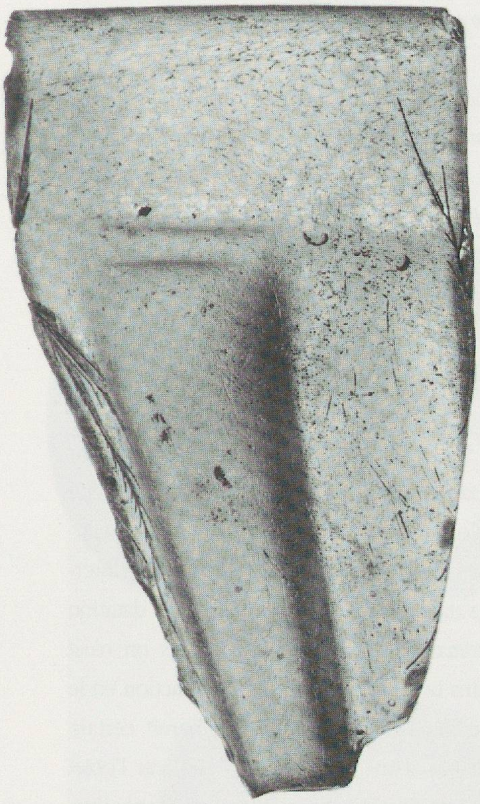
b



c

Fig. 54: Verres
a. Bol côtelé, numéro 7120-1
b. Anse, numéro 7118-1
c. Jambe de verre à pied, numéro 7119-1

Dessins: échelle 1:1
Photographies: échelle 2:1



a

c

b

Recueilli sans contexte stratigraphique précis, le mobilier gallo-romain de Saint-Saphorin ne peut malheureusement aider à suivre l'évolution des structures mises au jour. Même si son faible volume n'offre qu'une vision partielle et ne permet pas de résoudre avec certitude les débuts de l'occupation romaine à Saint-Saphorin, il illustre néanmoins la permanence de l'édifice antique pendant le Bas-Empire qui, comme pour la plupart des établissements romains explorés dans le bassin lémanique, se maintient pendant tout le IVe siècle, voire même au-delà[96].

1.2. Notice sur les verres gallo-romains, par Françoise Bonnet (fig. 54)

Un seul des fragments peut être attribué de façon certaine à une forme connue, le bol côtelé (numéro 7120-1; *fig. 54.a*). Les bols côtelés sont très répandus dans toute la partie occidentale de l'Empire romain, depuis l'époque augustéenne jusqu'à la fin du 1er siècle après J.-C. Les bols polychromes, millefiori ou marbrés, et les bols monochromes bleus outremer ou jaunes abondent dans la phase ancienne, alors qu'à partir du milieu du 1er siècle, les bols de couleur naturelle bleu-vert représentent, et de loin, la majorité de la production. Le bol de Saint-Saphorin est de forme profonde[97], l'unique forme encore en vigueur dans la seconde moitié du siècle; sa couleur est naturelle, le polissage mal achevé du bord extérieur et les caractéristiques de la côte le font dater de cette dernière période[98].

L'anse (numéro 7118-1, *fig. 54.b*) peut exister sur des flacons ou des bouteilles de formes variées. La couleur bleu outremer qui est la sienne est fréquente pour les récipients soufflés du 1er siècle après J.-C. Le fragment de fond (numéro 7123-2) et le tesson de panse (numéro 7121-1) proviennent de petits flacons ou de balsamaires, peut-être d'aryballes (balsamaires à panse sphérique comportant deux anses rappelant la forme de dauphins) en usage du milieu du 1er siècle au 2e siècle après J.-C.

1.3. Autres objets gallo-romains, trouvailles anciennes de la commune de Saint-Saphorin par Laurent Auberson

Les citations des notices proviennent du catalogue du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire à Lausanne.

No 170. "*Tête mutilée de jeune homme*, en calcaire jurassique, trouvée dans les restes de constructions romaines lors de la construction de la nouvelle route à St-Saphorin." Cette tête, environ de grandeur nature, entrée en 1829 au musée, n'a pas pu y être observée.

No 171 (*fig. 55*). "*Ornement en bronze* qui peut avoir été fixé à la partie supérieure d'un étendard ou insigne militaire." Telle est la description donnée par le catalogue du musée de cet objet acquis en 1844, dont l'interprétation et la datation sont très douteuses. La datation à l'époque romaine n'est pas assurée, mais on n'est guère aidé dans la compréhension de sa fonction en le situant à une période plus récente. Il paraît certain qu'il ne s'agit pas d'une enseigne militaire, car l'objet ne présente ni de fixation du *vexillum*, ni de phalère, ni de figuration animale ou de symbole astrologique, ni de tablette portant le nom du corps de troupe. Une enseigne ne peut pas n'avoir comporté aucun de ces éléments. L'ornement de roue de char doit aussi être écarté, car ce type d'objets ne présente jamais cette forme. L'objet a été manifestement conçu pour être fixé dans une pièce de bois, mais nous devons renoncer à proposer une interprétation[99]. Longueur: 24,5 cm.

No 172 (*fig. 56*). *Clef en fer à poignée en bronze* terminée par une tête de lion, longue de 12,5 cm au total, trouvée avec l'objet précédent. Cette pièce, publiée par A. Leibundgut[100], est d'un type courant en Suisse occidentale.

No 173. *Plaque rectangulaire en marbre,* trouvée avec les objets précédents. Dimensions 13,5 x 9,4 x 1,0 cm; les arêtes, sur une des faces, sont taillées en biseau. La fonction de cet objet est impossible à déterminer (base de statuette ?).

[96] *Cette pérennité a entre autres été mise en évidence à Vandoeuvres GE, Pully VD et Montreux-Baugy VD. Pour Vandoeuvres: J. Terrier 1991; Pully: D. Weidmann, "La villa romaine du Prieuré à Pully VD"; Montreux-Baugy: J. Morel, "Montreux-Baugy VD, la villa romaine. Fouilles 1987."*

[97] *Il s'agit de la forme Isings 3b.*

[98] *A propos du lien entre la qualité du travail et la chronologie des bols côtelés, voir L. Berger,* Römische Gläser aus Vindonissa, *Basel, 1960.*

[99] *L'objet a été soumis pour examen à M. Daniel Paunier, professeur d'archéologie provinciale-romaine à l'Université de Lausanne, dont les renseignements nous ont été précieux. Qu'il soit ici remercié de son aimable collaboration.*

[100] *Voir Leibundgut,* Bronzen, *p. 128, pl. 159.*

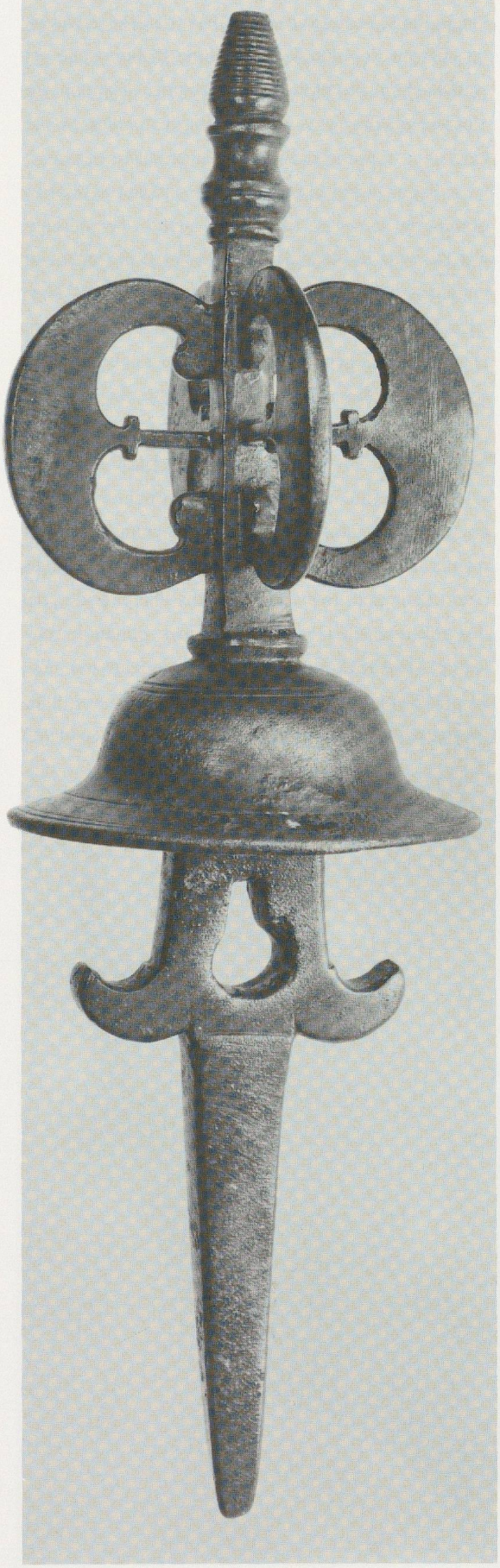


Fig. 55: Ornement en bronze

Fig. 56: Clef en bronze et en fer

No 289 (*fig. 57*). *Petite corne d'abondance en bronze,* longue de 9,4 cm, trouvée en 1854 "dans les environs du château de Glérolles". La corne d'abondance est généralement un attribut de la Fortune, de Junon, de Mercure ou des Lares. On est tenté naturellement de faire ici le rapprochement avec la première déesse, à laquelle un autel a été consacré à Saint-Saphorin. Comme la corne, de très bonne facture, ne présente pas de trace de fixation, elle doit avoir été un objet votif isolé, dont la présence s'expliquerait très bien dans le contexte religieux antique de Saint-Saphorin. D'une manière générale, les sanctuaires gallo-romains sont abondamment dotés en objets votifs de bronze.

No 2900 (*fig. 58*). *Statuette en bronze,* haute de 13 cm sans la base (qui est probablement d'origine), trouvée en 1846, représentant un personnage drapé tenant un manuscrit en rouleau dans la main gauche. Il s'agit d'une figuration, très courante dans l'Empire, de l'un des trois types de Génies domestiques, portant le rouleau et, dans la droite, une patère (manquant ici). Cette pièce est de qualité nettement supérieure à la moyenne des bronzes gallo-romains, ce qui, pour A.

Fig. 58: Statuette de divinité domestique en bronze

Fig. 57: Corne d'abondance en bronze

Leibundgut[101], met en doute la possibilité d'une production locale. La coiffure, de type "hadrianique", peut faire dater la statuette du milieu du 2e siècle. Elle aurait été trouvée dans les ruines du lieu-dit En Murez, que nous avons déjà décrites et où nous reconstituons un temple gallo-romain. La statuette peut constituer un dépôt votif, renforçant ainsi cette interprétation.

No 1346 (Collection Troyon) (*fig. 59*). *Main en marbre* blanc de facture très soignée, dont les doigts sont cassés, trouvée dans des ruines avec la statuette décrite ci-dessus. Cette main, probablement une main d'enfant puisqu'elle ne mesure que 6,8 cm dans sa plus grande largeur, doit certainement appartenir également à un objet d'importation.

1.4. Notice sur les verres médiévaux et modernes, par Françoise Bonnet

Le fragment numéro 7119-1 (*fig. 54c*) illustre la jambe stéréotypée d'une grande variété de verres à pied dont les coupes sont souvent richement décorées, émaillées ou peintes. Le pied est généralement en forme de disque plat à bord replié. Ce type de jambe en balustre, orné des deux faces de lion caractéristiques, provient soit réellement de Venise, soit d'un des nombreux ateliers qui produisaient, en Allemagne du sud, en Belgique ou en Angleterre, le verre dit "façon de Venise". Il date de la deuxième moitié du 16e ou du début du 17e siècle. Notre fragment sort apparemment du même moule qu'un verre trouvé au château de Valangin (inv. 4836 A), dont la coupe est malheureusement aussi perdue[102].

Le fragment numéro 7123-1 est un fragment du bouton sphérique qui ornait une jambe de verre à pied. Ce type de bouton est fréquent aux 15e et 16e siècle. Il est ici en "Waldglas", dit aussi verre de fougère.

[101] Ibid., *p. 39, p. 38-39.*
[102] *F. Dreier, "Glasveredelung in Venedig". R. Glatz,* Hohlglasfunde der Region Biel, *p. 43-44 et fig. 43-45.*

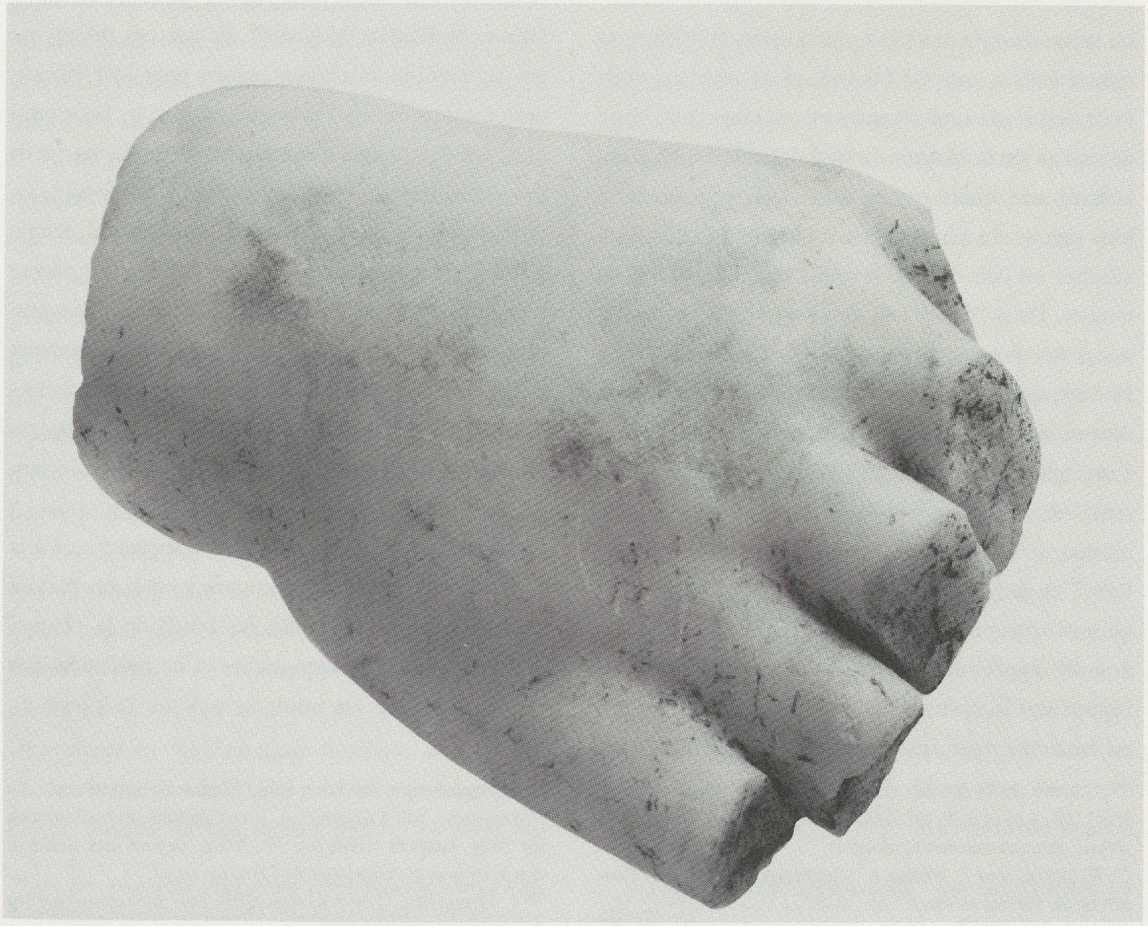


Fig. 59: Main en marbre

1.5. Un brassard à crans de l'époque bernoise. Etat de la question sur un objet de fonction énigmatique, par Gabriele Keck et Laurent Auberson

No ST69/8970-21 (*fig. 60*)

Désignation: Brassard à crans, à usage funéraire ou médical.

Matière: Bronze, cuir, ficelle de lin.

Description: Dimensions de la plaque 7,0/6,0 cm. L'objet présente une forme rectangulaire bombée, constituée par deux plaques de tôle de bronze enserrant un morceau de cuir, le tout fixé par des ficelles. La plaque est percée d'une double rangée de fentes dont l'orientation change de l'une à l'autre. Sur la face inférieure sont visibles des extrémités de ficelles de lin, recouvertes d'un matériau organique très fin, difficile à identifier (peut-être un cuir fin). La disposition des fentes montre qu'elles servaient à loger des crochets qui sont, circonstance rare, encore partiellement conservés et étaient autrefois fixés à l'extrémité de courroies partant de chacun des côtés de la plaque.

Ce genre d'objets, dont la technique de fabrication est caractéristique, est peu fréquent et ne provient, dans l'état actuel de nos connaissances, que d'une zone s'étendant de la Moravie au sud de l'Allemagne et au Léman, sans qu'on puisse déceler de concentration plus précise. La plupart de ces plaques métalliques à attaches en cuir ont été révélées par des fouilles de tombes. Dans l'état actuel de la question, les découvertes les plus nombreuses sont localisées en Suisse. L'inventaire complet peut être rapidement dressé. Les sites suivants en ont livré un exemplaire: Liestal (Bâle-Campagne), Saint-Pierre de Porrentruy (Jura)[103], St. Verena à Risch (Zoug)[104], St. Peter am Bach (église dominicaine de Schwyz)[105], ainsi que les églises de Saint-Prex[106] et de Saint-Saphorin. Le cimetière réformé établi sur l'ancien cloître de la cathédrale de Lausanne en a révélé deux[107]. En Allemagne du sud, le cimetière de l'église St. Ulrich et Afra à Augsbourg[108] tient une place éminente avec ses quatorze pièces, découvertes

Fig. 60: Brassard à fentes. Echelle 1:1

pour la plupart dans des tombes perturbées. Enfin, six plaques proviennent du caveau funéraire aménagé au début du 17e siècle dans l'église Saint-Wenceslas à Opava en Bohême-Moravie[109]. Toutes ces pièces ont en commun les matériaux utilisés pour leur fabrication, à savoir la tôle de bronze et le cuir. Les exemples présentent quelques variations de forme, mais procèdent tous du même principe. A Augsbourg, on peut distinguer deux modes de fabrication: à plaque simple percée de deux rangées de fentes, ou à plaque servant de support à deux languettes métalliques percées de fentes. Ce dernier mode est le plus fréquent en Suisse. Seul l'exemplaire de Porrentruy présente une tôle simple. La trouvaille de Schwyz montre une variante apparemment unique, avec une seule languette percée appliquée sur la plaque-support. A Saint-Saphorin, les languettes n'ont pas été fixées à la plaque au moyen de rivets comme c'est le cas partout ailleurs, mais avec des fils; les bords de la plaque-support sont simplement repliés et ne présentent pas de décor gravé au poinçon comme la pièce de Schwyz.

[103] *J. Sarott et W. Stöckli, "L'église de Saint-Pierre à Porrentruy", pp. 126 et 128. La désignation de l'objet comme "médiéval" est naturellement caduque.*

[104] *W. Stöckli und F. Wadsack, "Zur Baugeschichte der Pfarrkirche St. Verena in Risch", pp. 36-37.*

[105] *A. Cueni, "Die Bestattungen in der Kirche des Dominikanerinnen-Klosters St. Peter am Bach in Schwyz", pp. 127-133.*

[106] *P. Eggenberger, Ph. Jaton* et al., L'église de Saint-Prex.

[107] Lausanne, rue Vuillermet 6. Investigations archéologiques en 1989. *Rapport inédit par Ph. Jaton, déposé aux archives des Monuments historiques de l'Etat de Vaud.*

[108] *I. Fingerlin: "Die frühneuzeitlichen Bestattungen im Kreuzgang", pp. 502-507.*

[109] *Référence dans I. Fingerlin, art. cit.*

La fonction de ces objets ne peut être appréhendée que par des conjectures. Dans quelques cas nous disposons du moins d'un contexte archéologique suffisant. Les exemplaires de Saint-Prex, Risch et Schwyz ont tous été trouvés fixés sur l'humérus gauche du défunt. Des deux tombes de Lausanne, l'une portait le brassard à droite, l'autre à gauche. A Augsbourg, l'un des brassards a été trouvé *in situ* sous le coude droit d'un individu, mais tous les autres ont été déplacés dans les remblais des inhumations successives. Sur l'échantillon dont nous disposons semble donc se dessiner une tendance en faveur du port au bras gauche. Dans le cas de Schwyz, nous avons le rare privilège de connaître nommément l'individu inhumé, grâce aux indications de la chronique du cloître. Il s'agit de Ludovicus Hahn a Sancta Rosa, originaire de Souabe, dont la biographie nous apprend qu'il exerça une fonction de père confesseur dans le couvent de moniales, où il jouissait d'une grande considération. Son décès à l'âge de 87 ans en 1733 nous fournit un *terminus ante quem* pour la fabrication du brassard de Schwyz. Ce religieux venu de l'Allemagne méridionale a atteint un âge très avancé, mais l'étude anthropologique de l'individu n'a décelé aucune fracture, lésion ou autre pathologie au bras gauche, qui auraient nécessité la fixation d'un brassard à usage médical. A Saint-Prex, Lausanne et Risch, l'objet a été trouvé dans la même position. La répétition de cet emplacement nous permet de dire que ces objets ont été conçus en vue d'une fixation au bras, dont la tôle épouse la courbure. La fixation se faisait au moyen de crochets métalliques terminant des courroies en cuir et s'engageant dans les fentes du support. Les découvertes faites dans notre pays permettent dans tous les cas de rejeter l'interprétation comme élément de ceinture qu'en donnait I. Fingerlin[110]. La question de l'interprétation de ces objets n'a pas trouvé jusqu'à ce jour de réponse satisfaisante. Une tentative d'explication les met en relation avec la médecine populaire[111], tandis qu'une autre met en évidence la coutume du dépôt funéraire, reliquat de superstition[112]. Il n'est pas possible de dire si les brassards ont été confectionnés exclusivement en vue d'un usage funéraire. La seule certitude est que la totalité des exemplaires connus ont été découverts sur des tombes intactes ou dans des contextes de cimetières. Si l'on admet qu'il s'agit de dépôts funéraires, il y a lieu d'être surpris par l'utilisation de matériaux solides tels que le bronze et le cuir, et par la présence de décor, sur certaines pièces d'Augsbourg notamment. La qualité de l'assemblage et du système de fixation laisse plutôt penser à un objet conçu en vue d'une utilisation de longue durée et ne se justifie guère pour une destination exclusivement funéraire. La possibilité de régler la pression sur le bras est un argument supplémentaire en faveur d'une utilisation réelle du vivant du porteur. Dans le cas de Saint-Saphorin, on peut même penser à une réparation de fortune, la ficelle remplaçant un élément de cuir défectueux.

La faible densité des trouvailles dans une aire géographique étendue fait penser à un objet réservé à une catégorie restreinte de personnes. Les exemples de Schwyz et d'Augsbourg, par la connaissance de l'individu dans le premier cas et par la situation des tombes dans le cloître baroque dans le second cas, montrent bien la position privilégiée occupée par ces personnes. En terre réformée, les brassards sont également liés à des inhumations intérieures aux églises, sauf dans le cas de Lausanne, où elles proviennent du cimetière qui a succédé au cloître démoli de la cathédrale. Si une relation à l'état ecclésiastique peut être évoquée sur la base de l'exemple de Schwyz, il paraît audacieux d'en tirer une règle générale, ce d'autant plus que les objets ne sont pas limités à une aire confessionnelle.

Le fait que ces brassards aient été portés non seulement du vivant des individus, mais également après la mort leur confère une signification importante, témoin de l'attachement dont ils étaient l'objet. En l'absence d'arguments anthropologiques en faveur d'une fonction thérapeutique, on peut penser que la courroie bien serrée contre le bras devait tenir un objet. I. Fingerlin[113] cite une coutume du 17e siècle, selon laquelle on se protégeait de l'indigence en mangeant à moitié un morceau de pain et un morceau de sel, laissant l'autre moitié sous le bras d'un défunt. Mais si les brassards avaient simplement un rapport avec cette coutume, ils auraient présenté un système de fixation

[110] *Art. cit. Toutes les indications concernant la chronologie fournies par cette publication restent naturellement valables.*
[111] *A. Cueni, "Die Bestattungen..."*
[112] *I. Fingerlin, "Die frühneuzeitlichen Bestattungen im Kreuzgang".*
[113] *"Die frühneuzeitlichen Bestattungen...", p. 507.*

plus fruste. De plus, il ne pourrait s'agir d'une coutume funéraire très répandue et enracinée dans la croyance populaire, à cause de la faible fréquence des découvertes archéologiques. Bien que l'individu de Schwyz soit originaire de l'Allemagne du sud, zone de la plus forte concentration des brassards, la carte de répartition nous empêche de croire à une coutume funéraire régionale. Quant à une fonction thérapeutique, s'inscrivant dans le cadre d'une médecine populaire, elle ne se justifie que si l'on admet le port du brassard du vivant de l'individu. On peut supposer par exemple que les brassards aient servi à protéger le corps du mauvais sort au moyen d'herbes, de racines ou de poudres aux vertus prétendument magiques, de matériaux rendus salutaires par le contact avec des reliques de saints vénérés, ou de tissus imbibés d'huile ou d'eau bénite. Les dix-septième et dix-huitième siècles se signalent précisément par une production innombrable de recettes en tous genres contre la maladie et le mauvais sort[114]. Dans cette interprétation, il est intéressant de noter que le mode d'assemblage des brassards laissait en tout temps la possibilité de renouveler le matériau thérapeutique. Les restes de textiles découverts sur la partie inférieure des pièces de Saint-Saphorin, Schwyz et de quelques exemplaires d'Augsbourg acquièrent ainsi une signification toute particulière, pour autant qu'il ne s'agisse pas simplement de restes du linceul. Comme les brassards étaient laissés aux défunts dans leur tombe, ils doivent avoir possédé, de même que le matériau qu'ils tenaient, une valeur si importante aux yeux des hommes qui les portaient que ceux-ci ne pouvaient imaginer se lancer dans leur dernier voyage sans être muni de cette précieuse amulette. Sur la base de ce qui précède, nous pouvons proposer une datation au 17e ou dans la première moitié du 18e siècle.

L'interprétation que nous donnons ne prétend pas avoir une valeur définitive, mais seulement fournir un état de la question mettant en évidence les constantes. Elle est susceptible d'être affinée au gré de nouvelles découvertes. Il y a tout lieu de croire qu'en raison du peu d'intérêt souvent manifesté autrefois pour la fouille de tombes d'époque post-médiévale, notre vision de la répartition des brassards est tout à fait partielle, voire même faussée, accordant un poids prépondérant à quelques sites, alors que le facteur déterminant de cette répartition reste peut-être encore l'aléatoire des découvertes archéologiques.

1.6. Un bouton commémoratif en laiton, par Laurent Auberson et Werner Stöckli

No ST69/8968-2 (*fig. 61*)
Désignation: Bouton commémoratif.
Matière: Laiton.
Dimension: ø 2.1 cm.
Description: Les deux faces sont ornées de bas reliefs. Avers: homme debout avec, dans la main droite, une bouteille, dans la main gauche, un fossoir à deux berles. Le revers porte l'inscription suivante:

ALS DEMUTH WEINT UND HOCHMUTH LACHT
DA WARD DER SCHWEIZERBUND GEMACHT

Ce bouton unique en son genre, quoique de facture assez récente, mérite une description approfondie. Tout d'abord la devise en belles capitales, qui ne peuvent guère remonter avant le 19e siècle, est intéressante parce qu'elle est la transcription exacte de celle qui ornait la façade de l'ancien arsenal de Berne; ce prototype date peut-être de 1638, mais certainement entre 1602 et 1675[115]. Contrairement au revers, la figure de l'avers a une allure beaucoup plus locale, puisqu'elle représente un vigneron dans un costume typique dès la Restauration. Le vigneron est muni d'un fossoir à deux berles, outil d'origine très ancienne et courant jusqu'à nos jours. Ces éléments de l'avers sont naturellement déterminants pour la datation. Si l'on veut les mettre en relation avec l'inscription du revers,

[114] *A. Dettling, "Aus dem Arzneibuch des Landamanns Michael Schorno von Schwyz". A. Hauser,* Was für ein Leben. *M. Brauneck,* Religiöse Volkskunst.

[115] *L'étude sur l'ancien arsenal de Berne se trouve dans l'ouvrage de Paul Hofer,* Die Staatsbauten der Stadt Bern, *pp. 202-223, en particulier pp. 217-219 pour ses peintures murales qui nous intéressent ici. La date de 1602 est celle de l'achèvement de l'aile dont la façade était ornée de peintures, l'un des groupes montrant les trois Suisses surmontés de cette devise; la date de 1638 est celle d'une mention d'archives (travail du peintre); 1675 voit la première transcription du texte dans un livre (Philipp Andreas Oldenburger,* Thesaurus rerum publicarum, Pars tertia, *Genève, 1675, p. 859). Cette référence nous a été fournie par M. le Professeur Hans Trümpy de l'Université de Bâle, que nous remercions ici. Notons au passage que la mention du nom de "Suisse" est encore rare à l'intérieur même de la Confédération au début du 17e siècle et qu'elle commence en effet à se répandre dès la guerre de Trente Ans.*

Fig. 61. Bouton en bronze. Agrandi environ 3 fois.

on peut suggérer que cette association se situe à une époque-clef de l'histoire de la Confédération, où l'on a renforcé par des devises et des fêtes patriotiques des liens confédéraux encore bien fragiles et récemment éprouvés. Deux dates importantes entrent ici en considération, 1815 et 1848; le dessin du costume nous fait plutôt pencher pour la seconde. Même si cette datation n'est pas une certitude, l'objet doit être situé dans un contexte de renouveau de la Confédération.

Quant à la tradition du port des boutons commémoratifs, et patriotiques en particulier, elle paraît remonter à la Révolution française[116]. A ce titre de révolutionnaires ils doivent d'avoir été interdits, ce qui a donné lieu à des incidents. C'est peut-être en souvenir lointain et inconscient de ce caractère clandestin que le bouton de Saint-Saphorin porte sur l'avers, visible, une figure innocente, tandis que l'inscription restait cachée contre le vêtement. Sur le porteur de ce bouton, nous sommes réduits à des hypothèses. La date exclut la possibilité d'un patricien bernois d'avant 1798; pour un Suisse alémanique de passage, la figure du vigneron serait étonnante. Peut-être faut-il plutôt le voir sur le vêtement d'un Vaudois en contact fréquent avec la capitale fédérale: ce serait en tout cas un moyen d'expliquer la curieuse association de deux motifs aux connotations si différentes.

[116] *Ainsi que le précise Frédéric-César de La Harpe lui-même, cité dans* La Suisse et la Révolution française, *p. 91, no 103. Ce renseignement, ainsi que d'autres indications fort utiles à notre interprétation, nous ont aimablement été transmis par Mme Catherine Kulling, conservatrice des collections d'arts appliqués au Musée historique de Lausanne.*

2. Inventaire

Parmi les autres objets découverts, aucun ne nous paraît autoriser des conclusions très importantes, si bien que nous en donnons ci-dessous un inventaire qui ne fournit que la description des objets et une datation sommaire.

2.1. *La céramique gallo-romaine*, par Marc-André Haldimann (fig. 53)

No. ST 69/7123. Bord guilloché de bol Drag. 29b, de bonne facture. La Graufesenque, 50-80 après J.-C.

No. ST 69/7113. Bord de cruche à col en entonnoir; pâte beige, dure et lissée. Première moitié du premier siècle après J.-C.

No ST 69/7099. Fragment de bol Drag. 37, de production vraisemblablement helvétique; pâte ocre-orange, engobe brun-rouge usé; amorce d'un décor d'oves. Deuxième siècle après J.-C.

No ST 69/7103. Bord de bol Drack 21; pâte beige, tendre; engobe disparu. Premier siècle après J.-C.

No ST 69/7101-3. Deux fragments de panse de cruche, céramique commune claire. Non datable.

No ST 69/7111-1. Peson en terre cuite (pour filet de pêche ?)

No ST 69/7111-2. Identique au précédent, mais un peu plus mince.

No ST 69/7108-1. Fragment de panse d'une écuelle ou d'une jatte; pâte claire, beige, lissée, fine; surface interne polie; abondant dégraissant micacé. Non datable.

No ST 69/7101-1. Fond de cruche à pied annulaire; pâte ocre pâle, lissée. Datation imprécise (trois premiers siècles de notre ère).

No ST 69/7101-2. Fragment de pied de cruche; pâte beige, tendre; traces d'engobe rouge sur la surface extérieure. Non datable.

No ST 69/7115. Panse de pot côtelé à paroi épaisse; pâte gris clair, rugueuse; abondant dégraissant quartzeux; surface externe lissée et recouverte d'un engobe noir. 2e siècle après J.-C.

No ST 69/7112. Panse de céramique à revêtement argileux, de forme fermée; pâte saumon, dure, engobe orange satiné. 150-250 après J.-C.

No ST 69/7106-1. Panse de céramique à revêtement argileux, de forme fermée; pâte beige, dure, engobe brun foncé. 150-250 après J.-C.

No ST 69/7105-1. Fragment de panse de gobelet à revêtement argileux; pâte beige, engobe brun-rouge brillant; décor guilloché et cannelures sur la surface externe. 3e siècle après J.-C.

No ST 69/7105-2. Fragment caréné de tasse; pâte beige, dure, dégraissant blanc; surfaces lissées avec abondant dégraissant micacé. Datation imprécise, 3e - 4e siècle après J.-C.

No ST 69/7131-6. Fond de cruche à pied annulaire; pâte ocre-beige, dure. Non datable.

No ST 69/7107-1. Fragment de panse de cruche; pâte blanc-beige, dure. Non datable.

No ST 69/7109. Fragment de fond d'écuelle (?); pâte ocre clair, rugueuse, dégraissant légèrement quartzeux; traces de lissage sur la surface interne. Non datable.

No ST 69/7100-1. Fragment de panse de cruche à engobe externe orange; pâte beige, dure. Non datable.

No ST 69/7100-2. Deux fragments de panse de céramique commune claire. Non datable.

No ST 69/7132-4. Fragment de panse de cruche; pâte beige, dure, lissée à l'extérieur. Non datable.

No ST 69/7132-2. Fragment de panse de pot; pâte beige, rugueuse, dégraissant partiellement micacé. Non datable.

No ST 69/7132-5. Fragment de panse de cruche; pâte beige, lissée à l'extérieur. Non datable.

No ST 69/7126. Fragment de panse d'une forme indéterminable; pâte ocre, surface extérieure vraisemblablement enduite d'un engobe orange. Non datable.

No ST 69/7114. Fragment de panse de cruche; pâte beige, surface extérieure lissée. Non datable.

No ST 69/7107-2. Fragment de panse de cruche; pâte beige, lissée. Non datable.

No ST 69/7110. Fragment de panse de cruche; pâte beige, lissée à l'extérieur. Non datable.

No ST 69/7107-3. Fragment de panse, éventuellement d'amphore ou de mortier; pâte beige, rugueuse, gros dégraissant. Non datable.

No ST 69/7116. Deux fragments d'anse d'amphore bifide (éventuellement Gauloise 4); pâte beige, dure, en partie desquamée. Datation incertaine, 1er - 4e siècle après J.-C.

No ST 69/7104. Fragment de cruche; pâte beige, alcaline. Non datable.

No ST 69/7106-3. Fragment de panse de cruche; pâte beige, dure, lissée. Non datable.

No ST 69/7106-4. Fragment de marmite ou d'amphore; pâte beige, grossière, rugueuse. Non datable

No ST 69/7106-2. Fragment de bord, éventuellement d'un couvercle; pâte beige, tendre; traces d'engobe rouge sur la surface extérieure. Non datable.

No ST 69/7106-5. Fragment de pot ou de cruche; pâte beige-ocre; engobe blanc sur la surface extérieure. Non datable.

No ST 69/7132-3. Fragment de cruche; pâte beige, lissée. Non datable.

No ST 69/7108-2. Bord d'écuelle; pâte gris-beige; surface extérieure lissée, surface intérieure recouverte d'un engobe rouge pompéien; abondant dégraissant quartzeux. 20-30 après J.-C.

No ST 69/7117-1. Deux fragments de panse de céramique commune grise; surface extérieure enduite d'un engobe gris foncé. Non datable.

No ST 69/7117. Bord de pot à col cintré; pâte grise, dure, engobe externe gris foncé. Datation incertaine: dès le premier siècle après J.-C.

No ST 69/7117-2. Fragment de panse de pot à col cintré; pâte grise, fine, dure. Non datable précisément.

No ST 69/7117-3. Fragment de panse de pot à col cintré; pâte grise, tendre, assez grossière. Non datable.

No ST 69/7131. Fond d'amphore, de forme Pélichet 46 ou Haltern 69; pâte verdâtre, rugueuse. Premier siècle de notre ère.

No ST 69/7124. Fragment de panse de céramique à revêtement argileux; engobe orange-brun, satiné; décor guilloché. 150-300 après J.-C.

No ST 69/7128. Fragment de panse de céramique à revêtement argileux; pâte beige, dure; engobe ocre-brun, brillant; décor à la barbotine et cannelures. 150-250 après J.-C.

No ST 69/7130. Fragment de panse de gobelet en céramique à revêtement argileux; pâte orangée, dure; engobe orangé, brillant; décor guilloché. Non datable.

No ST 69/7129. Fragment de panse en terre sigillée lisse (forme Drag. 35 ?). Non datable précisément.

No ST 69/7127. Fragment de panse de gobelet en céramique à revêtement argileux; pâte beige, tendre; engobe brun-ocre, satiné; décor guilloché. Non datable.

No ST 69/7131-1. Fragment de panse de gobelet en céramique à revêtement argileux; pâte beige, dure; engobe orange-brun-violet, brillant, adhérent. 150-250 après J.-C

No ST 69/7131-2. Bord de gobelet; pâte beige, dure; engobe saumon violet, irrégulièrement appliqué. Datation imprécise: dès 150 après J.-C.

No ST 69/7131-3. Fragment de fond de céramique à revêtement argileux; pâte beige, dure; engobe saumon-violet, irrégulièrement appliqué; cannelure à l'extérieur. Ressemble beaucoup au no ST 69/7131-2 et pourrait éventuellement provenir de la même pièce.

No ST 69/7131-4. Fragment de panse de gobelet à décor à la barbotine; pâte beige, dure; engobe brun-rouge, luisant. 150-250 après J.-C.

No ST 69/7131-8. Dix fragments d'un gobelet en céramique à revêtement argileux, de fabrication rhénane (de Trèves ?); pâte ocre foncé, dure; engobe noir brillant; sur la panse: guillochis et décorations à la peinture blanche; inscription peinte en blanc sur la panse: A E . 200-300 après J.-C.

No ST 69/7131-7. Bord d'écuelle; pâte saumon, rugueuse, lissée à l'intérieur; gros dégraissant. Non datable.

No ST 69/7131-5. Fond d'écuelle; pâte ocre dure, lissée; engobe micacé sur la surface interne. Non datable.

No ST 69/7132-1. Fragment de *tubulus*, brique creuse pour le chauffage ? stries sur la face. Non datable

No ST 69/7131. Fragment de jatte-tonneau; pâte grise; engobe gris-noir, brillant, partiellement disparu; cannelures sur la surface extérieure. Premier siècle de notre ère.

No ST 69/7125. Six éclats de céramique à revêtement argileux; pâte beige dure; engobe brun satiné à l'extérieur, orange à l'intérieur; décor végétal à la barbotine. 150-250 après J.-C.

Sans no. Huit éclats de panses de céramique commune claire. Non datable.

2.2. Les verres gallo-romains, par Françoise Bonnet

No ST69/7120 (*fig. 54*)
Désignation: Gobeleterie. Bol côtelé de la forme Isings 3b.
Matière: Verre bleu-vert naturel; surface fortement dégradée par l'irisation.
Description: Fragment de bord, comportant une côte oblique et le début assez rapproché d'une seconde côte.
Dimensions: ø du bord environ 17 cm.
Datation: seconde moitié du premier siècle après J.-C.
Références: C. Isings, *Roman glass from dated sites*. L. Berger, *Römische Gläser aus Vindonissa*.

No ST69/7118 (*fig. 54*)
Désignation: Gobeleterie. Anse provenant d'une forme indéterminée (flacon ou récipients de formes variées).
Matière: Verre bleu outremer; bonne conservation.
Description: Fragment d'anse à deux rubans se terminant en deux longues bandes sur l'épaule horizontale du récipient.
Dimensions: épaisseur de la panse 0.7 cm.
Datation: premier siècle après J.-C.; sa couleur est fréquente parmi les verres soufflés de cette époque.

No ST69/7123-2
Désignation: Gobeleterie. Récipient à panse arrondie (flacon ou balsamaire; éventuellement d'un aryballe).
Matière: Verre bleu-vert naturel, comportant beaucoup de bulles et d'impuretés; surface fortement dégradée par l'irisation.
Description: Fragment de fond légèrement rentrant.
Dimensions: 2 x 4 cm, épaisseur de la panse 0.3 cm.
Datation: romaine ?

No ST69/7121
Désignation: Gobeleterie. Récipient à panse arrondie (flacon ou balsamaire; éventuellement d'un aryballe).
Matière: Verre bleu-vert naturel.
Description: Fragment de panse convexe, de même qualité que le no ST69/7123-2.
Dimensions: -
Datation: romaine ?

No ST69/7069
Désignation: Gobeleterie. Bouteille de section carrée ?
Matière: Verre bleu-vert naturel, transparent.
Description: Fragment plat.
Dimensions: 2.5 x 3 cm, épais. 0.25 cm.
Datation: romaine ?

2.3. *Les trouvailles médiévales et modernes*, par Gabriele Keck, Françoise Bonnet et Werner Stöckli

Céramique de construction

No ST69/8971-1
Désignation: Brique.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Brique entière avec surface intérieure et bords sablés. La surface extérieure est lissée avec des stries parallèles, tracées avec les doigts, celles des bords se terminent en accolade.
Dimensions: longueur 23.8, largeur 10.2, épaisseur 4.3 cm.
Datation: Post-médiéval (17e/18e siècle).
Références: Des accolades comme élément de décoration de la surface extérieure se retrouvent aussi sur les tuiles plates post-médiévales. Grote, "L'analyse...", fig. 4, 5 et 15 et p. 34.

No ST69/8971-2
Désignation: Brique.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Fragment avec surface intérieure et bords sablés, la surface extérieure a été lissée soigneusement avec un outil (planche ?).
Dimensions: largeur 8.7, épaisseur 4.3 cm.
Datation: 15e/16e siècle.
Références: Voir l'étude des briques à Constance et à St. Urban LU: cette étude a mis en évidence des largeurs de briques très variables. Goll-Gassmann. "Projekt Konstanz", p. 54-55.

No ST69/8971-3
Désignation: Carreau de sol.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Carreau entier avec surface intérieure sablée et surface extérieure lissée à l'origine.
Dimensions: longueur 17, largeur 17, épaisseur 3.5 cm.
Datation: 16e/17e siècle (?).

No ST69/8971-4
Désignation: Carreau de sol.
Matière: Céramique, pâte rouge foncé.
Description: Carreau entier avec surface intérieure et bords sablés, la surface extérieure est lissée soigneusement, le long des bords a été tracée avec un outil une strie peu profonde et de largeur irrégulière.
Dimensions: longueur 17, largeur 17, épaisseur 3.8 cm.
Datation: 16e/17e siècle (?).

No ST69/8971-5
Désignation: Tuile plate à découpe indéterminée.
Matière: Céramique, pâte rouge orange.
Description: Fragment de la partie supérieure avec le talon. La surface intérieure est lissée avec une planche, la surface extérieure est érodée. Le talon est large et pointu en forme de pignon.
Dimensions: épaisseur 2.3 cm.
Datation: Post-médiéval.

No ST69/7108-3
Désignation: Tuile plate du type *tegula* (?).
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Petit fragment de bord à rebord saillant et à arête adoucie.
Dimensions: épaisseur du bord 1.4 cm.
Datation: Haut Moyen Age.
Références: Une tuile comparable par la forme du rebord saillant a été trouvé à Zürich; elle est datée avant le milieu du 7e siècle. Goll, "Kleine Ziegel-Geschichte", p. 46-48, avec ill.

No ST69/7135-1
Désignation: Tuile plate.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Petit fragment avec surface intérieure sablée et rainurée et surface extérieure lissée soigneusement.
Dimensions: épaisseur 1.7 cm.
Datation: Moyen Age (peut provenir d'une tuile plate du type *tegula* du haut Moyen Age aussi bien que d'une tuile plate du bas Moyen Age).

No ST69/7135-2
Désignation: Tuile plate du type *tegula* .
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Fragment de bord à rebord saillant. La surface intérieure est pourvue de petites stries disposées en croix, la surface extérieure est sablée.
Dimensions: épaisseur du bord 1.4, épaisseur de la surface plate 1.2 cm.
Datation: Haut Moyen Age.
Références: Goll, *Kleine Ziegel-Geschichte*, p. 46-47, avec ill; cf. ST69/7108-3.

No ST69/7087
Désignation: 2 tuiles plates (du type *tegula ?*).
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Deux fragments, dont un à surface lissée soigneusement et l'autre présentant une surface sablée (les autres surfaces ne sont plus conservées).
Datation: Médiéval (haut Moyen Age ?).

Céramique de poêle

No ST69/8971-6
Désignation: Carreau de poêle plat.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc.
Description: Fragment d'angle d'un carreau de poêle plat composé d'un corps d'ancrage tourné et d'un corps principal mouluré avec un cadre à cavet et baguette. Cet élément est formé d'un cordon torsadé longeant le bord du cavet. Un deuxième cordon torsadé encadre un motif central en forme de médaillon. L'écoinçon entre les cordons est orné d'un décor en relief qui n'est plus lisible.
Datation: Fin 15e/début 16e siècle.
Références: Pour le type du carreau cf. Minne, *La Céramique de poêle*, p. 293-294, cat. 221; Ce type de carreau avec un cadre à cavet et un cordon lisse ou spiralé autour d'un médaillon était très répandu en Suisse. Heiligmann-Huber, *Valangin*, p. 58-62, cat. 49.

No ST69/8971-7
Désignation: Carreau de poêle plat.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc.
Description: Fragment de la partie inférieure gauche d'un carreau de poêle composé d'un corps d'ancrage tourné et d'un corps principal mouluré avec un décor architectural sans cadre. Le décor symétrique est constitué par deux arcs en accolade entrelacés. Dans les quatre champs ainsi formés s'inscrivent des motifs dont un seul est lisible, à gauche, et présente un gâble avec des crosses stylisées et un fleuron. Au centre de la catelle, l'intersection des arcs forme un losange qui a été décoré d'une fleur dont les quatre feuilles se développent en flammes, selon les principes de l'ornementation gothique tardive.
Datation: Fin 15e/début 16e siècle (éléments architecturaux du bas Moyen Age: arc en accolade, feuillage flamboyant) .
Références: Pour la composition cf. les carreaux appelés "carreaux au sablier" dans Minne, *La Céramique de poêle*, p. 121-122 127.

No ST69/8971-8
Désignation: Carreau de poêle plat ajouré (?).
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis vert olive sans engobe.
Description: Petit fragment avec décor en relief. La détermination comme carreau de poêle composé d'un corps d'ancrage et d'un corps principal mouluré et ajouré n'est pas assurée. La surface intérieure montre des traces de doigts qui pourraient provenir de la fabrication (distribution de l'argile dans le moule). Le fait que seule la surface extérieure soit exécutée en relief est un argument en défaveur d'une interprétation com-me anse de récipient.
Datation: Fin 14e/première moitié 15e siècle.

No ST69/8971-9
Désignation: Carreau de poêle.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc.
Description: Petit fragment d'un carreau plat avec corps principal mouluré en relief: motif floral en forme de volute (fleuron, crosse ?).
Datation: 2ème moitié 15e/première moitié 16e siècle.

No ST69/7132-6
Désignation: Carreau de pôele.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Fragment de corps d'ancrage avec concrétions noires (fumées) et traces de chaux à l'intérieur.
Datation: Bas Moyen Age/post-médiéval

Céramique utilitaire non vernissée

No ST69/8970-1 (*fig. 62*)
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de bord d'un pot à col droit et lèvre horizontale.
Dimensions: ø 23 cm.
Datation: 13e/14e siècle.
Références: Schneider *et al.*, *Der Münsterhof in Zürich*, p. 297, pl. 52, no 13 (avec un col moins haut).

No ST69/8970-2 (*fig. 62*)
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de bord à lèvre déversée en entonnoir, épaissie, col haut et large épaulement. Marques de tournage sur la face extérieure.
Dimensions: ø 11 cm.
Datation: 12e/13e siècle.
Références: *Schneider et al., Münsterhof in Zürich*, p. 285, pl. 8, no 7.

No ST69/8970-3
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de panse avec des marques de tournage sur la face extérieure.
Dimensions: épaisseur 0.6 cm.
Datation: 13e siècle.

No ST69/8970-4 (*fig. 62*)
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de bord à lèvre déversée droite.
Dimensions: ø 11 cm.
Datation: 12e/13e siècle.
Références: Schneider, *Alt-Regensberg*, p. 105, no B 68.

No ST69/8970-5
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de panse.
Datation: 13e siècle.

No ST69/8970-6 et -7
Désignation: Couvercle.
Matière: Céramique, pâte grise.
Description: Fragment de bord d'un couvercle plat avec des marques de tournage concentriques, au bord légèrement surélevé. La surface inférieure est entaillée d'une encoche circulaire pour la fixation sur le pot.
Dimensions: ø 15 cm.
Datation: 13e siècle.
Références: J. Schneider *et al.*, *Der Münsterhof in Zürich*, p. 290, pl. 30, no 3.

No ST69/8970-8
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte rouge-brun.
Description: Fragment de panse.
Dimensions: ø 11 cm.
Datation: 13e siècle.

No ST69/8970-9
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte rouge-brun.
Description: Fragment de fond.
Dimensions: ø 11 cm.
Datation: 13e siècle.
Références: J. Schneider *et al.*, *Der Münsterhof in Zürich*, p. 293, pl. 41, no 14.

No ST69/8970-10
Désignation: Tenon de couvercle.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: De forme circulaire avec cavet et bord plat terminé par un petit boudin.
Dimensions: ø 3.5 cm.
Datation: 13e/14e siècle.
Références: Meyer, *Alt-Wartburg*, p. 51, no B 106.

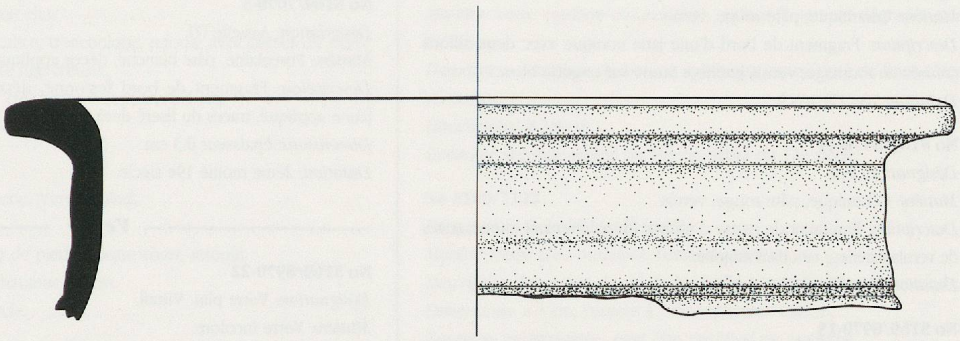
No ST69/8970-11
Désignation: Tenon de couvercle.
Matière: Céramique, pâte rouge, engobe blanc (?).
Description: De forme circulaire, conique, coupé horizontal.
Dimensions: ø 5 cm.
Datation: 14e/15e siècle.
Références: Meyer, *Alt-Wartburg*, p. 51, no B 107.

No ST69/8970-20
Désignation: Instrument de jeux. Deux billes.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Billes de forme circulaire, dont une avec surface lissée et polie. Les billes constituent une production accessoire des ateliers céramiques. On en connaît à Göttingen dès le 13e siècle et dans des exécutions les plus diverses. Non seulement les enfants, mais également les adultes s'adonnaient à ce jeu. Les cimetières servaient souvent de place de jeu, ainsi qu'en témoigne l'interdiction de jouer aux billes dans le cimetière, prononcée par le Conseil de la ville de Berne en 1559 et en 1560.
Dimenisons: ø 1.4 cm.
Datation: Bas Moyen Age/post-médiéval.
Références: Schütte, "Spielen und Spielzeug", p. 201-203; *Vivre au Moyen Age*, p. 446, cat. 3.104 ("16e siè-cle") et p. 479, cat. 4.46 ("16e à début 18e siècle"); Zehnder, *Volkskundliches*, p. 331-332, 13.3, note 7.

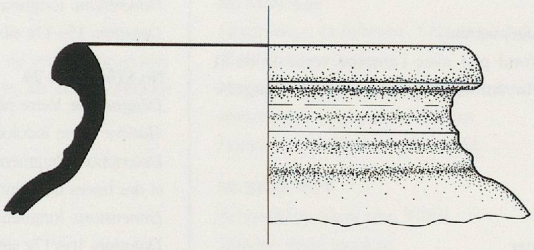
No ST69/322-1
Désignation: Pipe.
Matière: Céramique, pâte blanche, moulée.
Description: Fragment de tuyau sans décor, cassé à la naissance du fourneau.
Dimensions: ø 0.7 cm.
Datation: 17e/18e siècle.
Références: Schwien, "Pipes en terre", p. 101-102 et p. 365-367, cat. 1.109 et 1.110.

Céramique utilitaire vernissée

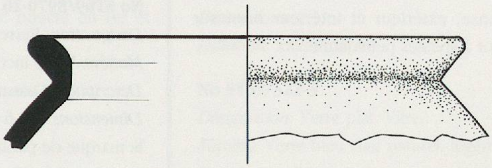
No ST69/8970-12 (*fig. 62*)
Désignation: Bol.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de bord marqué de deux sillons sur la face extérieure. La face extérieure était à l'origine vernissée (traces d'engobe), l'intérieur présente un vernis jaune sur engobe blanc.
Dimensions: ø 14 cm.
Datation: 15e/16e siècle.



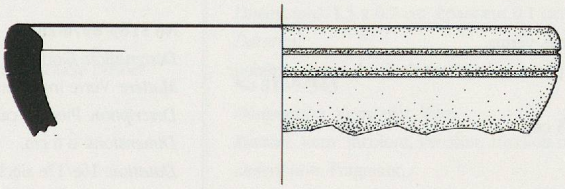
ST 69 / 8970 - 1



ST 69 / 8970 - 2



ST 69 / 8970 - 4



ST 69 / 8970 - 12

Fig. 62: Céramique médiévale. Echelle 1:2

No ST69/8970-13
Désignation: Jatte.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de bord d'une jatte conique avec deux sillons creusés au tournage, vernis intérieur jaune sur engobe blanc.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-14
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de panse d'un pot irrégulièrement tourné, restes de vernis extérieur vert sans engobe.
Datation: 14e/15e siècle.

No ST69/8970-15
Désignation: Jatte.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de panse, vernis intérieur vert foncé sur engobe blanc, décor (floral ?) peint vert clair.
Dimensions: épaisseur 0.6 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-16
Désignation: Jatte.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de fond plat avec l'amorce verticale de la panse, vernis vert intérieur sur une épaisse couche d'engobe blanc.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/7132-7
Désignation: Jatte.
Matière: Céramique, pâte rouge.
Description: Fragment de bord à cavet, vernis extérieur et intérieur noir.
Dimensions: ø 18 cm.
Datation: 17e siècle.

No ST69/8970-17
Désignation: Pot.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de panse, extérieur et intérieur brun sur engobe blanc, à l'extérieur décor à spirales peint jaune.
Dimensions: épaisseur 0.6 cm.
Datation: 18e siècle.

No ST69/8970-18
Désignation: Forme indéterminée.
Matière: Céramique, pâte rouge, vernis.
Description: Fragment de panse, vernis moucheté brun sur beige, sur engobe blanc à l'intérieur, beige-jaune à l'extérieur.
Dimensions: épaisseur 0.7 cm.
Datation: 19e siècle.

No ST69/7081-1
Désignation: Jatte ou bol.
Matière: Faïence, pâte crème, vernis.
Description: Fragment de panse et fragment de fond, vernis extérieur et intérieur transparent.
Dimensions: épaisseur 0.35 cm.
Datation: 19e siècle.

No ST69/7078-2
Désignation: Récipient de forme indéterminée.
Matière: Faïence, pâte crème, vernis.
Description: Fragment de panse convexe, vernis extérieur et intérieur transparent.
Dimensions: épaisseur 0.3 cm.
Datation: 19e siècle.

Porcelaine

No ST69/7078-3
Désignation: Assiette (?).
Matière: Porcelaine, pâte blanche, décor appliqué.
Description: Fragment de bord festonné, décor floral en rouge et jaune appliqué, traces du liseré doré.
Dimensions: épaisseur 0.3 cm.
Datation: 2ème moitié 19e siècle.

Verre

No ST69/8970-22
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore.
Description: Pièce complète, découpée en forme de flamme.
Dimensions: longueur 12.5 cm, largeur 5 cm, épaisseur 0.25 cm.
Datation: 15e-17e siècle.

No ST69/8970-23
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore verdâtre.
Description: Fragment taillé d'une forme géométrique.
Dimensions: longueur 7.3 cm, largeur 4.6 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: 15e-17e siècle.

No ST69/8970-24
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore.
Description: Fragment d'une pièce rectangulaire avec des bords taillés et des traces de peinture noire, brune et grise, hachurée.
Dimensions: longueur 2.2 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-25
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore.
Description: Fragment portant des traces de peinture noire et brune.
Dimensions: 3.5 x 1.8 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-26
Désignation: Verre plat. Verre de fenêtre en "cul de bouteille".
Matière: Verre incolore.
Description: Cassure du pontil au centre.
Dimensions: 5 x 6 cm, épaisseur 0.05 à 0.1 cm, ø de la marque de pontil 0.8 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-27
Désignation: Gobeleterie. Calice.
Matière: Verre bleu clair.
Description: Pied de calice, tronconique, refoulé.
Dimensions: ø 7 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-28
Désignation: Gobeleterie. Calice.
Matière: Verre incolore.
Description: Pied de calice, tronconique, refoulé.
Dimensions: ø 6 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-29
Désignation: Gobeleterie. Calice.
Matière: Verre incolore.
Description: Pied de calice, tronconique, refoulé.
Dimensions: -
Datation: 16e/17e siècle.

No ST69/8970-30
Désignation: Gobeleterie. Calice.
Matière: Verre bleu-vert clair.
Description: Pied de calice, tronconique, refoulé avec départ du calice. Entre deux, une courte tige creuse.
Dimensions: ø pied 7 cm, hauteur conservée 5 cm.
Datation: 15e/16e siècle.

No ST69/8970-31
Désignation: Gobeleterie. Verre à pied.
Matière: Verre.
Description: Fragment de pied conique court, refoulé.
Dimensions: ø 6 cm, hauteur 1.3 cm.
Datation: 15e/16e siècle.

No ST69/8970-32
Désignation: Gobeleterie. Lampe conique.
Matière: Verre vert.
Description: Fragment de fond apode.
Dimensions: ø près du fond 1.8 cm, hauteur conservée 3.5 cm.
Datation: indéterminée.

No ST69/8968-1
Désignation: Bijouterie. Perle.
Matière: Verre, travaillé en état mou.
Description: Objet constitué de cinq segments, de section circulaire, formant un objet rond (fleur ?), hauteur variée, au centre perforé d'un trou.
Dimensions: ø 1.7 cm, hauteur 0.9 cm.
Datation: post-médiéval (19e siècle ?).

No ST69/8968-36
Désignation: Bijouterie. Deux perles.
Matière: Verre bleu outremer translucide.
Description: Perles de formes sphériques sur fils de fer.
Dimensions: ø 0.55 cm.
Datation: Moyen Age tardif.

No ST69/8968-37
Désignation: Vêtement. Dix-neuf boutons.
Matière: Verre noir ou jais.
Description: Boutons de formes sphériques, avec boucle en fer et quelques restes de cordonnet.
Dimensions: ø 0.7 à 1 cm.
Datation: 18e/19e siècle.

No ST69/8969-3
Désignation: Vêtement. Bouton.
Matière: Verre noir ou jais.
Description: Bouton hexagonal, facetté, percé de deux trous parallèles.
Dimensions: ø 1.3 cm, hauteur 0.6 cm.
Datation: 18e/19e siècle.

No ST69/8969-4
Désignation: Vêtement. Bouton.
Matière: Verre noire ou jais.
Description: Bouton rond et plat, tranche facettée. Boucle brisée.
Dimensions: ø 1.4 cm.
Datation: 18e/19e siècle.

No ST69/7119 *(fig. 54)*
Désignation: Gobeleterie. Verre vénitien ou "façon de Venise". Verre à pied.
Matière: Verre incolore, à l'origine transparent, mais recouvert d'une épaisse couche noirâtre d'irisation.
Description: Jambe de verre à pied, en balustre, creuse, ornée en relief de deux têtes de lion, deux guirlandes et deux rangs de palmettes.
Dimensions: hauteur 4.7 cm, ø max. 2.7 cm.
Datation: Fin 16e ou début 17e siècle.
Référence: A travers le verre, 416, no 20.

No ST69/7123-3
Désignation: Gobeleterie. Verre à boule.
Matière: Verre verdâtre naturel clair; surface fortement dégradée par l'irisation.
Description: Fragment du bouton sphérique creux, orné de fines côtes verticales.
Dimensions: ø 2.8 cm.
Datation: seconde moitié du 16e ou début du 17e siècle.

No ST69/7122
Désignation: Gobeleterie. Bouteille.
Matière: Verre bleu outremer; bonne conservation.
Description: Fragment de col de bouteille à bord évasé et lèvre ronde.
Dimensions: ø 3 cm, hauteur 1.7 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: indéterminée, peut être médiéval ou moderne.

No ST69/7132-9
Désignation: Verre plat. Vitre en "cul de bouteille".
Matière: Verre incolore.
Description: Fragment du bord ourlé.
Dimensions: ø 7-8 cm, épaisseur 0.17 cm.
Datation: 16e-17e siècle.

No ST69/324
Désignation: Gobeleterie. Verre à pied du type "façon de Venise".
Matière: Verre incolore.
Description: Fragment de jambe, ornée d'un fil de verre ouvragé.
Dimensions: 1 x 1 cm, 6 x 0.5 cm.
Datation: 16e siècle ou plus tardif.

No ST69/7079
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore.
Description: Fragment portant des traces de peinture brune et brun noir.
Dimensions: -
Datation: 16e-17e siècle.

No ST69/333
Désignation: Gobeleterie. Calice.
Matière: Verre bleu clair.
Description: Fragment de bord évasé et lèvre arrondie au feu.
Dimensions: -
Datation: indéterminée.

No ST69/322-3
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre bleu clair naturel, légèrement irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 2.5 x 2.5 cm, épaisseur 0.1 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/341
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore, irisation noire.
Description: Fragment.
Dimensions: 1.5 x 0.7 cm, épaisseur 0.1 cm.
Datation:

No ST69/343
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore, verdâtre, irisation noire opaque.
Description: Fragment.
Dimensions: 1.2 x 1 cm, épaisseur 0.1 cm.
Datation: -

No ST69/348
Désignation: Forme indéterminé.
Matière: Verre transparent, brun.
Description: Eclat de verre, toutes cassures conchoïdales.
Dimensions: 1.2 x 1 cm, épaisseur 0.7 cm.
Datation: -

No ST69/350
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore, irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 0.8 x 2 cm, épaisseur 0.15 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/322-4
Désignation: Verre plat. Vitre de production industrielle.
Matière: Verre incolore, légèrement irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 3 x 4 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7057-1
Désignation: Gobeleterie. Bouteille à vin.
Matière: Verre vert olive, transparent.
Description: Deux fragments de panse et du départ du fond d'une bouteille de forme cylindrique, soufflé dans un moule.
Dimensions: ø 8.7 cm, épaisseur 0.42 à 1 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7057-2
Désignation: Gobeleterie. Bouteille.
Matière: Verre vert olive, transparent.
Description: Fragment de panse d'une bouteille de forme cylindrique.
Dimensions: 3.5 x 2 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7057-3
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre bleu clair naturel, irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 3 x 1.5 cm, épaisseur 0.1 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7078-4
Désignation: Gobeleterie. Bouteille.
Matière: Verre olive, transparent.
Description: Fragment de panse convexe.
Dimensions: 2 x 2.3 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7078-5
Désignation: Verre plat. Verre à vitre ou vitrail.
Matière: Verre incolore, transparent, irisation noire.
Description: Fragment de bord au bord taillé, formant un angle aigu.
Dimensions: 1.9 x 2.5 cm, épaisseur 0.15 cm.
Datation: époque moderne ?

No ST69/7078-6
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre vert naturel, transparent.
Description: Deux fragments de bord aux bords taillés formant des angles droits et obtus.
Dimensions: 2.5 x 4.5 cm et 2 x 2.5 cm, épaisseur 0.15 à 0.2 cm.
Datation: époque moderne ?

No ST69/7078-7
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore verdâtre, transparent.
Description: Trois fragments, dont deux à bords coupés.
Dimensions: 2 x 3 cm, épaisseur 0.1 à 0.2 cm.
Datation: époque moderne.

No ST69/7053
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre jaune, transparent, irisé noir.
Description: Fragment.
Dimensions: 2.5 x 1 cm, épaisseur 0.07 cm.
Datation: -

No ST69/7058
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore verdâtre, transparent, irisé.
Description: Fragment de bord à bord taillé.
Dimensions: 1 x 1.2 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: -

No ST69/7059
Désignation: Indéterminé.
Matière: Verre.
Description: Deux fragments.
Dimensions: 0.8 x 0.6 cm, épaisseur 0.4 cm.
Datation: -

No ST69/7060
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre jaune, légèrement irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 2 x 1.3 cm, épaisseur 0.15 cm.
Datation: -

No ST69/7071
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre vert, transparent, légèrement irisé.
Description: Fragment de bord aux bords taillés formant un angle droit.
Dimensions: 3.5 x 0.7 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: -

No ST69/7078-8
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore, verdâtre, transparent, irisé.
Description: Trois fragments.
Dimensions: 4 x 2 cm, épaisseur 0.2 à 0.25 cm.
Datation: époque moderne ?

No ST69/7079
Désignation: Verre plat. Vitrail.
Matière: Verre incolore, verdâtre, transparent, irisé.
Description: Fragment de bord à bord taillé. Une face porte des motifs peint.
Dimensions: 5 x 2.5 cm, épaisseur 0.2 cm.
Datation: 16e-19e siècle.

No ST69/7081-4
Désignation: Verre plat. Vitre.
Matière: Verre incolore, transparent, légèrement irisé.
Description: Fragment.
Dimensions: 2.5 x 2.5 cm, épaisseur 0.1 cm.
Datation: -

Métal

No ST69/8970-21 (*fig. 60*)
Désignation: Brassard à fentes.
Matière: Bronze, cuir, ficelle de lin.
Description: Voir la notice plus haut.
Dimensions: longueur 7.0, largeur 6.0 cm.
Datation: 17e/première moitié 18e siècle.

No ST69/8968-2 (*fig. 61*)
Désignation: Bouton commémoratif.
Matière: Laiton.
Description: Voir la notice plus haut.
Dimensions: ø 2.1 cm.
Datation: 2e moitié 19e siècle.

No ST69/8968-3
Désignation: Elément de vêtement. Boucle de ceinture.
Matière: Bronze.
Description: La boucle est constituée d'une fenêtre à deux ovales avec

traverse médiane. L'ardillon n'est pas conservé.
Dimensions: hauteur 4, largeur 3.4 cm.
Datation: Bas Moyen Age (15e siècle).
Références: Fingerlin, *Gürtel*, p. 185, fig. 307 (cat. 544) et p. 463, fig. 542 (cat. 516).

No ST69/8968-4
Désignation: Elément de vêtement. Boucle (de soulier?).
Matière: Bronze.
Description: Boucle avec anneau circulaire et traverse médiane. L'ardillon n'est pas conservé.
Dimensions: ø 1.8 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour la forme: Fingerlin, *Gürtel*, p. 181, fig. 295 (cat. 130); cf. No ST69/8968-5 et No ST69/8968-6.

No ST69/8968-5
Désignation: Elément de vêtement. Boucle (de soulier?).
Matière: Bronze.
Description: Boucle avec anneau circulaire, traverse médiane et ardillon.
Dimensions: ø 1.8 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour la forme: Fingerlin, *Gürtel*, p. 181, fig. 295 (cat. 130); cf. no ST69/8968-4 et No ST69/8968-6.

No ST69/8968-6
Désignation: Elément de vêtement. Boucle (de soulier?).
Matière: Bronze.
Description: Boucle avec anneau circulaire et traverse médiane. L'ardillon n'est pas conservé.
Dimensions: ø 1.9 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour la forme: Fingerlin, *Gürtel*, p. 181, fig. 295 (cat. 130); cf. no ST69/8968-4 et No ST69/8968-5.

No ST69/8968-7
Désignation: Objet de culte. Fermoir de livre.
Matière: Bronze.
Description: Fragment du crochet constitué d'une tige formée par enroulement d'une tôle de bronze. La surface est décorée de deux traits diagonaux gravés.
Dimensions: longueur 1 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-8
Désignation: Objet de culte (?). Fermoir de livre (?).
Matière: Bronze.
Description: Objet anguleux à deux axes de symétrie, aux bords biseautés, surface sans décor. Les extrémités sont effectuées en forme de pointe.
Dimensions: longueur 4 cm.
Datation: Médiéval.

No ST69/8968-9
Désignation: Bijouterie. Bague.
Matière: Bronze.
Description: En trois fragments. L'anneau étroit s'épaissit en forme d'ovale dont la surface n'est pas décorée.
Dimensions: ø 2.1 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-10
Désignation: Bijouterie. Bague.
Matière: Bronze.
Description: Fragment de l'anneau dont une partie s'épaissit en forme de quadrilobe (?), décoré d'une rosette (?).
Dimensions: ø 2.1 cm.
Datation: Médiéval.

No ST69/8968-11
Désignation: Bijouterie. Bague.
Matière: Bronze, (doré ?).
Description: Anneau étroit s'épaississant en forme d'ovale. La surface de cet élément et les côtés de l'anneau sont gaufrés.
Dimensions: ø 2 cm.
Datation: Médiéval.

No ST69/8968-12
Désignation: Bijouterie. Bague.
Matière: Cuivre.
Description: Fragment de l'anneau d'une largeur régulière avec petit cœur monté en applique.
Dimensions: ø 1.9 cm.
Datation: Médiéval.

No ST69/8968-13
Désignation: Bijouterie. Bague.
Matière: Bronze, soudée.
Description: Anneau simple d'une largeur régulière à l'origine.
Dimensions: ø 1.9 cm, épaisseur de l'anneau 0.6 cm.
Datation: Médiéval.

No ST69/8968-14
Désignation: Double hameçon.
Matière: Bronze.
Description: Fil de bronze solide plié en forme de hameçon. Les extrémités sont pointues.
Dimensions: longueur 2.2 cm, largeur 2.2 cm.
Datation: Indéterminé.

No ST69/8968-15
Désignation: Harnachement (?). Grelot.
Matière: Bronze.
Description: Fragment. Constitué de deux coupelles hémisphériques, dont la partie inférieure est conservé, percée de deux trous reliés par une fente.
Dimensions: ø 1.8 cm.
Datation: indéterminé (Bas Moyen Age ?).
Références: *Grafen von Kyburg*, p. 158 et p. 176, fig. H5 ("13./14. Jahrhundert").

No ST69/8968-16
Désignation: Plaquette circulaire.
Matière: Cuivre.
Description: Trois trous destinés à des rivets d'application (sur tissu ?); décorée de trois lignes concentriques au bord et de deux lignes peu profondes au centre.
Dimensions: ø 3.4, épaisseur 0.08 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-17
Désignation: Elément décoratif de vêtement ou de ceinture. Applique.
Matière: Bronze.
Description: Applique de forme circulaire avec quatre extrémités pointues, dont une n'est pas conservée, la surface extérieure est décorée d'un ornement gravé illisible; le centre de la surface inférieure est muni d'une tige destinée à la fixation sur le cuir d'une ceinture.
Dimensions: 1.9 x 1.6 cm, épais. 0.1 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour ce genre d'appliques décoratives, Fingerlin, *Gürtel*, p. 85 (avec ill.).

No ST69/8968-18
Désignation: Indéterminé. Applique décorative (?).
Matière: Bronze.
Description: Objet en deux fragments en forme de S constitué d'un rang de perles plates. Une des perles est perforée, probablement pour la fixation de l'objet sur du tissu ou du cuir.

Dimensions: longueur 2.8 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-19
Désignation: Elément décoratif de vêtement ou de ceinture. Applique.
Matière: Bronze, corrodé.
Description: Objet en forme de T à bord festonné. La surface intérieure est munie d'une tige pour fixation sur un support.
Dimensions: 1.2 x 1.9 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour ce genre d'appliques décoratives Fingerlin, *Gürtel*, p. 85 (avec ill.).

No ST69/8968-20
Désignation: Outillage. Passe-lacet.
Matière: Bronze.
Description: Tige creuse formée par une tôle de bronze enroulée, perforée d'un trou rond à l'une des extrémités.
Dimensions: longueur 2 cm.
Datation: Bas Moyen Age/post-médiéval.
Remarques: De tels objets se rencontrent souvent dans les fouilles. Il n'en a pas encore été donné de désignation satisfaisante. Un objet comparable à celui de Saint-Saphorin a été trouvé à Saverne (Alsace); il est désigné comme passe-lacet.
Références: *Vivre au Moyen Age*, p. 452, cat. 3.129 (avec ill. et datation au 16e siècle).

No ST69/8968-21
Désignation: Harnachement (?). Boule (pommeau ?).
Matière: Bronze, à dorure plaquée.
Description: Boule avec tige.
Dimensions: ø 1.8 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-22
Désignation: Elément décoratif. Languette décorée.
Matière: Bronze.
Description: Tôle de bronze de forme oblongue avec une extrémité arrondie, poinçonnée; l'autre extrémité est percée de deux trous; la surface extérieure est travaillée au repoussé.
Dimensions: longueur 5.6 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-23
Désignation: Elément décoratif de ceinture ou de vêtement. Applique.
Matière: Cuivre.
Description: Fragment. En tôle de bronze, légèrement bombée, en forme de coquille stylisée, aux bords festonnés.
Dimensions: épaisseur 0.02 cm.
Datation: Bas Moyen Age.

No ST69/8968-24
Désignation: Elément décoratif de vêtement ou de ceinture. Applique.
Matière: Tôle de bronze, repoussée.
Description: De forme rectangulaire et bombée, perforé d'un trou rond au centre. Les bords sont limités par un rang de perles. Au centre un motif géométrique (entrelacs ?) avec perles dans les écoinçons.
Dimensions: 0.6 x 0.9 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour ce genre d'applique décorative Fingerlin, *Gürtel*, p. 85 (avec ill.).

No ST69/8968-35
Désignation: Elément décoratif de vêtement ou de ceinture. Applique.
Matière: Bronze.
Description: De forme quadrilobée avec un trou central dans lequel un rivet pour la fixation est conservé.
Dimensions: 1.3 x 1.3 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: Pour ce genre d'appliques décoratives, Fingerlin, *Gürtel*, p. 85 (avec ill.).

No ST69/8968-25
Désignation: Eléments de vêtement. Deux boutons.
Matière: ?
Description: De forme circulaire et plate avec œillet. L'un est sans décor, l'autre montre quatre lignes parallèles.
Dimensions: ø 1.8 cm.
Datation: 18e/19e siècle.

No ST69/8968-26
Désignation: Elément de vêtement. Bouton.
Matière: Bronze.
Description: De forme conique avec œillet.
Dimensions: ø 1.3 cm, hauteur 1.4 cm.
Datation: 18e/19e siècle.

No ST69/8968-27
Désignation: Elément de vêtement. Agrafe.
Matière: Bronze.
Description: En fil de bronze solide, enroulé.
Dimensions: 1.9 x 1.7 cm.
Datation: Bas Moyen Age/post-médiéval.
Références: *Vivre au Moyen Age*, p. 452, cat. 3.130 (avec datation au 16e siècle); les agrafes trouvées dans les tombes lors des fouilles du cimetière de St. Martin à Schwyz ont montré que la manière de fabrication de cet élément n'a pas changé du Moyen Age à l'époque post-médiévale (inédit, publication prévue).

No ST69/8968-28
Désignation: Eléments de vêtement. Trois agrafes à double crochet et une agrafe.
Matière: Bronze.
Description: En fil de bronze enroulé.
Dimensions: longueur (paire) 2.1 cm, agrafe à double crochet: 1.5 cm.
Datation: Bas Moyen Age/post-médiéval.
Références: voir ST69/8968-27.

No ST69/8968-29
Désignation: Eléments de vêtement. Neuf épingles.
Matière: Fil en bronze.
Description: De différentes formes: tige de section circulaire et pointue avec tête globulaire formée d'un enroulement de la tige. La tige d'une des épingles est torsadée.
Dimensions: longueur 2.3-6 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: *Vivre au Moyen Age*, p. 452, cat. 3.128 (avec datation au 16e siècle).

No ST69/7078-1
Désignation: Objets indéterminés.
Matière: Bronze.
Description: Deux fragments, une plaquette circulaire et un fragment de panse légèrement convexe.
Datation: indéterminée.

No ST 69/8969-1
Désignation: Bouton.
Matière: Tôle en bronze.
Description: Fragment. En forme de capsule, circulaire et bombée, probablement d'un bouton composé d'une plaque en métal rivée sur une âme de bois.
Dimensions: ø 1.7 cm.
Datation: 19e siècle.

No ST69/8968-30
Désignation: Fil d'or.
Matière: Fil d'or.
Datation: médiéval.

No ST69/8968-31
Désignation: Deux balles ou projectiles (?).
Matière: Plomb.
Description: De forme circulaire.
Dimensions: ø 11 et 14 cm.
Datation: indéterminée.
Références: *Vivre au Moyen Age*, p. 425, cat. 3.19 ("16e siècle") et p. 428, cat. 3.33 ("15e-16e siècle").

No ST69/8968-32
Désignation: Serrurerie. Clef.
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Fragment. De la clef sont conservés la tige pleine et le panneton plat et rectangulaire.
Dimensions: longueur conservée 5.6 cm.
Datation: indéterminée (Bas Moyen Age ?). L'absence de l'anneau - élément dont la forme est importante pour la datation - rend la datation incertaine.
Références: Pour les formes des clefs au Moyen Age: *Corpus des objets domestiques*, p. 186-189.

No ST69/8968-33
Désignation: Serrurerie. Clou.
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Tige conique de section rectangulaire à grande tête circulaire dont la forme bombée a été finie par quatre coups de marteau aux angles.
Dimensions: ø tête 3.3 cm, longueur conservée 6.5 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: *Corpus des objets domestiques*, p. 201, cat. 789.

No ST69/7073
Désignation: 2 clous (de cercueil ?).
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Fragments. Tige de section rectangulaire avec traces de bois, tête ronde, légèrement bombée, probablement travaillée au marteau.
Dimensions: ø tête 1.3 cm.
Datation: post-médiéval.

No ST69/326
Désignation: Clou.
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Fragment. Tige de section quadrangulaire avec tête de même forme, un peu plus large.
Dimensions: longueur conservée 3.8 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: *Corpus des objets domestiques*, p. 201, no 788.

No ST69/7081-2
Désignation: Clou.
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Fragment de la tête circulaire et bombée, probablement travaillée au marteau, l'amorce de la tige est conservée; traces de bois à la surface intérieure.
Dimensions: ø de la tête 1.6 cm.
Datation: Bas Moyen Age.
Références: *Corpus des objets domestiques*, p. 201, cat. 789

No ST69/7081-3
Désignation: Objet indéterminé.
Matière: Fer, forgé, corrodé.
Description: Fragment en forme de crochet.
Dimensions: longueur 2.1 cm.
Datation: indéterminée.

Os et matériaux organiques

No ST69/8969-2
Désignation: Bouton.
Matière: Os, tourné.
Description: Fragment. Bouton de forme circulaire et plate, tourné, percé d'un trou central, probablement pour une attache métallique.
Dimensions: ø 1.3 cm.
Datation: Bas Moyen Age (?).
Références: Maire, "Les objets en os", p. 81-86, pl. II, B. La fabrication des objets en os est attestée par exemple à Constance au 14e siècle, à Bâle et à Strasbourg pour le 15e siècle.

No ST69/8968-34
Désignation: Pendentif en coquille de moule (?).
Matière: Coquille.
Datation: indéterminée.

Bois

No ST 69/8971-10
Désignation: Mobilier écclésiastique. Accoudoir de banc d'église.
Matière: Bois de chêne.
Description: A l'extérieur la planche est marquée au feu: un écu et les lettres en majuscule: N G, entre les lettres un cœur. L'écu est orné en haut de deux rosettes. La planche inférieure est percée de quatre trous dans lesquels trois clous à tête ronde et plate sont conservés.
Dimensions: hauteur 30 cm, largeur 17 cm, épaisseur 3 cm.
Datation: 16e/17e siècle.

Cuir

No ST69/8966
Désignation: Semelles et pièces de différents souliers.
Matière: Cuir.
Datation: indéterminée (Moyen Age ?). Les fouilles, inédites, de l'église de Saint-Martin à Vevey ont montré une forte fréquence d'individus inhumés avec leurs chaussures à l'époque gothique.

Mortier et crépi peint

No ST69/7076
Désignation: Enduit. Fragment.
Matière: Mortier.
Description: Mortier blanchâtre, riche en chaux avec beaucoup de sable lavé à grain fin, quelques gravillons, surface lissée.
Datation: indéterminée.

No ST69/7082
Désignation: Peinture murale ou sol en mortier. Fragment de mortier peint.
Matière: Mortier peint.
Description: Mortier clair à base de brique pilée, quelques grains de chaux, surface lissée soigneusement et peinte rouge brique.
Datation: haut Moyen Age ?
Remarque: cf. ST69/7102 et -7105-3 (même composition et couleur de la peinture).

No ST69/7102
Désignation: Peinture murale ou sol en mortier. Fragment de mortier peint.
Matière: Mortier peint.
Description: Mortier clair, riche en chaux mêlée à des gravillons, à surface lissée; le mortier est à base de brique pilée.
Datation: haut Moyen Age ?
Remarque: cf. ST69/7082 et -7105-3 (même composition et couleur de la peinture).

No ST69/7105-3
Désignation: Peinture murale ou sol en mortier. Fragment de mortier peint.
Matière: Mortier peint.
Description: Mortier clair à base de brique pilée, quelques grains de chaux, surface lissée soigneusement et peinte rouge brique.
Datation: haut Moyen Age ?
Remarque: cf. ST69/7082 et -7102 (même composition et couleur de la peinture).

No ST69/7106-6
Désignation: Peinture murale. Fragment de crépi peint.
Matière: Mortier peint.
Description: Fragment d'une fine couche de crépi blanc, composée de chaux et d'un peu de sable à grain fin, surface lissée et peinte d'un trait fin gris.
Datation: époque romaine ? médiéval ?

No ST69/7132-8
Désignation: Peinture murale. Fragment de crépi peint.
Matière: Mortier.
Description: Mortier blanc, riche en chaux à grain fin de sables lavés, surface lissée, peintes de bandes rouges rehaussées de noir et de blanc.
Datation: médiéval.

Divers

No ST69/322-2
Désignation: Objet métallique indéterminé, trois dents.
Matière: Fer, os.
Datation: indéterminée.

No ST69/323
Désignation: Charbon de bois.
Matière: Charbon.
Datation: indéterminée.

No ST69/329
Désignation: 3 clous en fragments, escargot, morceau de bois, une dent d'animal.
Matière: Fer, escargot, bois, os animal.
Datation: indéterminée.

2.4 Les monnaies, par Colin Martin (fig. 63)

Au cours des fouilles entreprises dans le sous-sol de l'église de Saint-Saphorin, les archéologues ont recueilli près de 600 pièces de monnaies anciennes. Comme dans la plupart des lieux de culte, on retrouve des tombes. L'usage s'était établi progressivement d'autoriser la sépulture de personnages importants à l'intérieur de l'église: donateurs, protecteurs de la communauté religieuse, peu à peu ceux qui croyaient mériter cet honneur.

Un autre usage, remontant à l'Antiquité, était de glisser dans la tombe quelques pièces de monnaie, rappelant l'obole propitiatoire à Charon. Les églises n'étaient pas grandes; après peu de générations tout l'espace disponible était occupé. Il a bien fallu trouver une solution qui fut d'utiliser une seconde fois les tombes anciennes, dont on avait perdu le nom du défunt. C'est ce qui nous explique le chiffre de 600 piécettes, enfouies dans un espace ne permettant de recevoir qu'une trentaine de tombes.

Aux monnaies votivement et pieusement placées dans les tombes, s'ajoutèrent toutes celles perdues au cours des siècles, par les fidèles, pièces destinées à la quête, qui vous échappent malicieusement et se glissent dans quelques interstices d'un sol ou d'un plancher inégal.

Il est rare que les pièces de monnaies trouvées dans le sol d'une église apportent à l'archéologue des éléments de datation des infrastructures du bâtiment. Seules les monnaies trouvées dans une tombe encore intacte, non réutilisée, permettent de dater cette tombe, c'est-à-dire la date à partir de laquelle le corps a été inhumé.

D'une manière générale toutefois, les trouvailles faites dans le sol de l'église permettent de supputer la ou les périodes durant lesquelles le lieu de culte a été utilisé.

Les monnaies trouvées à Saint-Saphorin étaient dans un état de délabrement très avancé. L'église est construite sur un terrain très en pente; il devait recevoir les eaux s'infiltrant de l'amont. Cela explique que presque toutes les monnaies sont recouvertes d'une gangue calcaire, au coeur de laquelle elles se sont corrodées au point qu'on ne retrouve plus qu'une mince feuille de métal sur laquelle toutes les inscriptions ont disparu.

La sagace et patiente restauratrice du Cabinet des médailles a réussi néanmoins à nous nettoyer une cinquantaine de pièces que leurs légendes fragmentaires nous ont permis de déterminer, non sans peine. Elles ne représentent qu'un dixième des trouvailles. On peut néanmoins admettre, avec les statisticiens, que ce dixième est l'image du tout.

Pages suivantes: *fig. 63: Monnaies (les pièces représentées sont des illustrations des types et non des exemplaires découverts à Saint-Saphorin).*

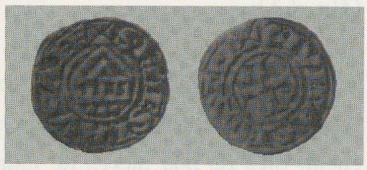
Evêché de Lausanne

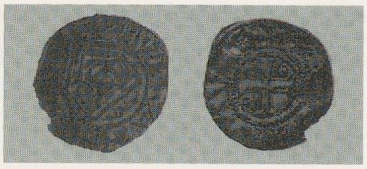
(référence: Dolivo, Les monnaies de l'évêché de Lausanne)

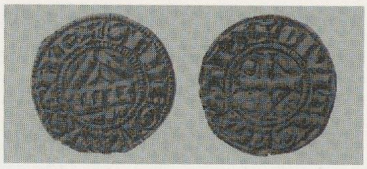
1. Deniers et oboles des 12e-13e siècles

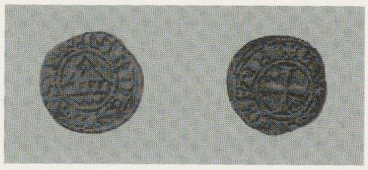
+ SEDES LAUSANE R/ + CIVITAS EQSTRI	temple sur trois besants croix cantonnée de 1 besant & 1 pointe de flèche	6	2 deniers
		9	1 denier
		12	1 denier
		13	4 oboles
2. Guillaume de Menthonay (1374-1406) + SEDES LAUSANE R/ + CIVITAS LAUSANE	temple sur trois besants croix cantonnée d'un annelet et une pointe de flèche	34	1 denier
3. Barthélémy Chuet (1469-1472) + B . EPS . ET . CO R/ + LAUS . ADMIST.	écusson sur une crosse croix fleurdelisée	65	1 denier
4. Montfaucon (Aymon, 1491-1517, ou Sébastien, 1517-1536) + REGINA CELI LETA R/ + AVE GRACIA PLENA	écusson croix fleurdelisée	99	11 deniers

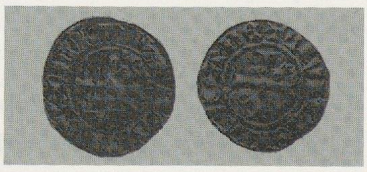
21 pièces

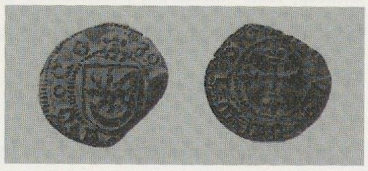


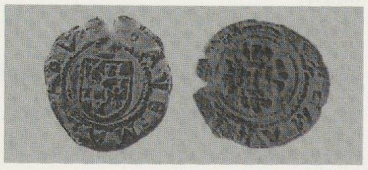










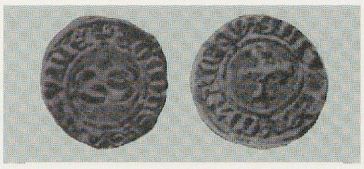


Monnaies de Savoie

(référence: Simonetti)

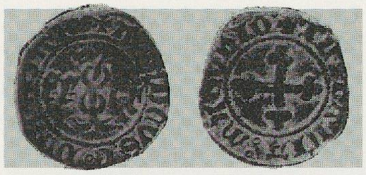
Amédée VII, comte (1383-1391)

1. Blanchet anonyme		I.94.9	1 pièce
+ COMES SABAUDIAE	lacs d'amour		
R/ + IN ITALIA MARCHIO	croix de saint Maurice		



Amédée VIII, duc (1416-1434)

2. Cart		I.125.38	1 pièce
+AMEDEUS DUX SAB	lacs entre FE/RT		
R/ + IN ITALIA MARCHIO	croix de saint Maurice		

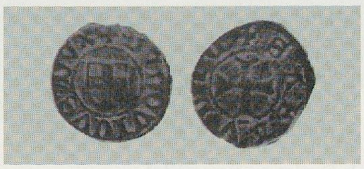


3. Blanchet		I.129.47	2 pièces
+ ABAUDIAE	grand "S"		
R/+ SABAUDIAE	croix de saint Maurice		

4. Obole de blanchet		I.130.50	1 pièce
+ AMEDEUS DUX	écu de Savoie		
R/+ SABAUDIAE ET P.	croix droite cantonnée de quatre croisettes		

Louis, duc (1451-1465)

5. Blanchet		I.152.20	1 pièce
+ LUDOVICUS DUX	écu de Savoie		
R/+ SABAUDIAE	croix pattée		

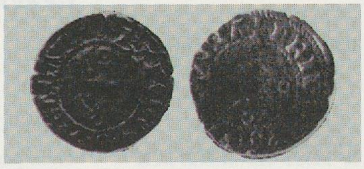


Philibert Ier, duc (1472-1482)

6. Viennois		I.180.14	1 pièce
+ PHILIB DUX	écu de Savoie		
R/+ SABAUDIAE ETC	croix cantonnée de quatre croisettes		

Charles Ier, duc (1482-1490)

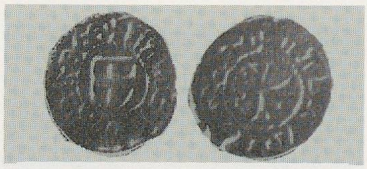
7. Fort		I.200.23	1 pièce
+ KAROLUS DUX S B D	armes de Savoie		
R/+ PRINCEPS IN ITALIA			



8. Blanchet — I.202.28 — 1 pièce

+ KAROLUS DUX S B D — armes de Savoie

R/+ SABAUDIAE ET P — croix pattée

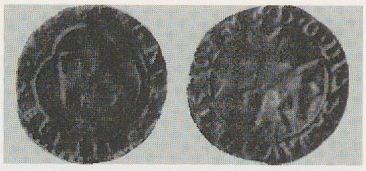


Emanuel-Philibert, duc (1538-1559)

9. Parpaïole — I.366.61 — 1 pièce

+ EMANUEL PHILIBERTUS — écu de Savoie

R/+ G D DUX SABAUDIAE — (date ?)



Charles-Emanuel, duc (1598-1630)

10. Quart de sou — I.452.83 — 1 pièce

C E — (initiales couronnées) entre quatre roses

R/ — croix de saint Maurice dans un quadrilobe

11 pièces

Atelier de Nyon, des barons de Vaud

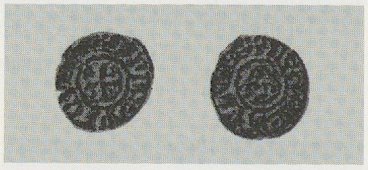
(référence Colin Martin, "Les princes de Savoie et leur atelier monétaire de Nyon")

Louis II, baron (1302-1350)

1. Obole

+ LUDOVICUS — croix potencée — 129.16 — 1 pièce

R/+ DE SABAUDIA — temple



Milan, seigneurie

(référence: Corpus nummorum italicorum)

Barnabo Visconti (1354-1385)

1. Denier ou "imperiale" — V.87.36 — 1 pièce

+ DOMINUS BNABOS — croix fleurdelisée — pl. V.7

R/+ . IMPERIALIS — biscia (vouivre)

Gian Galeazzo Visconti, seigneur puis duc (1385-1402)

1. Denier — V.98.100 — 1 pièce

+ COMES VIRTUTUM — croix liliée — pl. V.20

R/+ D MEDIOLANI 3C — G.Z

Genève

(référence: Demole)

1. Quart s.d. (milieu du 16e siècle) — 8, pl.I/6 — 2 pièces

: GENEVA CIVITAS — écu de Genève

R/ POST TENEBRAS LUX — croix pattée

2. Quart de 1598		31	1 pièce
GENEVA CIVITAS 1598			
R/ POST TENEBRAS LUX			
3. Deux-quarts de 1725		101	1 pièce
RESPUBLIC GENEVEN	armes de Genève		
R/ POST TENEBRAS LUX	soleil sur une croix pattée		
1725			

Comtes de Genevois

(référence: Serand)

Pierre (1370-1394)

1. Billon		pl. I/7	1 pièce
+ PETRUS COMES	croix droite		
R/ GEBENNE.SIS	écu aux armes du Genevois		

Soleure

(référence: Simmen)

1. Vierer (1549-1568)		28	1 pièce
MONETA SOLODOR	armes de la ville		
R/ SANCTUS URSUS	croix fourchée		

2. Creuzer s.d.		29	2 pièces
MONETA SOLODO	armes de la ville		
R/SANCTUS URSUS	croix fourchée		

Fribourg

(référence: Cahn/Villard)

1. Batz 1648		50	2 pièces
MONETA FRIBURGEN	écusson sur croix fourchue		
R/ SANCTUS NICOLAUS	buste du saint, de face		
1648			

2. Creuzer s.d. (17e siècle)		51	1 pièce
MON FRIBURGENSIS	aigle bicéphale portant les armes		
R/ . SANCTUS NICOLAUS	croix fourchée		

Berne

(référence: Colin Martin, La politique monétaire de Berne)

1. Rappen (16e siècle)			1 pièce
illisible			
2. Rappen (18e siècle)			1 pièce
illisible			

3. Creuzer (1560-1570) MONETA BERNENSIS (date ill.)		II, p. 79	1 pièce

Neuchâtel

(référence: Demole/Wavre)

Henri Ier d'Orléans-Longueville

1. Creuzer de 1590 HEN D LONGAVIL C S NEOV R/ OCULI DO SUPER IUSTOS	 écu couronné croix fourchée	11 sq.	1 pièce

Uri

(référence: Püntener)

1. Schilling (dès 1605) MO NO URANIE 160. R/ SANCT MARTIN	 double aigle sur écu le saint debout	133	1 pièce

Lucerne

(référence: Wielandt)

1. Schilling 1623 MON LUCERNENSIS 1623 R/ SANCTUS LEODIGARIS	 aigle et armes le saint nimbé	126	1 pièce

Bibliographie

Ph. ARIES: *L'homme devant la mort*, Paris, 1977 (réimpr. en 2 vol., 1985).

A travers le verre. Du Moyen Age à la Renaissance, Rouen, 1989 (catalogue de l'exposition).

L. AUBERSON: "Bursins. Église. Fouille et analyse des élévations intérieures", *in Revue historique vaudoise*, 100, 1992, p. 188-194.

L. AUBERSON et M. MARTIN: "L'église de Saint-Martin à Vevey au haut Moyen Age et la découverte d'une garniture de ceinture en os gravé", in *Archéologie suisse*, 14, 1991, 4, p. 274-292.

D. van BERCHEM: "Conquête et organisation par Rome des districts alpins", in *Les routes et l'histoire*, Genève, 1982, pp. 79-85 (=*Revue des études latines*, 40, 1962, pp. 228-235).

L. BERGER: *Römische Gläser aus Vindonissa*, Basel, 1960 (*Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa*, 4).

J.-B. BERTRAND et D. FOURNIER: "Encore le Tauredunum. Un serpent de mer valaisan", in *Annales valaisannes*, 11, 1936, 1, pp. 1-38.

M. BESSON: *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIe siècle*, Fribourg - Paris, 1906.

M. BESSON: *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, Lausanne, 1909

L. BLONDEL: "Les premiers édifices chrétiens de Genève. De la fin de l'époque romaine à l'époque romane", in *Genava*, 11, 1933, pp. 77-101.

L. BLONDEL: "Les anciennes basiliques d'Agaune. Etude archéologique", in *Vallesia*, 3, 1948, pp. 9-57.

L. BLONDEL: "Aperçu sur les édifices chrétiens dans la Suisse occidentale avant l'an mille", in *Art du haut Moyen Age dans la région alpine. Actes du IIIe Congrès international pour l'étude du haut Moyen Age, 1951*, Olten - Lausanne, 1954, pp. 271-307.

L. BLONDEL: "Le caveau funéraire du cimetière d'Agaune et la basilique du XIe siècle", in *Vallesia*, 6, 1951, pp. 1-17.

L. BLONDEL: "La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg à Saint-Maurice d'Agaune", in *Vallesia*, 8, 1953, pp. 5-18

L. BLONDEL: "Le martyrium de Saint-Maurice d'Agaune", in *Vallesia*, 12, 1957, pp. 283-292.

L. BLONDEL: "Le temple de l'Auditoire, ancienne église Notre-Dame-la-Neuve", in *Genava*, n.s., 5, 1957, pp. 97-128.

L. BLONDEL: "Plan et inventaire des tombes des basiliques d'Agaune", in *Vallesia*, 21, 1966, pp. 29-34.

Ch. BONNET: *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève. Etude archéologique et recherches sur les fonctions des constructions funéraires*, Genève, 1977 (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, série in-4, tome 8).

Ch. BONNET et B. PRIVATI: "Saint-Gervais à Genève: Les origines d'un lieu de culte", in *Archéologie suisse*, 14, 1991, 2, pp. 205-211.

M. BRAUNECK: *Religiöse Volkskunst. Votivgaben - Andachtsbilder - Hinterglas - Rosenkranz - Amulette*, Köln, 1978.

J. BUJARD: "L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex", in *Genava*, n. s., 38, 1990, pp. 29-66, 2 plans.

E. B. CAHN et Ch. VILLARD: "Catalogue des monnaies", in *Monnaies de Fribourg - Freiburger Münzen*, Fribourg, 1969, pp. 145-238.

Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, éd. Ch. Roth, Lausanne, 1948 (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3e série, t. 3).

D. CASTELLA: *Aventicum IV: La nécropole du Port d'Avenches*, Lausanne, 1987 (*Cahiers d'archéologie romande*, 41).

Cathedrale de Lausanne. 700e anniversaire de la consécration solennelle. Catalogue de l'exposition, Lausanne, 1975.

H. CHATELAIN: "La villa romaine de Commugny", in *Helvetia archaeologica*, 26, 1976, pp. 39-57.

E. CHEVALLEY et J. FAVROD: "Soleure dans le diocèse de Genève ? Hypothèse sur les origines du diocèse d'Avenches/Vindonissa", à paraître dans la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1992.

M. COLARDELLE: *Sépulture et traditions funéraires du Ve au XIIIe siècle ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du nord (Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie)*, Grenoble, 1983.

Corpus des objets domestiques et des armes en fer de Normandie. Du Ier au XVe siècle. Travaux publiés sous la direction de Patrick Halbout, Christian Pilet et Catherine Vaudour, Caen, 1987 (*Cahier des Annales de Normandie*, 20).

Corpus nummorum italicorum, vol. V: *Lombardia (Milano)*, Roma, 1914.

A. CUENI: "Die Bestattungen in der Kirche des Dominikanerinnen-Klosters St. Peter am Bach in Schwyz", in *Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz*, 79, 1987, pp. 117-135.

F. W. DEICHMANN: "Märtyrerbasilika, Martyrion, Memoria und Altargrab", in *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Institutes, Römische Abteilung*, 77, 1970, pp. 144-169.

F. W. DEICHMANN: *Einführung in die christliche Archäologie*, Darmstadt, 1983.

E. DEMOLE: *Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1848*, Genève - Paris, 1887.

E. DEMOLE et W. WAVRE: *Histoire monétaire de Neuchâtel*, Neuchâtel, 1939 (*Publications de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel*, nouvelle série, tome troisième).

A. DESBAT: "Notes préliminaires sur la céramique commune de la rue des Farges à Lyon", in *Figlina*, 4, 1979, pp. 1-17.

G. DESCOEUDRES und J. SAROTT: "Materialien zur Pfarrei- und Siedlungsgeschichte von Leuk. Drei archäologische Untersuchungen: Pfarrkirche St. Stephan, ehemalige St. Peterskirche und Mageranhaus", in *Vallesia*, 39, 1984, pp. 141-238.

G. DESCOEUDRES und J. SAROTT: "Eine frühchristliche Taufkirche im Oberwallis. Die Ausgrabungen in der Pfarr- und Wallfahrtskirche Unsere Liebe Frau auf dem Glisacker (Gemeinde Brig-Glis)", in *Vallesia*, 41, 1986, pp. 349-448.

A. DETTLING: "Aus dem Arzneibuch des Landamanns Michael Schorno von Schwyz, † 1671", in *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 15, 1911, pp. 89-94, 177-184.

E. DOBERER, "Die ornamentale Steinskulptur an der karolingischen Kirchenausstattung", in *Karolingische Kunst*, Düsseldorf, 1965, pp. 203-233 (*Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, Bd. 3).

D. DOLIVO: *Les monnaies de l'évêché de Lausanne*, Berne, 1961 (*Catalogue des monnaies suisses*, II).

W. DRACK und R. FELLMANN: *Die Römer in der Schweiz*, Stuttgart - Jona, 1988.

F. DREIER: "Glasveredelung in Venedig", in *3000 Jahre Glaskunst. Von der Antike zum Jugendstil*, Kunstmuseum Luzern, 19.7-13.9.1981, Luzern, 1981, pp. 144-162.

F.-O. DUBUIS: "L'église Saint-Jean d'Ardon. Fouille 1959-1960", in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 21, 1961, 3-4, pp. 113-142, pl. 47-52.

F.-O. DUBUIS: "L'église paroissiale de Muraz (district de Monthey, Valais). Les fouilles du Service cantonal des Monuments historiques et Recherches archéologiques (1972) et leur apport à l'histoire locale", in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 33, 1976, 3, pp. 185-210.

F.-O. DUBUIS: "L'église de Géronde (Sierre)", in *Vallesia*, 32, 1977, pp. 307-392.

F.-O. DUBUIS et W. RUPPEN: *L'église Saint-Théodule*, Sion, 1981 (*Sedunum Nostrum*, 30).

P. EGGENBERGER, W. STOECKLI et Chr. JOERG: "La découverte en l'abbaye de Saint-Maurice d'une épitaphe dédiée au moine Rusticus", in *Helvetia archaeologica*, 21, 1975, pp. 22-32.

P. EGGENBERGER, S. ULRICH-BOCHSLER und E. SCHAUEBLIN: "Beobachtungen an Bestattungen in und um Kirchen im Kanton Bern aus archäologischer und anthropologischer Sicht", in *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 40, 1983, pp. 221-240.

P. EGGENBERGER, Ph. JATON, C. SANTSCHI, F. et Chr. SIMON: *L'église de Saint-Prex. Histoire et archéologie*, Lausanne, 1992 (*Cahiers d'archéologie romande, 55*).

J. FAVROD: *La Chronique de Marius d'Avenches (455-581). Texte, traduction et commentaire*, Lausanne, 1991 (*Cahiers lausannois d'histoire médiévale*, 4).

I. FINGERLIN: *Gürtel des hohen und späten Mittelalters*, München/Berlin, 1971.

I. FINGERLIN: "Die frühneuzeitlichen Bestattungen im Kreuzgang", in *Die Ausgrabungen in St. Ulrich und Afra in Augsburg 1961-1968*. Hrsg. von Joachim Werner, München, 1977 (*Münchener Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, Bd. 23), pp. 487-518, pl. 138-151.

J.-B. GARDIOL: "Recherches au *fanum* d'Ursins VD", in *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 72, 1989, pp. 290-294.

R. GLATZ: *Hohlglasfunde der Region Biel. Zur Glasproduktion im Jura*, Bern, 1991.

J. GOLL: "Kleine Ziegel-Geschichte. Zur Einordnung der Ziegelfunde aus der Grabung St. Urban", in *2. Jahresbericht 1984 der Stiftung Ziegelei-Museum Meienberg Cham*, Steinhausen, 1985, pp. 29-102.

U. und J. GOLL-GASSMANN: "Projekt Konstanz. Die Baukeramik aus der archäologischen Grabung am Fischmarkt in Konstanz", in *5. Jahresbericht 1987 der Stiftung Ziegelei-Museum Meienberg Cham*, Steinhausen, 1988, pp. 37-65.

Die Grafen von Kyburg. Kyburger-Tagung 1980 in Winterthur, Olten/Freiburg in Breisgau, 1981 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 8).

M. GRANDJEAN: *La ville de Lausanne*, Bâle, 1965 (*Les monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud*, vol. I).

GREGORII episcopi Turonensis Historiarum libri decem, ed. Rudolf Buchner, Darmstadt, 1970, 2 Bde (*Ausgewählte Quellen zur Deutschen Geschichte des Mittelalters*, 2-3).

M. GROTE: "L'analyse de la couverture du château de La Sarraz. De nouvelles données pour l'histoire de la tuile vaudoise", in *Bulletin de la Fondation du Musée de la tuilerie Meienberg Cham*, 1989, pp. 23-39.

H. GRUETTER: "Ein dritter gallo-römischer Viereckstempel auf der Engehalbinsel bei Bern", in *Helvetia archaeologica*, 4, 1973, 13, pp. 2-6.

A. HAUSER: *Was für ein Leben. Schweizer Alltag vom 15. bis 18. Jahrhundert*, Zürich, [3]1990.

B. HEILIGMANN-HUBER: *Les catelles à relief du château de Valangin*, Lausanne, 1983 (*Cahiers d'archéologie romande*, 27).

C. HEITZ: *La France pré-romane. Archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Age du IVe siècle à l'an Mille*, Paris, 1987.

P. HOFER: *Die Staatsbauten der Stadt Bern*, Basel, 1947 (*Die Kunstdenkmäler des Kantons Bern*, Bd III).

C. ISINGS: *Roman glass from dated sites*, Groningen, 1957.

W. JACOBSEN: "Die Lorscher Torhalle. Zum Problem ihrer Datierung und Deutung. Mit einem Katalog der bauplastischen Fragmente als Anhang.", in *Jahrbuch des Zentralinstituts für Kunstgeschichte* (München), 1, 1985, pp. 9-75.

S. KUENZL: "Untersuchungen zur römischen Barbotinekeramik", in *Rei Cretariae Fautorum Acta*, 38/39, 1990, pp. 35-46.

M. LARRIEU: "Chapiteaux en marbre antérieurs à l'époque romane dans le Gers", in *Cahiers archéologiques*, 14, 1964, pp. 109-158.

Dom H. LECLERCQ: "Marius d'Avenches", in *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, tome 10, Paris, 1932, col. 2167-2177.

H.-J. LEHNER: "Die Ausgrabungen in Sitten «Sous-le-Scex». Zwischenbericht über die Arbeiten von 1984 bis 1987", in *Archäologie der Schweiz*, 10, 1987, 4, pp. 145-156.

H.-J. LEHNER: "Die Ausgrabungen in der Kirche Biel-Mett BE", in *Archäologie der Schweiz*, 1, 1978, 4, pp. 149-154.

A. LEIBUNDGUT: *Die römischen Bronzen der Schweiz*, III: *Westschweiz, Bern und Wallis*, 2 Bde, Mainz, 1980.

L. LEVADE: *Dictionnaire géographique, statistique et historique du Canton de Vaud*, Lausanne, 1824.

Liber donationum Altaeripae. Cartulaire de l'abbaye cistercienne d'Hauterive (XIIe - XIIIe siècles), éd. Ernst Tremp, trad. par Isabelle Bissegger-Garin, Lausanne, 1984 (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3e série, 15).

J. MAIRE: "Les objets en os et leur fabrication à Strasbourg", in *Vivre au Moyen Age. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace. Strasbourg, Ancienne Douane. Exposition du 17 mai au 30 septembre 1990*, Strasbourg, 1990, pp. 81-86.

MARIUS, évêque de Lausanne: voir sous J. FAVROD.

D. MARTIGNIER et A. de CROUSAZ: *Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud*, Lausanne, 1867.

C. MARTIN: *La politique monétaire de Berne*, II: *Les monnaies en circulation dans les cantons 1400-1798*, Lausanne, 1983 (*Bibliothèque historique vaudoise*, 75).

C. MARTIN: "Les princes de Savoie et leur atelier monétaire de Nyon", in *La Maison de Savoie et le Pays de Vaud*, Lausanne, 1989, pp. 123-161 (*Bibliothèque historique vaudoise*, 97).

P.-E. MARTIN: *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne 534-715*, Genève, 1910.

S. MARTIN-KILCHER: *Die Funde aus dem römischen Gutshof von Laufen-Müschhag*, Bern, 1980.

W. MEYER: *Die Burgruine Alt-Wartburg im Kanton Aargau. Bericht über die Forschungen 1966/67*, Olten/Freiburg im Breisgau, 1974 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 1).

J.-P. MINNE: *La céramique de poêle de l'Alsace médiévale*, Molsheim, 1977.

Th. MOMMSEN: *Inscriptiones Confoederationis Helveticae latinae*, Zürich, 1854 (*Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, 10)

R. MOOSBRUGGER: "Windisch, Bez. Brugg AG", in *Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 1958/1959, pp. 209-216.

J. MOREL: "Montreux-Baugy VD: La villa romaine. Fouilles 1987", in *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 71, 1988, pp. 204-208.

F. MOTTAS: "Milliaires et vestiges des voies romaines du canton de Vaud", in *Archéologie suisse*, 3, 1980, 3, pp. 154-168

E. MOTTAZ: *Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud*, 2 vol., Lausanne, 1914 et 1921.

Ph. A. OLDENBURGER: *Thesaurus rerum publicarum. Pars tertia*, Genève, 1675.

R. PAQUIER: *Saint-Saphorin en Lavaux. Relais romain et bourg médiéval*, Lausanne, 1981

D. PAUNIER: *La céramique gallo-romaine de Genève*, Genève, 1981 (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, série in-4, tome 9).

D. PAUNIER *et alii*: *Le vicus gallo-romain de Lousonna-Vidy. Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles 1983*, Lausanne, 1984 (*Lousonna*, 5; *Cahiers d'archéologie romande*, 38)

D. PAUNIER *et alii*: "Du nouveau à l'ouest de Lousonna. - Bilan de trois années de recherches", in *Archéologie suisse*, 10, 1987, 3, pp. 112-125.

B. PRIVATI: *La nécropole de Sézegnin (Avusy - Genève). IVe-VIIIe siècle*, Genève - Paris, 1983 (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, série in-4, tome 10).

A. PUENTENER: *Urner Münz- und Geldgeschichte*, Altdorf, 1980.

M. REYMOND: "Les fondations de saint Maire, évêque de Lausanne", in *Revue historique vaudoise*, 12, 1904, pp. 347-355 et 378-387.

K. ROTH-RUBI: "Zur spätrömischen Keramik von Yverdon", *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 37, 1980, 3, pp. 149-197.

C. SANTSCHI: "La chronique de l'évêque Marius", in *Revue historique vaudoise*, 76, 1968, pp. 17-34.

Chr. SAPIN: *La Bourgogne préromane. Construction, décor et fonction des édifices religieux*, Paris, 1986.

J. SAROTT et W. STOECKLI: "L'église Saint-Pierre à Porrentruy. Les investigations archéologiques de 1978-1982", in *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 1983, pp. 85-129.

H. SCHNEIDER: *Die Burgruine Alt-Regensberg im Kanton Zürich. Bericht über die Forschungen 1955-57*, Olten/Freiburg im Breisgau, 1979 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 6).

J. SCHNEIDER, D. GUTSCHER, H. ETTER und J. HANSER: *Der Münsterhof in Zürich. Bericht über die Stadtkernforschungen 1977/78*, Olten/Freiburg im Breisgau 1982 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 10).

S. SCHUETTE: "Spielen und Spielzeug in der Stadt des späten Mittelalters", in *Aus dem Alltag der mittelalterlichen Stadt. Handbuch zur Sonderausstellung vom 5. Dezember 1982 bis 24. April 1983 im Bremer Landesmuseum für Kunst- und Kulturgeschichte*, Bremen, 1982, pp. 201-209.

J.-J. SCHWIEN: "Les pipes en terre", in *Vivre au Moyen Age. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace. Strasbourg, Ancienne Douane. Exposition du 17 mai au 30 septembre 1990*, Strasbourg, 1990, pp. 101-102.

H. R. SENNHAUSER: "L'église primitive et le haut Moyen Age en Suisse", in *Archéologia*, 66, janvier 1974, pp. 18-33.

H. R. SENNHAUSER: "St.Ursen - St. Stefan - St. Peter. Die Kirchen von Solothurn im Mittelalter. Beiträge zur Kenntnis des frühen Kirchenbaus in der Schweiz", in *Solothurn. Beiträge zur Entwicklung der Stadt im Mittelalter*, Zürich, 1990, pp. 83-219 (*Veröffentlichungen des Instituts für Denkmalpflege an der Eidgenössischen Technischen Hochschule Zürich*, Bd. 9).

E. SERAND: *Note iconographique sur les monnaies des comtes du Genevois*, Annecy, 1855 (*Association Florimontane d'Annecy*).

J. und H. SIMMEN: *Solothurn*, Bern, 1972 (*Schweizerische Münzkataloge*, VII).

L. SIMONETTI: *Monete italiane medioevali e moderne*, vol. I: *Casa Savoia*, parte I: *Da Oddone, Conte (1056) a Carlo Emmanuele I, Duca (1630)*, Firenze, 1967.

W. STOECKLI: "Les édifices antérieurs à la cathédrale actuelle", in *La Cathédrale de Lausanne*, Berne, 1975, pp. 13-30 (*Bibliothèque de la Société d'histoire de l'art en Suisse*, 3).

W. STOECKLI: "Architecture religieuse dans le canton de Vaud. Investigations archéologiques récentes", in *Archéologie suisse*, 1, 1978, 2, pp. 96-104.

W. STOECKLI: "Les fouilles archéologiques à l'église Notre-Dame de Tours FR", in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 35, 1978, pp. 79-100.

W. STOECKLI und F. WADSACK: "Zur Baugeschichte der Pfarrkirche St. Verena in Risch", in *Zuger Neujahrsblatt*, 1981, pp. 21-37.

La Suisse et la Révolution française. Images, caricatures, pamphlets, Lausanne, 1989 (*Musée Historique de Lausanne*, 1).

W. SULSER et H. CLAUSSEN: *Sankt Stephan in Chur. Frühchristliche Grabkammer und Friedhofskirche*, Zürich, 1978 (*Veröffentlichungen des Instituts für Denkmalpflege an der Eidgenössischen Technischen Hochschule Zürich*, Bd. 1).

J. TERRIER: "Les origines de l'église de Vandoeuvres GE", in *Archéologie suisse*, 14, 1991, 2, pp. 229-236.

D. VIOLLIER: *Carte archéologique du Canton de Vaud des origines à l'époque de Charlemagne*, Lausanne, 1927.

D. WEIDMANN: "La villa romaine du prieuré à Pully", in *Archéologie suisse*, 1, 1978, 2, pp. 87-92.

F. WIELANDT: *Münz- und Geldgeschichte des Standes Luzern*, Luzern, 1969.

O. ZASTROW: *Scultura carolingia e romanica nel Comasco. Inventario territoriale*, Como, 1979.

L. ZEHNDER: *Volkskundliches in der älteren schweizerischen Chronistik*, Basel, 1976 (*Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde*, 60).

Crédit des illustrations

Atelier d'archéologie médiévale SA, Moudon: fig. 1, 8, 10, 11, 12, 13, 15, 17, 20, 21, 25, 26, 27, 31, 32, 33, 35, 40, 41, 42, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54 (dessin), 62.

Catherine Mettraux, Genève: fig. 53.

Bureau Sennhauser, Zurzach: fig. 43, 44, 45 (dessins)

Daniel et Suzanne Fibbi-Aeppli, Grandson: couverture, fig. 6, 9, 14, 16, 19, 22, 24, 28, 29, 30, 34, 43, 44, 45, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61.

Nicolas Suba, Cully: fig. 5, 7, 18, 23, 36, 37, 38, 39, 46.

Yves André, Boudry: fig. 60 (pour le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne).

Marcel Imsand, Lausanne: fig. 4 (Archives de l'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud).

Musée de l'Elysée, Lausanne: couverture, fig. 3.

Service du Cadastre et du Registre foncier Vaud: fig. 2.

Cabinet des médailles, Lausanne : fig. 63.

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. 1 - Plan archéologique. Echelle 1:100. (en encart)

2 - Plan schématique des phases successives. Echelle 1:100. (en encart)

Fig. 2. Plan du village de Saint-Saphorin. Echelle 1:5000. Reproduit avec l'autorisation du Service du cadastre et du registre foncier - Vaud, du 19.8.1991. (p. 11)

Fig. 3. Vue du bourg et de l'église, vers l'ouest. (p. 11)

Fig. 4. Vue intérieure vers le choeur, après restauration. (p. 12)

Fig. 5. Vue d'ensemble des fouilles de 1969. (p. 14)

Fig. 6. Sol du premier bâtiment gallo-romain. (p. 18)

Fig. 7. Vue du mur mitoyen gallo-romain, fondé en partie sur la roche, avec son fruit. (p. 19)

Fig. 8. Coupe transversale, vue vers l'ouest, avec les niveaux présumés des sols. Echelle 1:100. (p. 20)

Fig. 9. Vue de la maçonnerie gallo-romaine avec jointoyage en pietra rasa. (p. 21)

Fig. 10. Reconstitution du plan du premier bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200. (p. 23)

Fig. 11. Reconstitution du plan du deuxième bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200. (p. 24)

Fig. 12. Reconstitution partielle de l'élévation du premier bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200. (p. 25)

Fig. 13. Reconstitution partielle de l'élévation du deuxième bâtiment gallo-romain. Echelle 1:200. (p. 25)

Fig. 14. Le milliaire de l'empereur Claude. (p. 28)

Fig. 15. Plan des murs gallo-romains découverts en 1829, d'après le relevé de William Fraisse. Echelle approximative 1:300. (p. 29)

Fig. 16. Autel à la Fortune. (p. 31)

Fig. 17. Plan archéologique. Echelle 1:150 (p. 36)

Fig. 18. Vue de la fosse à travers le mur oriental. (p. 37)

Fig. 19. Vue de la fosse et du mur de fond de la niche. (p. 37)

Fig. 20. Coupe longitudinale, vue vers le sud. Echelle 1:100. (p. 39)

Fig. 21. Coupe longitudinale, vue vers le nord. Echelle 1:100. (p. 39)

Fig. 22. Vue du couloir. (p. 40)

Fig. 23. Le bouchon du couloir du côté sud. (p. 40)

Fig. 24. Vue du mur de fond de la niche. (p. 41)

Fig. 25. Reconstitution du plan du mausolée. Echelle 1:200. (p. 42)

Fig. 26. Reconstitution partielle de l'élévation du mausolée. Echelle 1:200. (p. 42)

Fig. 27. Reconstitution du projet abandonné de mausolée. Echelle 1:200. (p. 44)

Fig. 28. Vue de l'escalier vers le nord. (p. 45)

Fig. 29. Vue de l'escalier vers l'est. (p. 46)

Fig. 30. Vue de l'escalier vers l'ouest. (p. 46)

Fig. 31. Reconstitution du plan du mausolée transformé. Echelle 1:200. (p. 47)

Fig. 32. Reconstitution partielle de l'élévation du mausolée transformé. Echelle 1: 200. (p. 48)

Fig. 33. Exemples comparatifs de mausolées. Echelle 1:250.
a - Saint-Saphorin, mausolée primitif (p. 50)
b - Saint-Saphorin, mausolée transformé (p. 50)
c - Saint-Prex, d'après Eggenberger/Jaton (p. 51)
d - Saint-Maurice, d'après Eggenberger/Stöckli et Blondel (p. 51)
e - Sion -Sous-le-Scex, d'après Lehner. (p. 51)

Fig. 34. Tombe en cuve maçonnée. (p. 50)

Fig. 35. Plan archéologique. Situation avant la démolition du chancel. Echelle 1:150. (p. 53)

Fig. 36. Doublage du mur de chaînage de l'abside. (p. 54)

Fig. 37. Vue des sépultures prises dans le remblai. (p. 57)

Fig. 38. Tombes en dalles de l'annexe, avant leur dégagement. (p. 57)

Fig. 39. Tombes en dalles, après dégagement. (p. 57)

Fig. 40. Reconstitution du plan de la première église. Echelle 1:200. (p. 59)

Fig. 41. Reconstitution de l'élévation de la première église. Echelle 1: 200. (p. 59)

Fig. 42. Exemples comparatifs d'églises. Echelle 1:250. (p. 61)
a - Genève , Madeleine, d'après Bonnet
b - Commugny I
c - Saint-Prex I, d'après Eggenberger/Jaton
d - Saint-Prex II, d'après Eggenberger/Jaton
e - Saint-Maurice, Notre-Dame Sous-le-Bourg, d'après Blondel
f - Saint-Saphorin.

Fig. 43 a,b,c,d. Chapiteau, no inv. 58069. Echelle 1:2. (p. 63, p. 64 et p. 65)

Fig. 44 a,b. Chapiteau, no inv. 58070. Echelle 1:2. (p. 66, p. 67)

Fig. 45. Chapiteau, no inv. 58071. Echelle 1:2. (p. 68)

Fig. 46. Vue des fondations de l'ancien clocher. (p. 73)

Fig. 47. Reconstitution du plan de l'église avec son clocher. Echelle 1:200. (p. 74)

Fig. 48. Reconstitution de l'élévation de l'église avec son clocher. Echelle 1:200. (p. 74)

Fig. 49. Reconstitution du plan de l'église après transformation de la nef. Echelle 1: 200. (p. 76)

Fig. 50. Reconstitution de l'élévation de l'église après transformation de la nef. Echelle 1:200. (p. 76)

Fig. 51. Reconstitution de l'église de 1520. Echelle 1:200. (p.58)

Fig. 52 Plan des tombes modernes dans l'église, dressé sur la base des documents de 1969. Echelle 1:200. (p. 72)

Fig. 53. Céramique gallo-romaine. Echelle 1:3. (p. 82)

Fig. 54. Verres. (p. 84, p. 85)
a. Bol côtelé, numéro 7120-1.
b. Anse, numéro 7118-1.
c. Jambe de verre à pied, numéro 7119-1.

Fig. 55. Ornement en bronze. (p. 87)

Fig. 56. Clef en bronze et en fer. (p. 87)

Fig. 57. Corne d'abondance en bronze. (p. 88)

Fig. 58. Statuette de divinité domestique en bronze. (p. 88)

Fig. 59. Main en marbre. (p. 89)

Fig. 60. Brassard à fentes. Echelle 1:1. (p. 90)

Fig. 61. Bouton en bronze. Agrandi environ 3 fois. (p. 93)

Fig. 62. Céramique médiévale. Echelle 1:2. (p. 99)

Fig. 63. Monnaies (les pièces représentées sont des illustrations des types et non des exemplaires découverts à Saint-Saphorin). (p. 108 à p. 112)

Fig. 1.1. Plan archéologique. Échelle 1:100

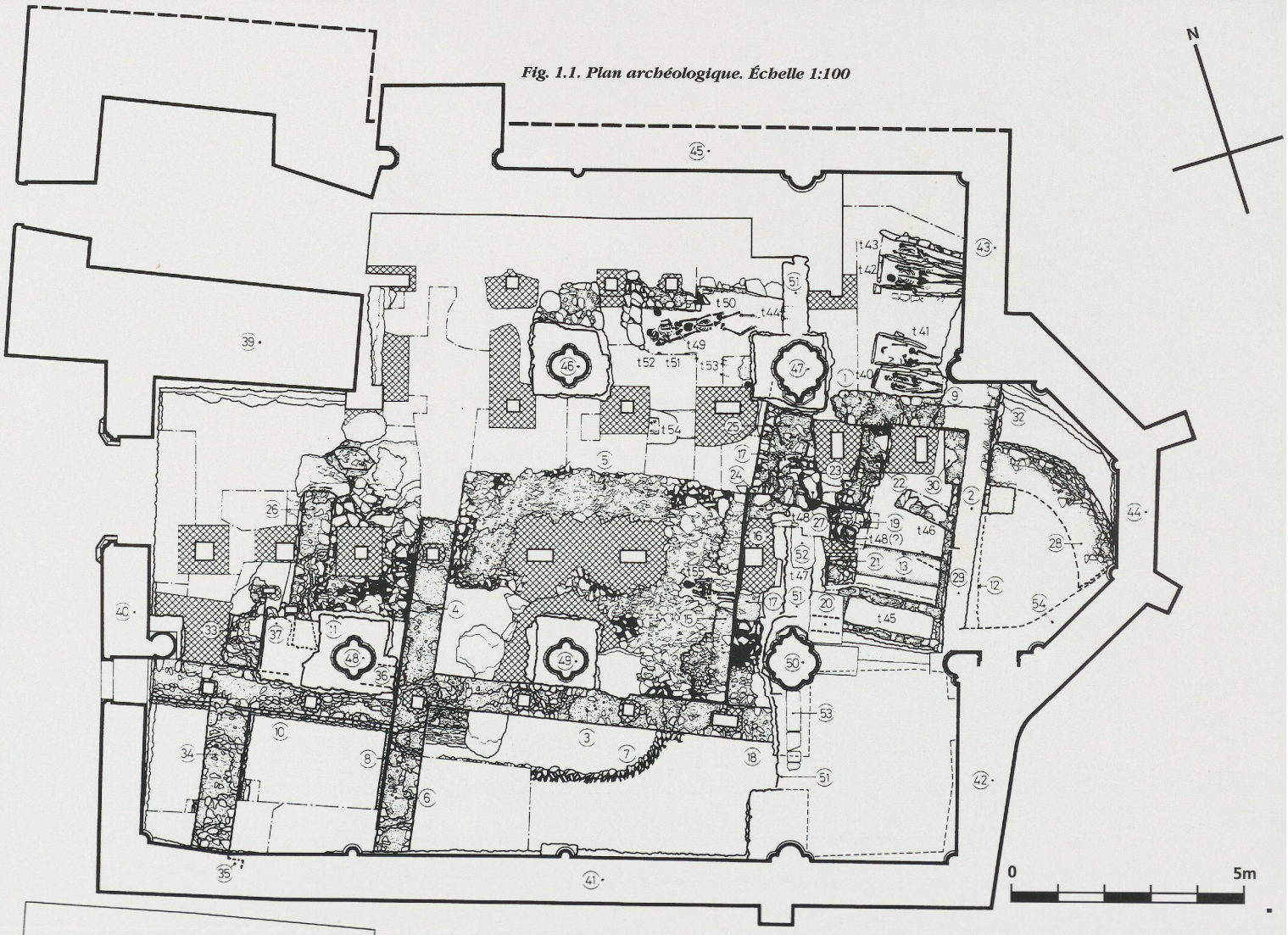


Fig. 1.2. Plan schématique des phases successives. Échelle 1:100